Du prêtre

Jules Michelet

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

PARIS , JACQUES LECOFFKE ET C , ÉDITEURS

[lue (lu Vieux Colombier, i'.).

in 2010 with funding from

University of Ottawa

littp://www.arcliive.org/details/duprtreOOmich

Le moyen cl"'argumenter toujours contre la boue? Il faut secouer ses babils, et s'éloigner.

Ily a des gens que le mépris même n'atteint pas : ils passent dessous. Cette observation de M. de LcT Mennais m'a souvent frappé.

Cependant, il est vrai qu'une feuille de papier imprimée , si misérable et immonde

({1^011 la suppose, ne manquera pas tVobleiiir créance auprès de certaines personnes irréflccliies ou mal disposées. Je connais le public de M. Michelet. Le caractère semi-officiel du Professeur me fait appréhender des adhésions sur parole.

Je me résigne.

D^auli'cs pourraient remplir la lâche, et mille fois mieux que moi ; je n^ai pas besoin de modestie pour en convertir.' CVst 1î\ précisément ce (jui m^encourage à Pacceplcr. Que les forts com-

battent les forts. S'il y avait un plus faible jouteur que le Solitaire , je Tenverrais à M. Michelet.

On trouvera dans ces notes peu d'ordi e et de littérature , parce qu'en effet ce sont des notes ; j'ai eu soin d'en avertir le lecteur à plusietu's reprises.

vu

On y trouvera d'excessives brièvetés pleines de longueurs. Je n'ai eu ni le temps de conduire à terme toutes mes pensées, ni celui d'être court.

C'était bien assez , pour la langue française, des outrages que lui prodigue M. Mi-

chelet Mais je ne dirai pas : le soleil sans

rayon* la subtilité qui attrappe Dieu^ les moments matériels'^ les jésuites qui sont souvent chimériques* des cœurs pdles^ un char m.is en pièces sans faute:, un océan de rêves sur le moi océan des eaux] une main qui retombe et dit non^ne vague brusque et dure^ une dme ivrede Dieu et soûlée du diable^ des maisons qui ont l'air prêtre et l'air vieille jiUella femme associécà Vhomme dans son orage\... Pour amener la jeunesse à mon

opinion , je ne dirai pas non plus : Tdtezen^ et vous me reviendrez.

1 pages 53, 58, \ 09, 1 50, \ 59, \ 87, 208, 21 4, 243, 253 de la première édition , et 26 1 , 269 de la seconde.

VJII

Je laisse à mon adversaire, ces idées profondes : L^ France est pape. — Tout prêtre pouvant Jciire Dieu^ peut aussi bien faire que r impair soit pair ^ etc.^ *.

M. Michelet dénoncera ma polémique comme injurieuse et de mauvais goût. Savais promis sans doute, en commençant , plus de calme et de bénignité; mais sous cette masse d'ordures , Tàme déborde, l'indignation s'échappe , la nature grimace et se brise.

Et puis , je tiens à honneur de partager avec un Père de l'Eglise, qui est cet admirable évêque de Chartres, l'accusation sensé© dont il s'agit.

Quelle est donc la miséricordieuse politesse de M. Michelet? n'est-ce pas lui qui a dit de nous : « Ils sont ambitieux^ sans reh-

» Pages 330, 327 260, 2' édition.

gion^ impies^ corrupteurs infâmes. Us sont d'un orgueil furieux ; c'est le fond même de leur être. Tout aboutit .^ dans la plus délicate de leurs fonctions (la confession) , à la séduction et au crime. Leur grande science., c'est V intrigue. Leur dégradation Tuorale se dépeint dans leur mine basse. Ce sont des tartufes. Ils sont laids * Tout ce noir est em^eloppé dJun manteau dhypocrisie ; ils portent V adultère dans les familles^ ! » etc., etc.

Néanmoins , j'ai constamment distingué, dans M, Michelet, Téciivain et Thomme.

Celui-ci, je ne le connais pas, jenePai jamais vu. Je veux qu'il soit honnête; je le souhaite , du moins, dans toute la sincérité de mon cœur. J'admettrais même que l'homme ne répond pas des méfaits de l'é-

1 Pages 260, 261, 12', 256, 269, 277, 287, 318, 204, 281, 282, 6, 7, cic.

crivaiiî. L'orgueil ulcéréapiiprodiiirc^hcz M. Miclïelcl celte monslrueuse l)izuiTeric. L'cciivaln appartient au public, depuis la plante des pieds juscp^à la tôle. Il s'est donné librement; il a provoqué les représailles.

Qu'avait fait M. Michclet ? que vais-jc faire ?

Il a flatté lâchement les toutes-puissantes passions d'une populace aveugle, et appelé la proscription sur la tête de ses concitoyens.

Il a voulu flétrir la religion du Peuple.

Il a calomnié la femme, et les entrailles même où il puisa la vie.

Je viens avec mon indépendance connue, et les douloureux sacrifices qu'elle m'a coûtés.

Je viens réparer une grande faute innocemment commise. En attaquant, avec des rigueurs excessives peut-être, quelques abus disciplinaires, n''ai-je pas ouvert la porte à ces ineptes récriminations dirigées sans réserve contre Tessence même de TEglise et du catholicisme ? Les hommes du genre de M. Michelet sont plus enfants qu'on ne pense à certains égards. Il faut s'observer devant les enfants.

Je viens réclamer pour le Peuple et son inviolable majesté, pour la Liberté sainte, pour la suprême Loi de TEtat, pour la Vertu malheureuse, pour THumanité, pour la Raison, pour M. Michelet lui-même, pour la Religion de ma mère et de la sienne.

PREMiERK PARTIE.

DE M. ieiCHEI.X:T.

M. MICHELET ET LE SIMPLE BON SENS

J'ai vu dans le palais une rcbc mal mise Gagner gros : les gens l'avaient prise Pour maître tel, ([ui traînait après soi Force écoutants rdeniandez-moi pourquoi.

La Fontaine.

Pourquoi sou libelle ? ■ — De quelle idée s'est inspire l'auleur. — Pourquoi mie réfulalioii.

Apres avoir lu , moyennant patience , le dernier libelle Je M. Micbelet , je n^ songeais plus guère.

A quoi bon ce bbcUe? Quelle est son im porlance? Qui peut se flatter tic Tavoir

compris? Et s'il ii"'exprime réellemeiil aucune idée saisissable , quels fruits produira-t-il? quels dangereux effets sur Tesprit public ? Pourquoi le réfuter ? Pourquoi donc y songer?

Les frivolités amusent quelquefois, lorsqu'on a le temps de s'amuser. Le temps coûte cher ; j'en ai beaucoup trop dépensé pour M. Miclielet , et pour ses fantaisies qui ne sont point amusantes.

Il y a des dévergondages superbes qui font vibrer étrangement toutes les fibres de Pâme, et la balancent, pour ainsi dire, en de profondes oscillations d'enthousiasme et d'horreur.

La folie elle-même présente un intérêt, car elle éveille et féconde la pitié, ce sentiment divin; elle glorifie la raison, en montrant à riiomme ce qu'est l'homme sans elle.

Point de bonheur , point de misère qui n'ait ses enseignements et ses émotions durables.

Voici une chose pourtant :

Froissé par des contradictions puissantes

et légitimes , un écrivain sHirite et jaunit clans l'ombre.

Il a une conscience , mais encore fautil se venger, — et, à ces fins, démentir son savoir , son bon sens , son passé , sa foi.

Difficilement Fhonneur accepte des transactions pareilles.

L'orgueil intervient , et aussi le sophisme empoisonneur.

C'est un grand philosophe que le bon Homère , et les compagnons d'Ulysse n'ont pas bu jusqu'au fond la coupe de Circé, fille du Soleil et de la nymphe Persa.

L'écrivain rumine et digère amoureusement un si doux breuvage. Les yeux fermés , la tête appesantie , le coeur immobile et comme abîmé , il a subi du haut en bas la métamorphose cruelle, sans unedernière lueur d'intelligence qui lui fasse du moins sentir sa chute.

Ne parlez pas du ciel et des aspirations supérieures, et de la belle patrie, et des traditions maternelles , et du charme irrésistible qui attire les peuples dans la conversation des sages. H demande aux cloa-

qucs rélômciU de la vie ; î'/r impius fbdi'i jiinlum, dit rEcri-Uire '.

L^iustinct l)rutal, ou rcsprit chagrin , comme dil Bossuet en son prodigieux langage , a remplacé le discernement et le goût ; sa voix n'"est plus qu"un grognement raiiqiie et sauvage; il s*'isole , et, pour peu qu'on rapproche, il s\darme effroyablement ou il mord. Parmi les êtres subalternes de la nature animée, il est le seul dont la misanthropie et la tristesse ne s\apaisenl jamais.

En présence de tant de honte , Tobservaleur peut-il rester impassible? Non certes.

Mais alors la pitié , contre son habitude et son essence môme , engendre le dégoût, sinon le mépris qui Polfusque et la dévore ; mortel sentiment, hideuse et insupportable émotion , monstrueux privilège d'un mal qui n'apprend rien , quand t<3us les autres maux contiennent du moins une leçon quelconque.

Je me trompe, ce mal fait voir jusqu'où

' L'Iioinnic ini|iii' foiiillo lo mal /'rnr. xvi, 27

descendent dans la dégradation ics esprits perdus d'orgueil ; et c'est pourquoi Thomme probe et sensible, quelque répugnance qu'il éprouve d'ailleurs , ne doit ni l'oublier ni le négliger entièrement.

Sur des motifs aussi plausibles , mes dispositions se modifièrent , M. Michelet me parut digne de considération, et, cédant aux instances de mes amis , j'ai pris la plume.

Je ne fais point un livre. C'est chose impossible. Le sujet s'y oppose. Il fiiut suivre l'auteur, c'est-à-dire divaguer nécessaire-

ment. Je jette au hasard quel([ues notes sur le papier. Si j'avais su que X And de la religion dut publier -les excellents articles de M. Journès', et XUnivers une lettre de M. l'évêque de Chartres sur la même matière^, ces notes seraient restées

1 Numéros 4034 et 4037.

2 Voir le numéro du O.mars 1843.

dans mon portefeuille. Un seul mol de M. Clausel vaut mille fois mieux que tous les volumes dont je pourrais grossir la discussion.

Comqe quoi H. Hichelet De peut se prévaloir des trois éditioDS plus ou moins aulhentiques de son libelle, — Elat des esprits.

Le nouveau libelle de M. Michelet jouit d'une certaine vogue , et M. Michelet dira ou fera dire qu^il est impossible d'en contester le mérite sans outrager le jugement public. A ce sujet, quelques explications me paraissent nécessaires.

Vogue et succès ne sont point synonymes. La vogue peut naître d\m préjugé. « Le préjugé, dit Voltaire, est une opinion sans jugement. » Je le prouve. — S'il en résulte quelques longueurs, tant pis. L'importance de la matière fait mon excuse. Encore une fois, je n'écris point un livre, je publie des notes.

En quel siècle vivons -nous ?

Jamais l'activité ne fut plus gi'ande.

Le France surtout, la France domine le mouvement général , et s'appelle à juste titre la reine de la civilisation. Elle a remué , sur toute sa surface , le domaine des sciences , donné la vie et

Tintelligence à tous les éléments , popularisé le génie par la liberté; M. Miclielet l'a dit avant moi. Pour lui plaire, j'admets que ces différentes assertions ne sont susceptibles d'aucune réserve. J'aime aussi la France et mes contemporains, ce me semble.

Donc, nous vivons en un siècle miraculeux.

Mais c'est un fait d'observation, et probablement une loi de nature, qu'ici-bas aucune faiblesse n'égale celle de la force.

Dans les corps athlétiques, la souplesse manque , et la rapidité du geste , et la précision du maintien , et la résolution soudaine.

La liberté produit d'abord la curiosité ou l'insatiable envie d'explorer et de conquérir un monde d^idées précédemment inconnu.

De la curiosité naît le mouvement , c'està-dire la précipitation , la distraction , la

variclé des opinions paiiiclles , la liimullucuse conlroversc, et, avec l)caucoup tle ténèbres , beaucoup de lumière et de précieuses découvertes.

Qu'une alFection violente excite chez l'homme le principal et le plus délicat des organes, le sang reflue de toutes parts sur un seul point, la vie surabonde au cerveau. Cette insohte richesse doit af)pauvrir d'ailleurs l'économie animale.

Le môme phénomène se révèle ici. Toute la puissance que donne occasionnellement la passion à l'une des facultés supérieures de l'esprit, les autres facultés la perdent. La source tarit les émanations. L'être tout entier se recueille et siège dans la préoccupation dominante ; à peine s'il reste aux agents secondaires

de la pensée la consistance sufiisante pour reprendre leur fonctionnement normal, lorsque la crise est Unie.

Etrange révolution , que subissent les masses comme les individus , et dont une expérience de soixante siècles démontre les elïets permanents.

Laissons les gcnéralilés : — les peuples primitifs, magnifiquement éblouis par le spectacle inopiné de la cr-éation matérielle, et divinisant Timage aux dépens du principe ; la brillante et sereine patrie d"Homère, qui épuisa des trésors de génie et de langage, pour donner aux plus abominables excès les charmes de la vertu ; les Romains, si sublimes à la guerre et si honteusement nuls sous le rapport des choses morales et religieuses; le Bas-Empire, législateur intrépide et désordonné, admirable et funeste, qui crut agrandir la justice en accumulant des définitions, et ne fît que la rendre impossible, etc., etc

Journellement , les gens du peuple , voyant passer sur la voie publique un philosophe illustre, se heurtent du coude Pun Tautre et disent: Quel air stupide^\ Cette épithète, dès qu"'elle est réduite à sa valeur, signifie tout juste que le philosophe, étranger du reste aux agitations environnantes et à toutes choses , trahit extérieurement

* Slolidum captit ! Voir ci-dessous les vers d'Horarc.

Polisession cVune idée fixe , souveraine , unique. Et en eOet, les apparences ne mentent point. Mettez sous ses yeux une idée, une doctrine, un système, un objet quelconque, dont les cléments ou le fond ne peuvent coïncider avec cette opiniâtre disposition, le pliilosophe entend à peine et comprend moins encore; il a tressailli comme à rapproche d\m poignard. Rassuré cependant par

un sourire, il se détourne en grimaçant d'impatience et continue sa route; si vous le poursuivez, et qu'il s'en aperçoive, il criera machinalement, mais sans s'arrêter, que vous avez raison ; il le croira; peu lui importe. Je trouve dans les épîlres d'Horace les jolis vers que voici :

Ingenium sibi quod vacuas desumpsit Athcnas, Et sliidiis annos scptcm dcdit , inscnuitque Libris et curis, statua (acilurnius exit Plcrumque, et risu popiilum qualit*.

Voilà le résultat définitif et capital de

1 Un sage qu'ont vieilli ses veilles et ses peines, Qui consuma sept ans en immenses travaux, Se montre, quand il sort des ruines d'Alliènes, Aussi muet qu'un marbre, et donne à rire aux sols. Dvnu. — Kp. 2, liv. II.

— M — la concentration des forces, de la curiosité, du mouvement que nous examinions tout à Pheure : le dédain^ qui à son tour enfante la négligence et fapathie; la foi exclusive en une idée, qui épuise la sève de toutes les autres idées ; la brusque adhésion qu^obtiennent toujours, par insistance et fatigue, les premiers obstacles venus , et d'autant mieux qu'il répugne davantage de les discuter et de les croire ; l'impossibilité de croire, qui fait croire sans réserve; l'incrédulité, qui constitue, dans toute l'acception du mot, la crédulité.

On peut admirer, sans nul doute, le siècle présent et ses héroïques efforts et ses laTges conquêtes; mais aussi faut-il reconnaître qu'il éprouve la destinée commune. Pour tracer des chemins de fer et préparer généreusement le bien-être industriel des populations, il n'en témoigne pas moins, à l'égard du fait moral et

rehgieux, une désolante insouciance. Comme ce philosophe , dans sa marche rapide , il est assailli par des

voix imporUuics, cl la crajiile de dissiper en vaines réfutations IV'iiergie interne qui le travaille, la curiosité, Timpatience, Vempressemcnt font qu^il accepte au hasard mille et mille opinions contradictoires. Il croit, lui aussi, pour éviter la peine de ne pas croire.

C'est une immense calamité. Le plus étourdissant raisonneur doit remporter sur les autres, par cela môme qu'il provoque plus vite l'ennui et la lassitude... Et tout éloigné que je suis d'insulter au jugement du public, il advient en cette sorte que la vogue du libelle me préoccupe fort peu. — Ordinairement, la vérité n'est pas si fatigante.

Convient-il donc à ceux qui la soutiennent de persister alors dans leurs tempéramen-ts habituels?

lùiil (Il la discussiuii.

Nous sommes de vieux adversaires.

M. Michelot publiait une brochure contre les jésuites, j'écrivis pour cu\.

Il tire le siècle par un pan de son habit, j'essaye de saisir Tautre.

Suivant lui , le prêtre catholique exerce une dangereuse influence sur la famille; il le dit et ne peut le penser. S'il ne s'abuse, il ment , selon moi. — Je dis et je pense à l'unisson.

Dans une première lutte, le sort des armes semblait fort indécis. Les positions n'étaient pas égales.

L'attaque parlait d'un lieu élevé. La renommée, capricieuse on non, militait sur ce point; de même, il faut l'avouer, les passions vulgaires du moment, nourries par l'incessante turbulence du parti qui s'appelle assez improprement libéral et par la silencieuse longanimité des victimes. A tant d'avantages , le nouveau venu joignait une allure d'esprit singulière , mais précieuse pour la circonstance. N'ayant ni la volonté ni le temps de réfléchir, des auditeurs et des lecteurs confondront tout naïvement ïivec l'originalité l'incohérence et la bizarrerie, avec Tinvention l'hypothèse audacieuse , et avec le style un monstrueux

accouplement de mois dépaysés et perdus. — On saura chez les races futures que M. Michelet sVst acquis parmi nous un certain nom d'écrivain, j^illais dire un grand nom !

La défense u^ivait pour elle qu'elle-même et le bon droit; nulle chaire au Collège de France; modestes antécédents, pauvre petite plume, espoir unique d'aigrir les préjugés en les froissant, et de s'y briser dès l'abord.

Ce qui advint, d'autres l'ont dit. Dieu compte les morts, et lui seul voit d'un œil sûr oii demeure la victoire. Un écrivain n'est qu'un soldat. Quand il a sufiisamraent usé de son fusil et suivi la manœuvre, qu'il rentre au camp , sa mission cesse; il apprendra plus tard les résultats essentiellement douteux de Paction générale ; en tous cas, il lui reste un triomphe certain , qui est la satisfaction du devoir.

Les caractères de modération et de loyauté que l'homme honnête exige dans un ouvrage polémique , je crois les avoir montrés ; je ne veux pas nVen départir.

Mais la loyauté répudie la mauvaise foi , les balles mâchées , et même les dures vérités qui sont inutiles ; la modération ne consiste pas à réclamer insolemment d^autrui tels ou tels procédés généreux qu'on lui refuse, et pour en abuser à Taise.

En m'imposant des obligations de ce genre, souvent difficiles et onéreuses, j'aurais droit d'espérer une conduite analogue de la part démon rival, et, par exemple, qu'il ne fera pas àw jésuitisme contre les jésuites.

Réfuter n'est pas injurier, au contraire. Celui qui dénonce un livre , l'exalte et l'honore ; il lui donne une célébrité, ou du moins une publicité que souvent il n'aurait pas. Au lieu de s'emporter, M. Michelet nous doit des remercîments. — Mais le jour lui fait mal aux yeux et va le noircir... Est-ce ma faute?

Si tout homme qui peut lire pouvait également comprendre , il suffirait assurément de rééditer à plusieurs milliers d'exem-

plaircs ces pédante sques inepties en soulignant les moindres.

Les joLunaux , malheureusement , leur viennent en aide, exploités qu^ils sont par la complaisance ou la vénalité. Avant la publication du libelle, avant que Tauteur ne pense à récrire, ils en préconisent la forme et Tesprit. Lorsqu"'il a paru, Tadmiration coule à pleins bords, non qu'ils jugent du mérite et de Futilité par leurs propres yeux : les journaux ne lisent jamais rien. Des éloges communiqués forment seuls leur critique consciencieuse. Personne n'ignore que, par une étrange inconséquence des liommes et des choses , la liberté de la presse , poussée à sa dernière expression , se ment à elle-même , exerce sur les esprits un despotisme sans limites, et tue la discussion chez le grand nombre au profit d'une minorité audacieuse et toujours envaliissanle. Les

abonnés d'un journal font chaque matin leur acte de foi sur chacune des paroles que renferme la feuille à venir. Ils le choisissent d'abord dans une couleur

qui leur convienne approximativement , et une fois choisi, c^est lui qui les absorbe à son tour. On pourrait, en dressant un catalogue de ces publications quotidiennes, obtenir le chiffre exact des opinions qui se partagent la pensée publique.

Les journaux ont adopté M. Michelet, jVntends ceux qui s'annoncent comme les organes du progrès social, et jouissent, par conséquent, d^uie immense popularité ; c'est plutôt leur influence aveugle et leur fatal dogmatisme que je veux dévoiler aujourd'hui.

Ce que veut en définitive M, Michelet.

Quand M. Michelel,dans son libelle intitulé les Jésuites^ mettait soigneusement à part l'Eglise catholique et le clergé séculier de France, il fit preuve d'habileté, mais il n'abusa que lui-même.

Si politique qu'elle fût , cette réserve n'était visiblement qu'une réserve et n'eut

point cl\'mlrc portée. Il fut adroit avec une maladresse insigne.

Ses deux libelles ne diffèrent que par Tépoque de leur apparition.

Il y a une chose remarquable et néanmoins qu'on a observée depuis longtemps , à savoir que la compagnie de Jésus, par un privilège inouï, trouva toujours ses advei'saires sur le terrain de Thérésie et de Timpiété; soit qu'yen effet la haine de ses institu-

tions amène essentiellement le désordre de Tesprit et du coeur, ou qu'elle en résulte aux termes d'une logique rigoureuse.

Ce fait incontestable, M.Michelet ne Padmettait pas, il semblait le méconnaître. Nos avertissements Tindignaient. Lui hérétique ! lui, ce rêveur cT esprit et de vie(\\x\. avait refait V Eglise!. . . Lui qui parlait à Dieu comme à son vieux camarade, en disant : Venez.^ oh ! qic vous serez bien reçu!... Qui donc oserait l'appeler impie ?

Lui-même.

Ouvrez cette informe compilation : Du Prêtre^ de la Femme et de la Famille. Les jésuites ont disparu presque totalement ; à

— d9 — peine s'il est possible cle deviner, sous le voile épais qui les couvre, je ne sais quelle action lointaine et déliée de leurs doctrines. Les prêtres sont en cause désormais, et le catholicisme tout entier.

Point du tout, M. Michelet n*a pas dit son dernier mot sur les jésuites. Ecoutez.

Cette compagnie imbécile , qui , durant un espace de trois siècles , n"a pas produit un seul homme, gouverne pourtant et manie des royaumes ainsi qu'une boule de cire. Elle pousse la nullité jusqu*'au génie, et riiypocrisie jusqu'au comble de la vertu ! Comment cela se fait-il? Elle est partout, dans les confessionnaux pour débaucher toutes les femmes, dans les tribunes sacrées où éclatent les foudres de son éloquence , et à plus forte raison sur les tours de Notre-Dame,,, où nul ne l'a vue .'Puisqu'elle vole sans merci les opulents héritages, s'engraisse de la substance des familles, et bâtit des palais somptueux a son usage , à quoi

bon cette pauvre cellule toute nue , ce malheureux grabat , ce luxe effréné d'indigence?....

Ine visilp.

Pour vérifier enfin des impulations qui prennent à Theure qu'il est un caractère proverbial, j^ù visité les jésuites.

Les quartiers qu'ils habitent dans nos villes ne sont pas ceux des rois et de Taristocratie , croyez-le bien. Mon guide se dirigea d'abord vers le faubourg de Paris que les gens du peuple , avec une lamentable justesse, ont nommé Xa faubourg souffrant.

Là, au milieu d'une rue étroite et presque déserte , des mendiants nous indiquèrent une maison d'apparence sévère et conforme de tous points à celles qui l'en vironnent. — Car il y a des mendiants et des mendiantes devant leur porte. Et l'on n'en trouve point aux environs du Collège de France , parce qu'il faut obéir à la loi qui proscrit la mendicité, certainement, ou encore parce qu'en prévenant les besoins, l'Université ferme charitablement la bouche aux prières, comme le prouve la

félicité du voisinage. — Il semble pourtant à ceux qui ont faim que la fréquentation des jésuites suppose un penchant naturel à Faumône et un coeur plus facile à émouvoir.

Le portier nous accueillit avec une urbanité non commune. J'en conviens.

Après quelques instants, un Père vint à nous. C'était un homme.

C'était un prctre. Soutane longue et d'étoffe grossière, tcte droite et découverte, bon visage d'hôte, affabilité charmante;

j'eus peine à distinguer autre chose.

Il se servait de sa langue pour parler, et de ses pieds pour faire des pas. Il souriait en souriant. Sa simphcité n'était point celle du chat qui étouffe la souris d'une griffe enfantine, ou la niaiserie du papillon qui brûle dans une bluette ses ailes diaphanes et vagabondes; c'était l'extrême bon sens d'une conscience libre et pure , l'effusion d'une âme qui n'a rien à cacher, la vive et franche allure d'une vie sans peur et sans reproche, la politesse évangélique.

Nous eûmes au parloir une conversation de vingt minutes. Une foule de personnes

circulait autour de nous, personnes de toutes conditions. Ces monstres cruels et Icnchreux afTronlent la lumière du jour. Ennemis et amis peuvent pénétrer à Paise dans la maison , en toucher et anatomiser les mystères, y fixer même leur demeure, sous prétexte d'une retraite, etc., etc. A peine demanderont-ils qui vous êtes.

Le Père nous conduisit à sa cellule. En y entrant , je fus pris d\in fou rire , et comme il s'étonnait : Mille pardons , lui dis-je, Révérend Père, j'admirais vos coquetteries et vos magnificences

Voltaire disait : « Pendant les sept années que j'ai vécu dans les maisons des jésuites, qu'ai-je vu chez eux? La vie la plus laborieuse, la plus frugale, la plus réglée, toutes leurs heures partagées entre les soins qu'ils nous donnaient, et les exercices de leur profession austère. J'en atteste des milliers d'hommes élevés comme moi. C'est sur quoi je ne cesse de ni^ étonner qu'on puisse les accuser d'enseigner une morale corruptrice. Ils ont eu, comme les autres religieux, dans des temps de ténèbres, des

casuistes qui ont traité le pour et le contre des questions aujourd'huî celalrcies ou mises en oubli; mais, de bonne foi, est-ce par la satire des Lettres provinciales qu'ion doit juger de leur morale ?.... J'ose le dire, il n^ a l'ien de plus contradictoire, de plus inique, de plus honteux pour riiumanité que d'accuser de morale relâchée des hommes qui mènent en Europe la vie la plus dure et qui vont chercher la mort au bout de l'Asie et de l'Amérique.)) {Corresp.)

Mais les jésuites ne sont plus ce qui occupe directement M. Michelet. Désormais, comme on l'a vu tout à l'heure, il en veut aux prêtres , par la raison que ceux-ci obéissent à l'influence des jésuites.

Il aime pourtant les prêtres , s'il faut ajouter foi aux grimaçantes protestations qui terminent son libelle, mais sous la condition de les diffamer d'abord.

Point d'enfant plus fidèle de l'Eglise catholique, moyennant qu'on lui permette de préconiser le calvinisme , de maudire le célibat ecclésiastique, la confession, l'Eu-

charislic, elc, et (Vappeler à grands cris une religion nationale.

11 donnerait sa vie pour la France , et il sVpuise à salir ses gloires les plus réelles et les plus incontestables, saint François de Sales, Bossuet, Fcnelon... que sais-je?

Il porte riiumanité dans son cœur^ et afin de mieux montrer le haut prix qu^il en fait et Tamour immense qui Pagite, il invoque sur elleTexécration, supposant chez riiommc des appétits et des monstruosités que n^imaginerait pas Tenfcr en délire.

Le nom dont on nomme une disposition pareille, je le dirais bien. L'orgueil mène là; encore une fois, Torgueil et... la coupe de Circé.

Par quel chemin? Autant d^individus , autant de directions. Les circonstances décident, comme la trempe diverse des caractères et le vent qui souffle.

llispnsilioii d'osiirit, valeur scieiitili(iue, historique et littéraire (le M. Michelel.

Doué d\me amc chaleureuse c(imj)a-

tienlc, M. Michelet possède en fort petite José ce don précieux du jugement qui rapproclie et compare les notions acquises pour en former un tout harmonieux.

Son ardeur, infiniment louable du reste, fait son mérite et sa perte,

S^il savait se contenir dans la sphère

exceptionnelle que lui assigne la nature , il

eût marché droit.

Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile; Il estiine un bois qui lui nuit.

Parce qu^il est im iravaiUeiir, il veut avoir créé; il confond le manoeuvre avec l'architecte , les matériaux avec l'édifice.

Les hommes universels , s'il y en eut jamais , se raréfient de jour en jour. On cite Voltaire , soit à raison , soit autrement. Le grand travers de M. Michelet, c'est d'affecter la succession de ce]ui-ci. Des pieds à la tête, la taille lui manque. Voltaire faisait

peur quelquefois , M. Michelet nous cause une impression très-différente. Je ne dirai pas qu'il fait pitié, bien que ma conviction l'exige.

Dans la comédie italienne, Arlequin joue à Tarchevêque, il porle les habits pontificaux tellement quellement, et les niais pourraient s'y tromper; mais, à la manière dont il donne la bénédiction , chacun reconnaît Arlequin. La bénédiction, pour M. Michelet, c'est son langage et son style<

Il n^écrit pas, il aligne des lettres.

Lorsqu'il réussit à rapprocher insolitement deux expressions hélérochtes , il se trouve ingénieux , sa finesse le ravit. — Telle est, au reste , la méprise commune de notre époque. La phrase antique , jusqu'au dixneuvième siècle, constituait l'esprit par son union substantielle avec la pensée , de même que l'àme et le corps constituent l'homme. Les modernes procèdent clifTéreramenl; si, dans leurs principes, l'intelligence et ses sublimes facultés ne sont réellement qu'un jeu fortuit et une combinaison temporaire des organes physiques , par voie de conséquence ils réduisent la pensée à l'arrangement mécanique des termes qui la révèlent , et en cette soilc ils maté-

rialisent Tesprit lui-même. — Ce travers , M. Michelet ne le partage pas seulement, il Va. exagéré.

On connaît sa valeur, comme historien ; Depuis les ravissantes chroniques de Jean Froissard et de Monstrelet , la grande épopée française avait exercé beaucoup de plunies bien ou mal taillées. Personne encore ne s'était avisé d^en faire un texte démesurément élastique pour les plus burlesques visions , et un roman fié-

vreux dont rougiraient des Scandinaves ou nos dramaturges des boulevards du Temple.

Alors du moins, c'est-à-dire quand il inventait son Histoire de France^ les récits mentionnaient des événements lointains et inabordables pour le plus grand nombre.

Sur la foi d'un savant^ car je suis loin de contester à M. Michelet le savoir à défaut de vraie science, les faits énoncés et affirmés prennent vile racine dans la mémoire, — avec les magistrales interprétations qui les enveloppent , comme l'exige \^ plùlosophie de l'hùfoire.

Ici,)a condition do M. Michclcl nVst plus égale. Toulefois, son audace augmente. Ce qui se passe sous nos yeux , les hommes qui vivent autour de nous et sous le même toit , toutes choses de ce monde essuieront Toutrage de ses odieux travestissements.

<(Je vous ferai voir ce que c"est qu\in prêtre, » disait jadis M. de La Mennais. 11

sVst lu M. Miclielet tient à remplir la

promesse, et, dans ce but, il fait voir une fantasmagorie dégoûtante et absurde.

Il présente pour ce qui est, ce qui pourrait être ; il signale des abus hypothétiques comme effets nécessaires et principes. Des médecins, par inadvertance ou autrement, peuvent tuer leurs malades, des juges flétrir un homme pur, des notaires gagner les bagnes , des filles éhontées ou légères effeuiller en se jouant sur l'onde infecte des égouts leur couronne virginale; donc la médecine tue , la justice prévarique , plus de garantie pour les transac-

tions sociales et la fortune des familles , toute femme est mie prostituée.

Et encore, où M. Michelet prendra-t-il

SCS exemples? Quels prêtres va-t-il nous oiFrir comme types du Piètre? J\'ù dit leurs noms : saint François de Sales, Fénelon, Bossuet... Il oublie saint Vincent de Paul ; il s'en souviendra probablement.

Nouveau genre de diplomatie , et qui décèle bien ses prétentions ultérieures.

Car s'il est vrai que les plus belles existences, dès qu'elles flem'issent au soleil du sanctuaire, doivent se. ternir inévitablement et se flétrir, que penserons-nous des existences communes ?

En effet, ces prémisses m'épouvantent.

Mais l'inflexible logique pousse au delà ses exigences. Il faut prouver la mineure , comme dit l'Ecole, ou, en d'autres termes, démontrer par des raisonnements lumineux et des faits précis cette influence pernicieuse du génie sacerdotal dans Bossuet, etc., etc.

S'abstenir , c'est assumer une lourde responsabilité , c'est provoquer et justifier d'avance tous les démentis. Ei incumbit onus prohandi qui dicit.

LE PRETRE ET LE SIMPLE BON SENS

Intérieiir do la faniillo. — Deux poinis de vue.

« Il s"agit de la famille.... H y a dans la « famille un grave dissentiment..,. Nous <(pouvons parler à nos mères , à nos fem- « mes , à nos filles , des nouvelles du jour; <(nullement des choses qui touchent le « cœur et la vie morale , des choses éter- <c nelles , de religion , de Pâme , de Dieu. . . . <(Hasardez-vous à dire un mot de ces cho-

'(SOS, volro mèro sccouo Iristomonl la (ôlo, « volrc femme cou IrcJit, volrc iillc, loiit

«en se taisant, désapprouve Elles

((sont triin côté de la table, vous de Tau- <i tre, et seul. » [Page 5.)

Il y a des Iroquois, des Patagons, des Nègres océaniens et d\iulres Sauvages. Que Tun d'eux comprehne le français ou ce qui semble tel, qu^il trouve au seuil de sa cabane Touvrage de M. Michclet, qu"il s"avise de lire. En voyant cette larmoyante peinture, il dira : La parole et Técriture ne sont point données à Pliomme pour cacher sa pensée , à plus forte raison pour exprimer le mensonge. Puisqu'elles sont écrites, ces choses sont vraies. Trois fois heureux les peuples que n'*apointvisitcsla civilisation! La nature vaut mieux. L'amour et la paix régnent souvent au sein de nos tribus, toujours dans nos familles. Au repos du soir^ chez SOI, à son foyer, comme dit ce Sage d'au delà des grandsfleuves, les douces effusions, les confidences naïves et fortifiantes, les avis paternels sagement donnés et religieusement sentis , l'union parfaite des joies et des

labeurs , des prières traditionnelles et des infinies espérances, de la foi au Grand- Êlre et de toute la vie. Les anciens ont vu des messagers d^Europe qui leur annonçaient la Bonne Nouvelle , mais ils n''en voulurent point. Ils avaient raison, puisque ainsi la Bonne Nouvelle déprave les affections et bouleverse la nature.

Quels Iroquois sommes-nous donc, pour que M. Micbelet, sur le simple exposé d^une cliimérique anomalie , soumette, à Pimprovisle nos convictions et nous fasse voirie soleil à minuit?

Mon Dieu! l'extrême inconvénient de ces productions comme de tant d'autres, c'est qu'on ne puisse les analyser sans risque d'enfantillage. Elles n'écbappent même communément au ridicule que par la ténuité du fond et les singularités ampbigouriques ou captieuses de la forme. Réduites au terme simple et positif, si elles ne s'éventent, leur niaiserie étonne el désole.

Imaginez un père de famille qui , rei>enant bien las au foyer, parle à sa femme y à sa fille ^ <V affaires ^ de nouvelles du jour ^

(les agitations parlementaires, de ralliance anglaise, des ignobles diamesdelacoiir d\issises, du mouvement de ses capitaux, etc., que sais-je?... et de mille sujets dont nous parlons aux indifférents. {Page 5.)

La femme soutient ses opinions personnelles, si elle ne juge plus convenable de n^en point avoir, ou elle ratifie majestueusement celles du mari , et tous deux se recueillent dans une pensée commune. — Quoi qu'Allen soit, elle contredit [ibid.) ^m^is sans oui'rir la bouche pour parler ni manger. (Page 284.)C^6St du moins un tour de force.

Que dira la fille? Je ne veux pas qu'acné soit absurde ; elle ignore la Charte et le bilan financier; ce que c'est que Tadullère

et .., son innocence le demanderait

d'abord ; sa modestie la contient et la distrait. Elle n'a rien à contredire, elle se taira parfaitement, et s'ennuiera peut-être à la fin.

Un fils, quel qu'il soit, ne cause jamais à sa mère des sentiments de pitié méprisante. Elle secoue tristement la téte^ en deux occasions: lorsqu'elle voit sa vie me-

iiacée sans retour et qiOelle épie sur ses lèvres déjà refroidies un dernier souffle inespéré ; ou bien encore sM se détourne d'elle pour courir obstinément aux sentiers des impies et professer d'affx'euses doctrines.

M. Michelel déclare qu'une situation pareille (la situation qu'il a rêvée) ne convient point à la famille. Je suis fort de son avis.

Bien plus , il me paraît certain que cette situation ne se rencontre nulle part j elle existe dans son cerveau seulement. A peine l'admettrais-je comme une exception déplorable.

Le premier soin des parents et leur étude constante à l'heure où nos intelligences veulent éclore , c'est précisément de les initier, autant que possible, à la science des choses éternelles.

ÉdiicalioD maternel^.

Voyez cette délicieuse mère qui tient dans sa main la petite main de son enfant et la dirige aTec une grâce inexprimable du

— ;30 -fi'ont vers la poitrine, cl (leTcpaule gauche à la droite , si bien qu'il aura fait le signe (le la Croix.

Avant même de bégayer le plus doux des noms de la terre, il entendait Celui devant lequel tout genou fléchit aux cieux et dans les éternels abîmes.

Bientôt viendront les jours du catéchisme. Sans même qu'ail puisse épeler encore, une interprète chérie servira sa mémoire; et ce passe-droit ravissant qu"il aura fait à Talphabel, Virgile et Tliucydide en profiteront par la suite , comme son bon sens et sa foi.

A ous souvient-il de la première communion? Oh, fadorable événement I Plusieurs semaines à Pavance , la maison prend un air de recueillement et de timide bonheur. Pour rédiger sa confession générale , Penfant , qui redoute Poubli et des omissions involontaires , s'adresse résolument à son conseil naturel,... et voilà un tableau digne du grand maître. La Table sainte est préparée. Dieu incline les cieux et descend ; le pauvre , Pcsclave , le dernier des honnncs va se nourJ'ir de Dieu , Manducat Domi-

nain paupcv^ sennis ^ et Jiuniilis. CVsl le pain (les anges : Tenfant pourra s^isseoir parmi les convives, avec sa blanche tunique clccorce cVinnocence et cVamour , pauvre petit ange de la terre. Et dès Taube matinale, après Tavoir fortifié par ses instructions prévoyantes et ses pieuses tendresses, la mère , en lui tenant la main , Taccompagne jusqu\aux degrés inférieurs de Tautel. Attentive à ses moindres mouvements , saisie elle-même d\me émotion violente et douce , nulle parole n"exprimerait ce qui se passe alors dans son coeur. La messe étant dite, le prêtre dévoile à cette jeune asscmbiéo lo ciboire d'or et les Irésoi'S inta-

rissables de vie i[\C\\ renlVrmc. LMiostie sans tache s'élève dans un horizon suliiime, et, soit illusion pure de la foi qui contemple , soit quV'ffectivement il s''opère une transfiguration miraculeuse, Thostie semble inonder Fcspacc dVui immense et indéfinissable resplendissement. Le mystère se consomme. - hcpaiwj^e père, durant celtt; solennité, où était-il ? Au milieu delà foide, à genou.N , écoutant les prophétiques pensées

quitravL'i;>c'iUp;iisiblemeiUsoiiàme,jovea\ et grave, austère et triomphant, pieux et divinise, pour ainsi dire, de tout Tainour que lui inspire son fils. Au retour, il Tatr tendait. Le baiser qu'il lui donne alors ne ressemble plus à ceux des jours passes ; il s^incline un peu, mais ne le soulève pas jusqu'à lui comme il avait fait le matin même; son enfant, c''est un homme désormais, et un ami... Et voilà, derrière .les vitres, M. Michelet qui ricane : Bon pere^ hon hommc^ dormez sur les deux oreilles.

{Page 325j . Sacrilège balourdise I En

certaines localités où survivent encore quelques vestiges des vieilles moeurs patriarcales, la première communion confère à Tenfant le droit, bien longtemps désiré, de s''asseoir à la table des grands parents , et les bonnes gens du peuple ne comprennent pas qu''il soit possible de Tcnvoyer plus tôt en apprentissage \

Ici commence l'éducation supérieure.

1 Voyez, dans la Gazette de France du 24 janvier 1845, un portrait de la Temmc chrétienne par M. de Châteaubriandi

Quel sera rinslitiUeur de l'enfant? M. Miclielet simule une guerre au coin du feu : la femme exi^a V école c/uétienne, le mari veut Vécole; celui-ci le collège, celle-là le petit séminaire. «

Si Phomme était obstiné^ la « femme peut-être ne résisterait pas, mais « elle ne boit ni ne mange^ et jusque sur

« Poreiller — Entendez-vous ? — Elle

« maigrit ^\'^^^\evci.e'ai. J'aime mieux saw^er « ma femme... Voilà ce que dit Phomme. » Et la femme Temporte, « n"ayant à at- « tendre que rigueur au confessionnal si « elle n^avait pas réussi. » Et, par ce moyen, six cent vingt mille filles sont élevées par des religieuses (calcul Louandre), vingt mille garçons dans les séminaires, et une quantité innombrable par les frères des écoles chrétiennes. (Tout ceci, pages 284 6t suivantes passim.)

Auparavant la guerre sévissait de même dans la famille : le mari veut élever Penfant, la femme lui dispute cette prérogative, et M. Miclielet donne raison à la femme ; — je suis de son avis. — «Malheureux, prenez <(donc garde ! Tobjet est fragile ; en le

AU

« mnninnt (ronfant) de vos grosses mains, ((vous Taller hriser. »

Reste à sV.vjjliquer un si lirusquc cliangemenl. Pour que cela soit, il ne suflit pas que M. Michclet Taflirme. On peut lui demander, sans trop d"outrccuidancc, par quelle opération magique les l'oles sont intervertis tout à coup, et comment la tyrannie de la mère a détrôné la tyrannie du père. Ces miracles ne se prouvent pas d^eux-mémcs. Je prévois la réponse de mon adversaire. H y découvre Tinfluencc du prêtre; mais cVst reculer la difliculté, sans la résoudre, et pour la compliquer encore. Où siège le

prêtre? Au confessionnal, qui est le centre mystérieux de son action sur la famille; vous Tavez dit positivement : La pénitente n'ayaiit à attendre que vig-ucur au eonfessionnal tant qiCellc n*a pas réussi., fait une guerre acharnée,^ soumet les résistances du père, et remet la petite {page 284) dn^ religieuses. Alors, évidemment, le père déteste les confessionnaux et n'a garde de les fréquenter. — lîion au contraire, quand il enlevait Pcmi-

— Ai — lanl à la mùro, c'est lui, el do toute ncccssitc, cVst lui quidccîarail la ^ixcvrc^n'ayrmt à attendre que rigaciir tant qiCil n*a pas réussi., et c"est donc lui qui se confessait, c'est la femme qui ne se confessait pas. Troc pour troc...

A vrai dire, ces ineptes subtilités me dérangent le cœar, je les abandonne. Et puisque j'ai droit de nier purement et simplement ce que mon adversaire affirme de môme, je nie derechef qu'il y ait une pareille guerre dans la famille ; que les confesseurs soient intéressés à l'issue de cette guerre, sinon pour lebien-être moral de l'enfmt; que les confesseurs ne puissent et ne doivent pas, sous peine d'indignité, donner en celte matière des conseils modérés, et qu'en les donnant ils al)usent de leur mission . Je nie que les six ci^iit 7nille^Uesé\e\ées par les religieuses soient celles qui déshonorent le plus la société, ayaJit lutte du tomber au sortir du comment { page i^j) ; qu'elles ne Soient pas pour la plupart élevées gratuitement, et sous l'œil de la famille, et que le Preire les attire là pour leur faire connaître

Famouî' a^'ant ramour.{I1)i(l.) — Non, celte l'éllexion ne dénote point riionnète homme, non plus que celle-ci :<(Une vieille femme, « pour le laïque, est une vieille ; pour le « prêtre, c"'est une femme)^[page 287), car elle insinue gratuitement une odieuse calomnie. — Et à Dieu ne plaise que je compare Féduca-

tion universitaire avec celle que M. Michelet veut flétrir ! J\ii peur de la boue et des agents de police, et j'entends les remoixls de mon adversaire, j'ai vu sa conscience toute nue:

Malheureux homme que je suis! Des fantaisies mesquines et déréglées , des phrases tordues et béantes, do fourbes allégations, Tidéal de l'infamie, une fétide accumulation d'hjpothèses clandestines et ordurières , ou tout au moins au début quelques peintures empreintes d'une hypocrite mélancolie et d'une absurdité radicale , c'est là , s'il faut m'en croire , l'expression fidèle de la famille, telle ([ue l'ont faite les prêtres ! Mes convictions rougissent de mes paroles ;

cependant je persiste, car nrion orgueil ulcéré crie vengeance, et je prise assez peu mes contemporains pour croire qu'ils signeront les yeux fermée chaque ligne échappée de ma plume furibonde.

Ainsi croiront-ils que Mahomet a mis la moitié de la lune dans sa manche, et que, dans Tétat actuel du gouvernement ecclésiastique, un père ne peut parler à sa mere^ â sa femme ^ à sa fille ^ de la religion^ de Vdme^ de Dieu^ sans provoquer des contradictions douloureuses. Ils se garderont bien d'avouer qu'une double question s'élève ici, laquelle consiste à savoir si les discours du père offensent ou n'oife usent pas la morale et la raison , s'il parle de Dieu pour établir le panthéisme et nier implicitement son existence, de Vdme pour la réduire à l'instinct machinal des brutes ou donner sur Son essence les plus avilissantes notions, de la religion pour proclamer que toutes les religions sont indifférentes , hormis le catholicisme dont il calomnie en mille manières le principe et l'histoire ; si , au contraire , en parlant des choses éternelles^

maiuo ilo liu-ini'iiu' cl do bcs laculU'S , sérieux cl sincère, paisible cl convaincu, ses tlcsirs et sa pliilosoplile n*'ont tVautre Inil que la cléinonslraljon progressive el le hiomplie du vrai, cVsl-à-dire du 'oicn.

Au dernier cas, la more, ni lafcnune, ni la fille ne secoueront la tête, j''en suis certain. Au premier cas, j'approuve intérieurement leursilencieuse répugnance : un chef de fa)nille perd sa majeslc, du moment et à proportion qu'il en abuse. Les lois humaines , dans leurs plus mauvais jours, donnaient au père le droit de vie et de mort sur la personne de ses enfants , jamais sur leur conscience'!

O mon Dieu ! quel est le misérable qui, de gaîté de coeur , empoisonnerait ainsi ce qu'il a de plus cher au monde ? Diderot fut sui'pris plusieurs fois faisant le catéchisme à sa fille. Tel autre '^ se repose sur un prêtre du soin de catéchiser son fils. La Provid.'nce permet que l'impiété rougisse d'elle-

' Voyez K Essai sur la puissance paterncUe, par M. Clircsticn (le Poly, ronsciller honornircà la Cmir royale de l'aris. Tom. I, pages 12-10 cl la suite.

2 M. Miehelel le sait fort bien.

même à la vue de renfance, et qu^en réservant pour un âge plus mur ce qif il appelle facétieuseraent tle trop fortes révélations, le mauvais père adopte d^abord Téducation chrétienne. Je sais toutes ces choses.

Que ma femme eut abandonné subitement les offices de Téglise et le confessionnal , j'aurais suspecté son honneiu', qui est le

mien. Les bonnes croyances de ma vieille mère, mon incrédulité s Vn vante, et sa simplicité fait mon orgueil.

Je n"ai point vécu sous Pescalier de saint Alexis ou dans les vagues régions de TEmpyrée. Je vois les hommes, leurs habitudes, leurs mœurs, la société entière ; nulle part le spectacle comique et lugubre d\uje famille inaccessible aux inspirations supériein^es, et figurant quelque intérieur de tripot

Mais, pour assouvir ma rage intérieure et diffamer les prêtres qui — méconnaissent mon génie d'historien , — c'était la marche à suivre , la seule. Si horribles qu'ils soient, les crimes dont j'accuse le Prêtre deviennent vraisemblables, parce

qu'ils sont liorri])lcs prôcisômeiU, et qiril nVst pas vraiscmijlaljlc que le dernier des liommes eût la scélératesse de les supposer.

On présumera plutôt que des intentions droites et pures guidaient ma langue et mon esprit dans ces 77iys f iqucs enlvelicns de famille où je parle de Dieu. Si les contradictions m^imposent silence , donc il y a derrière la toile un sombre génie qui les suggère , et dont les idées , puisqu"'elles dilïercnt des miennes, sont malveillantes et pernicieuses.

Et moi aussi je suis père. Je ne crains point d'avilir ma famille en provoquant des personnalités injustes sans doute, mais toujours écrasantes. Nul ne m\iccusera méchamment de juger les affaires du monde sur mes propres affaires, tous les ménages sur le mien, et le monde à la lumière des yeux de mon chat, comme on Ta dit du Tasse, qui du moins savait s'en servir:

Non avcndo candele per iscrivcrc i snoi vcrsi

Comme ([uoi , selon M. Micliciel, le pièire est l'eimemi de la famille, — Le cclibal ecclésiaslique.

« Comment nous étonnerions-nous de « cet état de la famille? nos femmes, nos « filles sont élevées, gouvernées, par nos « ennemis... » [Page 6.)

Ennemis veut (Wveprétres^ dans la langue de M. Michèle t.

Dans la langue de Voltaire , c'*est autre chose : «Je pense, dit Voltaire, qu"il est nécessaire d"'entretenir des prêtres pour être les maîtres des moeurs \.. Rien nVst plus utile au public c]u\m curé : il procure des assistances aux pauvres, console les malades, met la paix dans les familles.^ etc., etc.^. Un prêtre .est médecin des âmes et très-bon médecin : il ne s"'irrite pas contre ses malades. Il fait plus qu^enseigner, il

donne Texemple' En général, le corps

des évêques et des curés a foit autant de bien en France que les querelles de religion

1 Tom. XLI, p. 242, éd. de Kchl.

2 Tom. XLVI, p, 157.

avaicnl auliefois cause de mau.v'. >• — Mais ^ ukairc (U'iaisomic ; M. Michclct vaut mieux ; bien certainement, les piètres sont nos ennemis. ^ icnl le développement et la preuve.

Les prêtres sont nos ennemis, en tant qu ennemis, i" de Vesprit moderne , 2° de la vie.

1° Ennemis de Vesprit moderne^ poiu'suitil, — car cinquante mille prêtres parlent contre la liberté, ce qui ressort bien exprès

sèment de leur conduite dans les débats relatifs à Tinstruction publique, des mandements de M. de Bonald, des discours du 1*. Lacordaire, des procès Combalot et Souclu't", des écrits de ^I. I\»])bé Pélier do la Croix, du système politique de M. fabbé de Genoude, etc. — Peut-être convenait-il

* Tom. XLYI, p. l'iT.

■■^ Voir, dans le comiile rendu de ces deux procùs, les remarquables plaidoiries de M. 11. de Riancey. — C'est évidciiiinenl aux discours du P. Lacordaire que M. Michelet fiiil allusion, lorsqu'il dit {jxujp 180) : «Quel S[ieclarle de voir prcclicr soieiinellenieiU devant la première nulorilé ec(lésiasli(|ue, lel sermon qui du preiiiier mot nu dernier n'est qu'une hérésie! » M. Michelet b'entend fort à démêler des hérésies. Du reste, il n'eu cite pas une seule : il l'oublie.

de s'expliquer plus catégoriquement sur la portée du mot esprit moderne^ j'aurais su ce que veut dire mon adversaire, et à des objections bien formulées je pouvais faire une réponse quelconque

2° Ennemis de la vie^ qui pourtant réclame en eux. [Ihid.) — Eh ! qu'entendezvous parcesparoles?J'entends, fautcd'autre idée , que les prêtres catholiques, ayant fait vœu de continence, ne peuvent entrer dans le mariage, et que c'est chose exécrable; ou bien je n'enlends rien du tout. Et voici comment le célibat tue la vie : C'est l'ordre naturel et social que le mariage,par un concours effectif de deux individus, homme et femme, transmette la vie à un troisième, et constitue simulianément la famille ou la vie de famille. Or, le prêtre, soumis à la loi du ccliljat, — qu'il s'est imposée lui-même, de son plein gré, après de longs examens, dans

un âge mur, à cette époque de l'existence où riiomme s'an êlo et se recueille pour discuter luie impérieuse alternative, s'unir à la femme ou s'en éloigner, et prendre ici ou là des engagements

irrévocables, — soumis à la loi du célibat, le prclre sentira pourtant la chair qui Paiguillonnc... Cest possible. Ainsi la vie réclame en eux.

Et alors, bien qu'ail renonce à la famille, il sentira qu'il en est pri\'é,.. Rien de plus naturel. — Et sur ce, le misérable, à défaut de meilleur moyen, // ne s'en console qu'en trouhlaîit la nôtre I.., Suite nécessaire. Il tue la vie, en nous réduisant, par les dissensions intestines, à pratiquer un célibat forcé d^OLi ne peuvent résulter des enfants qui vivent /. . . {Page 7.)

Cest au lecteur de suivre la gradation.

M. Miclielet délesIt; le célibat des prêtres, mais il ne voit rien de condamnable, je le présume, dans celui des soldats, et de tant d^aulres que leur fanlaisie seule conduit à le pratiquer toute leur vie. Elle-même , L'Liniversité fimpose à ses membres.

Si chrétien qu'il soit, M. Michelet n"acceple pas la doctrine de saint Paul : Jadis à ceux qui sont clanfi le célibat^ qu'il leur est bon d'y demeurer comme moi. Celui qui

liest point marié s'occupe du soin des choses du Seigneur^ .

Ce grand historien, il n'a jamais su que, si FEglise accordait quelquefois la prêtrise à des personnes mariées, de tout temps elle a défendu le mariage aux prêtres, dès qu"ils étaient ordonnés. — Encore fallait-il quen recevant Tordination , les prêtres s"engageassent à vivre perpétuellement séparés de leurs femmes.

Cet illustre pliilosoplie, comme Tappelle malicieusement le National-^ il voudrait des cures à tablier; il conçoit mal qu\ui prêtre ayant femme et enfants ne serait pas un prêtre : ■ — plus de dévouement social que dans un intérêt de famille, plus de missions civilisatrices, plus d'heures libres pour instruire les ignorants et visiter les malades,

etc. , etc. , et nous avons des Pritchard !

« Le prêtre marié, dit Menzel, brigUe les faveurs des cours, il tremble pour sa famille. . . » Et Wilham Cobbett : « Nous savons que le mariage des prêtres et la taxe des

» I Cor., vri, 32.

^ 24 février 1845.

pauvres se sont élnhlis en mrmc Icmps on Anglelerrc. »

Ce grand rêveur, il onl3lie une chose curieuse , à savoir, que la plupart des ennemis du célibat ecclésiastique furent précisément, comme Tauteiu' de Candide et autres, des célibataires: et quels célibataires M

le viouï sysiènie mort. — Encore le jésuitisme.

Reste à savoir quels sont les procédés du prêtre pour troubler la famille. Ecoutons toujours M. Michelet.

Le catholicisme est « un vieux système mort. » {Page 7.) — Bien qu'ail envahisse tout, et enlève les femmes, les filles, etc.

« Ce système, qui fonctionne mécaniquc- « ment, ne peut vouloir que des morts. » — On le conçoit de reste; ainsi veut-il des

célibataires qui tuent la vie, faute d^engendrcr, etc., etc. — Le National a (ht

1 Voyez rouvragc de M. l'abbé Japer, sur le célibat ecclésiastique, et La foi de nos pères, par M. Th. de lUissierrc, livre excellent, auquel j'eniprunlciai bien des renseignements alites.

<îii libelle : Cest proprement un charme !

Quelque mort qu'il soit, ce système doit périr davantage, car il vit encore d'une vie mécanique. {Page 7.) — Etc^est ainsi qu'il envahit tout.

« Ce qui perdra ce système, c'est la force « apparente qu'il a tirée récemment de soi* « unité. » [Ihîd.)

Il faut suivre M. Michelet et refléter le moins possible ses obscurités chatoyantes. Les jambes fléchissent, les yeux s'éteignent.

Quelle est cette force apparente et récente?

Définissez, s'il vous plaît.

De quelle unité s'agit-il? — Vous-même l'avez demandé: Vniié morale? dites-vous, association réelle des âmes ? — Et vous répondez : Nullement. {Page 8.) Et pas une syllabe de plus pour expliquer cette unité morale et cette association réelle des dmes., ni justifier même la négation qui suit.

De \difbrce apparente? Rien, moins que rien, sinon un amalgame indigeste d'assertions gratuites et maladives.

Au total , c'est Vesprit de mort que vous

KA

tlofinisscz; — vous croyez du moins le dt'finir en rappelant de son vtxii ?iom^ dilesvous, le jésuitisme.

Dans un premier liliellc, vous employez à satiété, comme dans celui-ci, Pexpression cabalistique : Esprit de mort. Le public, par 4'organe de plusieurs écrivains, en avait aussi réclamé le sens, et il s^attendait à Tobtenir. Vous dédaignez son ignorance; cVst un grand tort, puisc[U^à son tour il vous accusera de parler sans savoir ce que vous dites, et dY'luder grossièrement, au moyen dVme réserve opiniâtre , celte juste imputation.

Selon M. Miclielet, le jésuitisme et tesprit de mort^ c^est une seule et même chose. J'y consens, et d\uitant mieux quVn admettant une phrase insignifiante de tous points et sans déductions possibles , ma plume évite, une fois du moins, les nébu^ leùses divagations oCi Tentraîne la sienne.

Désormais le jésuitisme est en cause , et non plus la force apparente et récente^ l'unité morale^ l association réelle des dtnes. Ce ne sont pas toutes ces pu'ssances qui

vont anéantir ou qui auraient pu ressusciter le vieux système mort; le vieux système mort périra par* le jésuitisme, qui momentanément lui communique une sorte d'animation factice.

Ceci posé, qu'est-ce que le jésuitisme enfin? quelle est la nature de son influence? comment détruira-t-il ce qu'il fortifie en apparence et précisément par là même qu'il le fortifie ? Voilà des questions bien claires qui surgissent d'elles-mêmes et provoquent tour à tour une réponse analogue.

Comme quoi le jésuitisme opère, et par qui? — Diffamation.

Hier, le jésuitisme était exclusivement la doctrine théorique et pratique des enfants dé Loyola; c'est, aujourd'hui, celle dessulpiciens, des ignorantins et des lazaristes, qu'on lui croit étrangers^ mais par lesquels il agit puissamment. {Page S.)

Un homme ordinaire fournirait ses preuves; il suffit à M. Michelet de nous apprendre que les sulpiciens élèvent le clergé^

que h's ignoranlins clivent le peuple^ que les lazaristes dirigent six mille sœurs de charité^ ont la main dans les hôpitaux, écoles^ bureaux de bienfaisance^ clc.

Fort bien, mais j'ai droit de répliquer, et .afin de couper court à ces entorlillages qui fatiguent le lecteur et moi, j^iborde le sujet sans détour.

Au sens de M. Michelet, le jésuitisme est un composé systématique de toutes les corruptions, de toutes les bassesses, de toutes les impostures, de tous les abrutissements. Je n'ose pas craindre qu"il en disconvienne : telle est sa constante profession de foi et la conclusion sommaire et formelle de ses deux pamphlets. Imputer à quelqu"'un le jésuitisme, cVst donc, de la part de M. Michelet, lui imputer les crimes et les abominables vices que résume cette qualification, cVst le dJlRiraer, c'est un attentat prévu parla loi. Qu'elle blesse l'honneur d'un indivi.lu ou d'un corps, la diffamation ne perd pas son caractère: même préjudice, môme peine, si ce n'est que la position plus ou

moins éminente et délicate de la partie outragée augmente ou diminue la gravité de TofTense. L'Université le sait bien ; naguère encore , M. Tabbé Combalot , sur ses dénonciations et sur la plainte de son grand maître, expiait par la prison et quatre mille francs d'amende Pimmensc tort d'avoir dit qu'elle donne à

la jeunesse une éducation peu catholique. M. l'abbé Souchet, M. le cardinal de Bonald, etc.. . On sait toutes ces choses. — A merveille !« Chacun poise sur le péché de son compaignon et eslève le sien ^ »

Si, à l'heure qu'il est, la société de Saint-Sulpice, les lazaristes, les ignorantins , les soeurs de charité et tant d'autres, demandaient raison à la justice des calomnies de M. Michelet , celui-ci, sans nul doute , les dénoncerait comme de vils r/enonclateurs ; Wmxoquermi sur eux l'exécration publique; il s'écrierait que l'esprit de mort veut étouiïer V esprit de vie, il sonnerait un dernier glas désespéré pour les funérailles de la liberté de la presse.

* Montaigne.

Nous luirons pas a\ix tribunaux. La conscience nous suflit ; elle est plus sûre et plus dans nos habitudes.

Le clergé possède un infaillible moyen de vengeance : pour se disculper, il se fait voir. On Tattaque toujours de nuit , sachant qu"'à la clarté du jour il est trop fort. Ses ennemis, puisqu'ils prennent eux^ mêmes ce nom , redoutent les simples pensées et la langue usuelle. Ils ne tuent pas sa réputation , ils Tescamotent. M. Michelet se distingue parmi eux, en ce qu'ail pousse l'expédient jusqu"aux limites incommensurables du possible. Nous l'avons vu, nous le verrons encore.

Ainsi donc, le jésuitisme constitue l'enseignement des sulpiciens; proposition lucide , à coup sûr, mais assez rigoureuse pour mériter examen.

les Sulpiciens.

Les sulpiciens cle^'cnt le clergé. — Ils élèvent la minime partie du clergé ; mais

— 51) — tous les clirecLeurs clc séiuiiiairc sont 'des sulpiciens pour M. Michelet, et tous les sulpiciens des jésuites.

M. Michelet ne dit pas , il laisse pressentir que le clergé , au sortir des séminaires , pratique universellement le jésuitisme. On cherche la preuve, comme dMiabitude; elle viendra plus tard} ceci n^est quVm exposé. Attendons, mais n'espérons pas beaucoup.

Fallitur augurio spes bona saepè suo.

Ov.

tes Ignoraiiliiis.

Les l'g'norantins ^ comme de juste, sont les frères de la doctrine chrétienne.

Il a paru charmant de les désigner en cette sorte; bientôt, avec la même délicatesse , on imaginera des étymologies assassines, et, vu la signification du mot latin Annas , le père Annat s'appellera le père Canard. Serait-ce une gentillesse de Pascal? tant pis... Ce n'est, en fin de compte, qu'une mauvaise farce puisé dans le Mé-

nagUma. « Cel yina^ dit M. Froissut ;iinc, fui publié un an après la morl de Ménage (i()93). Amas de mots insipides ou plaisants... Le cadre originaire en a clé considérablement élargi par des inlercalations peu exactes. Dans la dernière édition , La Monnoye Ta doublé en y incorporant ses propres remarques. » Si

j\avais dit que M. Miclielet fait de Phistoire avec des Ana , M. Miclielet in\appellerail insolent*.

Les ignorantins élèvent le peuple. Je n'en doute pas.

Je sais de plus qu''ils forment depuis deux cents ans (1679) ^"^® compagnie toujours bienfaisante et paisible, toujours modeste cl glorieuse. Le peuple qu'ils élèvent les estime et les aime; il se souvient de leurs services, il les voit, il en profite. « Allez,

1 Voyez Tabaraud, dans la Biographie universelle, art. Anwat. — El notez CM passaiitccUc parole étonnante dumôme érrivain janséniste : » On remarque , à Tavanlagc du père Annal, qu'il n'avait point profité de sa place de confesseur ihi roi, pour avancer sa famille, quoi qu'il oàl été fortement sollicité à ce sujet. » Mon ad\crsairc s'autorise souvent du père Tabaraud.

<i On prétend avoir ouï dire au roi qu'il ne savait point si le père Annalavait des parcnls,))r.ayle. J)ict. phil, art. Askat.

dit leur foiulaleui', soyez justes, soyez humains. Ne pouvant faire raumône, faites la charité. Les œuvres de miséricorde soulagent plus de maux que Targent. Aimez les autres, et ils vous aimeront. Servez-les, et ils vous serviront. Soyez leur père, et ils seront vos enfants ^ »

La philanthropie , cette fourbe contrefaçon de la charité par Fégoïsme, a créé ses instituteurs et fait concurrence au Bienheureux delà Salle j il en résulte les écoles normales secondaires, les nouveaux maîtres d'école des campagnes

Qu'on abuse etfroritément d'un surnom ridiculisé , il n'importe. Les frères de la doctrine chrétienne l'acceptent comme le

1 Emile, liv. II. J.-J. Rousseau leur emprunte ces belles paroles. — L'institut du bienheureux de la Salle fut approuvé par le pape Benoît XIII. Le père Carreau, jésuite, a écrit sa vie (1760). Le père Elie Maillefer, bénédictin, en fit une plus tard, qui est restée manuscrite à la bibliothèque de Reims. On y lit, entre autreschoscs .(dl cutàsouffrir des persécutions de la part des maîtres d'école de Paris, etc., et de quelques honnêtes personnes dont on surprenait la bonne foi par des calomnies... » Jésus-Christ lui-même, on passant sur la terre, fut appelé Samaritain uijunt le démon. (SamariUinus es tu, et dwmonium habçs).

— U'i — plus miigiiifiqiie des lilres. Les ignoranlins n'ignorent" pas , ils consacrenl leur savoir aux ignorants; ils ignorent d'autant moins. J\ù connu des ignorantins d'une vaste érudition , d'une admirable élévation de pensées, de beaucoup de littérature, et qui vous eussent donné très-facilement, mon cher monsieur Miclielet, des leçons de style. En ce sens, Bossuet, lorsqu'il faisait le catéchisme à des enfants de village, était un ignorantin.

Que veut ici le jésuitisme? que parlezvous d'infamies? Ces pauvres frères demandent quelques bancs, un galetas, un peu de pain et la paix ; et les petits de l'indigence deviennent en effet leurs enfants, dont ils ouvrent l'esprit, préparent les destinées , épurent la vie pour de longs jours, et garantissent en qiselque sorte l'attitude sociale. Ils parlent, ceux-là, des choses éternelles, de l'âme et de Dieu, simplement , vraiment. Interrogez les rois et tous les pasteurs des hommes ; ils vous diront ce qui arrivera, si janiitis les ignoranlins disparaissent de la face de la terre.

les Sœurs de charité.

Une fois en bon chemin , M. Michelet ne s'arrête plus. Après les ignorantins, ce sont les Soeurs de charité! !

Le jésuitisme agit sur elles par les lazaristes, qui les dirigent au nombre de six mille précisément , et non de cinq ou sept mille. (Page 8.) D'autre part, les lazaristes fonctionnent tout naturellement , et sans qu'il soit besoin de dire pourquoi, à la merci du jésuitisme. Par contre-coup, le jésuitisme a la main dans les hôpitaux , les bureaux de bienfaisance, etc. , etc., comme si les Soeurs de charité administraient le matériel elles revenus des hôpitaux, etc., etc. ! M. Michelet veut ignorer qu'il existe dans les hôpitaux et les bureaux de bienfaisance des comités de laïques designés et institués par l'autorité civile, visités minutieusement par des inspecteurs de l'Elal, sujets des règlements et des lois qui atteignent le corps entier de la nation. ..

N'ouhlions pas siiiMoul la définilion du jcsuilismc.

Horribles filles, sans doiile I Les Sœurs decliaritc onl fui les adorations du monde , vaincu les séductions de la fortune et de lu famille et les plus légitimes entraînements du cœur, abdiqué, au seuil du temple des douleurs, et leur éblouissante jeunesse et leur diadème de beauté , et ces charmantes frivolités si naturelles à leur sexe et d\ailleurs si impérieuses. Ce sont désormais les servantes du pauvre; elles portent la livrée de leur état, mais sans en avoir même la propriété réelle, car elles font aussi le vœu de pauvreté. Leur vie ne leur appartient pas , ni leur sommeil que la voix d\m malade peut interrompre à tout moment, ni leur nourriture qu'elles reçoivent comme un don gratuit. «I\iuvres filles plu- « tôt, belles et pures comme des anges, mer- « veille de la terre et du ciel qui les envoie « pour veiller, sur toute la surface du globe, u dans leur patrie comme au fond des pays « les plus

inexplorés et les plus barbares, « au soulagemenl de nos misères, panser des

" plnios infectes, f^anlcr les morts, et no A'oir « jamais que par son coté douloureux celte « pitoyable humanité. . . — L'"Hôte I-Dieu, dit Voltaire, c^est en même temps le réceptacle de toutes les horribles misères humaines et le temple de la vraie vertu^. — « Oui, la sœur de charité est la servante « des pauvres , leur sœur , leur mère, et « souvent leur famille presque unique. Au «premier signe, elle vole auprès d'"eux « pour les soulager ou les aidera mourir; « et lorsqu^il n^y a plus quVm cadavre, et « que les proches parents s^agitent pour di- « viser les parts du grabat , qui doncs'age- « nouille dans une pieuse attitude aux pieds « de ce cadavre, et recommande au bon « Dieu rame qui Tabandonne ? Un prêtre

« et une sœur de charité Et lorsque

« s"achève une existence ainsi remplie, elles « n'ont gagné, avec le bonheur éternel, que (' le pauvre habit qui enveloppe leur corps « dans le cercueil'.)>

1 Dict. phil., art. Charité.

2 Mystères du presbytère, page 122. — Voir aussi Jean Wilt, gcnannl Von Dœring, Fragmente aus meincm Le-

M. Miclielct pense (lifrcremment.

La Sœur de charité, comme toutes les religieuses du monde, ne fait qu'une chose, elle élève « les petites filles pour le déses- « poir et la dajnnation quotidienne des « pères cl des maris.)> [Page 385.)

Ces sublimes filles ne sont à ses yeux que des jésuites en cornettes , des suppôts du jésuitisme, des jésuitesses, je ne sais quelles incarnations du diable [page 23 1), suscitées par les lazaristes, pour exploiter scélératement à leur profit les hôpitaux et les bureaux de bienfaisance, les mères, les filleSj etc., etc.

Car enfin , ses réticences ne m''abusent point. Dût-il en méconnaître tout haut la portée, j^insisterai encore, persuadé qu'il la reconnaîtrait tout bas, et quVn se réservant sur un point le liénéfice d'une calomnie

bon, elc. Brunswick; — et : Anmerckung des Rédacteurs eincs iiitlU kalolischen]ila;ltcs >on Saiul-Louis inden vereinicn Staaten von Nord-Amœrica. Ritlcrs Jalirbiicher, 1831, t. III, p. t">.

équivoque, il voudrait esquiver sur un autre point la honte de Tavoir faite, et laver sa réputation dVin plat mensonge par un mensonge également courageux.

Est-^ce à dire que, dans la sincérité de sa conscience quelconque, M. Michelet croit avoir mission pour flétrir ce qu^il y a au monde de plus pur et de plus inviolable? Non, certes. — J'aimerais mieux une affreuse bonne foi. La folie est une excuse.

Il sVfforce dMnsinuer au public une pensée qui n'est pas la sienne, et dont il conçoit, tellement bien, à part lui, Tabsurdité perverse , qu'il voudrait l'accréditer sans l'exprimer.

Ce que c'est que l'orgueil malade et les poisons de Circé, le voilà.

u En vérité, dit Pascal, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables; et leur opposition lui est

si peu dangereuse, qu'elle sert, au contraire, à l'étpblissement des principales vérités

— os —

(jirdlo nous on.soignc ; car la foi chrôlionno ne va piinrlpalfinciit (jnW ('lahlir ces <leiix clioses , la corruption Je la nature et la rétlemption de Jcsus-Clirist. Or , s'ils ne s'en servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs moeurs, ils servent au moins admirablement à montrer la corruption de la nature par des sentiments si dénaturés'. »

Entendez-vous liossuet ? « Pour prémunir les esprits contre la tentation qu'il n'y a point de gens de bien, disons-leur : « Soyez « tels que vous désirez voir les autres, et « vous en trouvcrezqui vous ressemblent.»

Mais nous perdons de vue Tobjet principal. II s'agit (Féiablir cjue le vieux système mort ^ malgré certains signes apparents de vitalité, doit bientôt se dissoudre et périr.

Cessignesapparents se multiplient comme les étoiles d'une nuit limpide.

' Ppnsées. ^-d. do IfiTO, p. 10.

L'influence tlii jésuitisme sur les sulpiciens,les sœurs de charité, les hôpitaux et les bureaux de bienfaisance, c'est un signe.

Viennent les autres signes, qui sont :

Tant cV étahlissemenls ; et M. Michelet pourrait dire sans doute quels sont ces établissements , le mal qu'ils font à la société, les dégoûtants mystères qu'ils renferment , ce qu'il mettrait à

leur place, et combien peu M. de Châteaul)riand, lorsqu'il écrivit le Génie da christianisme^ avait le sens commun.

Tant d'argent f et M. Michelet pourrait dire qui Ta vu, cet argent, sinon les pauvres... Qu'il sonde sa bourse pour savoir au juste de combien d'oboles le jésuitisme et les aumônes l'ont dégarnie. Qu'il os3 comparer son triple traitement de professeur universitaire (6000 fr.), et d'archiviste (5ooo fr.), et d'académicien (i5oofr.), ce qui donne i?.,5oo fr., avec le budget d'un

ciirôilo campaj^nc (800 Ir.^) et môino tViin évrque... H dressera, par exemple, Tinventaire des biens que possède en toute propriclé l''admirable sœur Rosalie, et je voulais bien qu'ail en fît la dot de sa fille.

Mais, dira-t-il, la richesse du clergé n''est point individuelle, c^est une richesse collective. — Profonde abstraction.

Toutefois, tant d* argent doit se trouver quelque part ; Fénormité des sommes doit faire positivement qu'elles se voient.

Je n'admets pas que le clergé, ce cupide mendiant , consume sa vie à les enfouir. A quoi donc les emploiera-t-il? C'est l'usage qui seul en précise Texistence et la moralité.

On a honte vraiment, par le temps qui court, de justifier le Prêtre , et en général le clergé, contre une accusation d'opulence et de luxe.

1 Les cur(^s de première classe reçoivent du gouvcrncirient 1800 fr., et ceux de seconde classe 1200. — Ceux-ci éujnt en pclil nombre, et les premiers en fort petit nombre.

M. Michèle!, comme archiviste, ne louchait d'abord que 3000 fr. Sur ses inslanles demandes, le Irailcmenl fut porté à 5000. Avec H),."j00 fr,, un professeur illuslre meurt de

M. Michelet daigne absoudre le clergé inférieur, qu^il courlise assez singulièrement après l'avoir entouré de mépris et d^insulte, comme machine jésuitique.

Reste le clergé du premier ordre. Eh bien, tant d! argent sq trouvera donc dans les maisons épiscopales.

Je nie, vous affirmez. Adhuc sub judice lis est.

Au fait, les évêques d^aujourdMiui ne diffèrent pas beaucoup des simples prêtres, quant à leur genre de vie. Jamais la loi de résidence ne fut plus ponctuellement observée. Ils sortent, pour la plupart, des classes moyennes et subissent les heureuses conséquences de leur origine, libres du monde et de ses exigences dispendieuses, riches du droit qu^ils ont de ne Têlre pas. Dix mille francs leur sont alloués par les Chambres ; — et vingt mille au moindre préfet de province.

On sait ce qui arriva : le gouvernement prit les biens du clergé , lesquels biens étaient tout uniment le fruit des travaux et

il II l)ienr;iisaiil i^ciiie des moines et des prcli-es. Le clergé, après quelques réclainalioiis éloquentes, se tut, ramassa dans les rues im peu de paille abandonné pour sV'n faire un lit, et mangea comme il put.

Napoléon vint ensuite, qui, par un elFort dVquité, lui dit : Nous te paierons les arrérages des hiens volés, avec un rabais de cent pour. cent moins un centime.

Moyennant cette indemnité', grossie quelquefois d^une faible aumône supplémentaire, les évéques visiteront chaque année les diverses paroisses qui composent leur diocèse, tien<lront table ouverte pour lesprétres

1 lY. B. Celte page, comme plusieurs autres, semble contredire mes précédents ouvrages. La contradiction n'est «prapparcnte el-Tectivcmeiit. J'ai attaqué des abus i)artielsj DU n'en peut rien conclure à Tégard de la généralité. En signalant quelques >ices d'organisation, j'ai respecté Tédilice, cl mis la société en dehors des reproches que j'adressais à tel ou tel de ses membres. M. INllchelel l'a senti. Mon nom ne figure pas sur sa liste des défenseurs de la discipline canonique et des droits du clergé secondaire. {P. "^id). Je l'en remercie bien sincèrement. Il a vu le fond de mes pensées, et qu'en réalité les siennes n'y répondaient pas. .U' fus heureux. Les frères Allignol avaient droit au même bonheur '■

voyageurs, rendronl aux autorités civiles des dîners ofliciels, placeront nécessairement leur signature en tête de toute œuvre cliarilable, et n**entendront aucune plainte sans Papaiser , aucune demande sans la satisfaire. Qu"on mette à la disposition des cvéques tant cV argent^ la tâche devient facile, et je suis loin de m'élonner qu"ils sW acquittent si bien; ce qui m'étonne plutôt, c^esl de voir qu'ils vivent très-bourgeoisement et ne laissent point, à Tlieure de la mort, deux ou trois pièces de monnaie pour payer leur sépulture, comme fit le dernier cvèque de Limoges.

M. Miclielet s'indigne de ma niaiserie, et veut qu'il soit impossible d'hésiter. Evidemment, forcément, la richesse du î;?'^?/^ système mort consiste dans les dons et aumônes qu'il a extorqués, et dont il use pour fonder les établissements susdits.

Si je prie M. Michelet d'observer que, par cette raison même, le clergé n'en use pas à son bénéfice propre : Sottise, s'écriera-t-il, sottise, niaiserie nouvelle ! Le clergé s'enrichit pour fonder ces institutions , il les

fonde pour ctentlrc son influence; donc il bénéficie de tant d'argent.

Sur quoi je répéterai : Avant de servir Tinfluence cléricale, ces institutions servent riiuraanité souffrante qu'elles abritent, les affamés qu'acnés nourrissent, les ignorants qu'elles éclairent, la jeunesse qu"elles moralisent, la vieillesse dont elles adoucissent les infirmités et réchauffent les langueurs. Il est peu honnête de prêter gratuitement aux bonnes actions un principe égoïste. Et puis, en accordant que le clergé se propose Tunique but d'étendre ainsi son influence, je puis encore discuter la valeur morale et sociale du but. L'influence du clergé me paraît salutaire, et mérite, à mon sens, qu'on l'achète au prix des bienfaits et de la charité; l'advcrsaù'e n'a pas démontré qu'elle soit pernicieuse. Jusqu'à la preuve, ta?it d'ar^- §^ent ne peut être qu'une vilaine plaisanterie. « Il y a, disait Scaliger, un art de médire. Ceux qui l'ignorent, diffament moins leur ennemi, qu'ils ne témoignent l'envie qu'ils ont de le dilfamer^ »

* Scaliger, 2' pari., ch x-

Tcmt de chaires pour parler haut^ tant de confessionnaux pour parler bas.

Un mot sur la confession.

Hue la confession esl infâme.

Parler haut clans les chaires et bas dans les confessionnaux , cVst bien mourir en perdant la vie.

C'est en outre un centième moyen d'exploiter à coup sûr la confiance et la bourse des bonnes âmes. Songez-y bien.

Il y a des choses qui se disent tout haut , et d'autres tout bas.

Généralement, les chaires préparent les confessionnaux, car elles y attirent; elles servent encore à donner le change aux profanes auditeurs sur les manoeuvres frauduleuses qui s'exercent tout bas à l'endroit des simples.

Je défierais la subtilité même d'échapper à ces objections.

Et notez bien que M. Michelet s'adresse

ici à la jeunesse tles écoles. Ce libelle est la repi'Oiliiclion d\u\ cours public, et même iVuii cours (Vliisloire de France. Voilà pourquoi TElat verse chaque année plusieurs milliers de francs dans les mains du professeur. — Pavais dit précédemment :

Nous vivons en un beau siècle !

Au reste, les faits allégués par M. Miclielet sont des faits possibles. Une position aussi délicate que celle du prêtre , lorscjue surtout on la rapproche des fragilités communes aux fils d'Adam, fait craindre volontiers bien des misères et les rend vraisemblables.

Il y a longtemps que Bayle Tavait dit : « Cest une tentation terrible. » M. Michèle! copie Bavle, comme il copie tout le monde, à tort cl à travers, sans plusse soucier des réponses victorieuses qui lui furent faites. Oui, cVst une tentation terrible, si ce n'est un affreux dégoût... L''EgUse Ta si bien compris, qu'indépendamment

des lois de la conscience et des grâces d'état sur lesquelles nous comptons beaucoup, les prêtres reçoivent d'elle les instructions écrites

les plus tlélaillccs à ce sujet. Les jésuites euxmêmes, prélres foncés à deux doublures^ comme les appelait M. de Pradt, tiennent de leurs Constitutions les règles que voici :

((Il faut aux confesseurs de grandes dispositions, un âge mûr, mie vertu éprouvée, des lumières, de la discrétion, du désintéressement. Un rigoureux examen prouve la capacité des sujets. Ils doivent juger avec la même impartialité le riche et le pauvre, être inaccessibles, nous Talions voir, à tout esprit de domination et de jalousie, être les confesseurs des personnes du sexe et non leurs confidents, ne point transformer le tribunal de la pénitence en une banque de commerce , rejeter absolument de la balance de la justice divine Tor et les présents , étendre les mains pour absoudre , jamais pour recevoir. Nemini aut petere aut accipere quidquam liceat ^ iwe ab lis quorum confessiones audivcrit , sue ab aliis ^ quod vel inpaupercs distribuât^ vel alteri satisfactionis romine restituât '.

> Cons'., rai"' 6, o. 2. <; 7, p. i09.

Au paragrnplie onzième tics Regulœ concionatoriun , vous lisez : Commendabunf (concionntores) etiain pcculiari ratione pœnitcntiœ et misericordiœ opera^ sanctaruni preciim excrcitia , utilium librorum lectionem^ et bonam fdioriim educatiunem. En français :« Les prédicateurs ne recommanderont que des oeuvres de miséricorde, des prières, la lecture des bons livres, la bonne éducation des enfants*.» — Au paragraphe 28 des Regulœ sacerdotiim : Etsi^ cum opus est ^ œgrotos ad condenda testamenta

hortari conveniaty iis tamcn conficiendis non assistant. <(Bien fpfil convienne, en cas de besoin, d'enga^

1 La bonne éducation des enfants. — Encore un mot dont il est facile d'abuser. Raisonnablement, un confesseur peutil négliger cette particularité dans la direction? C'est demander si, étant Chargé do conduire un père ou une mère dans les voies du salut, il peut s'abstenir de les éclairer sur le plus imporlant de leurs devoirs. M. Micliclct suppose qu'aux yeu\ dosjésuilesel du Prêtre, aucune éducation n'est bonne si elle ne met en leurs mains les fils et filles. Je ne combattrai point une hypothèse. Un oui vaut uti non. Mais je soutiens, qu'alors même, ils conseilleraient aux pères et mères de famille la meilleure éducation possible ; et il faut plus que des pétarades de style pour me convaincre d'erreur.

ger les malades à faire leur testament , cependant qu'ils n'assistentjamaisà la confection des testaments. » — Au paragraphe 23 : Etsi vota ad perfectionis statum pertinentia^ ut sancta laudari debent^ et circa ea confessariiconsilium^ sed magna cum con^ sideratione^ dare possint^ quia tamen non humanam sed dwinam vocationem requi'runt^ nemo ad ea emiitenda quempiam inducat^ verum ad orationem taies hortetur^ ut à Deo adjuti^ vocationem suam melius intelligant et exequantur . <(QuoiquHl faille louer , comme étant saints , les voeux qui concernent Tétat de perfection , quoique les confesseurs puissent , avec vnie grande réserve, donner un conseil à cet égard, cependant, comme ils cherchent une vocation , non pas humaine , mais divine, que personne ne pousse qui que ce soit à prononcer des voeux, mais qu'il exhorte ceux qui le consulteraient, afin que, moyennant le secours de Dieu , ils comprennent mieux d'eux-

mêmes et embrassent leur A^ocation véritable. » — Au paragraphe i5 : Confessarn ith audiant pœniten-

les ^ ut miitiiiini aspcclum fUgiant ; sic cniin atlenl'ms et lïherias audicnl, Quod si locus non erii cjusmodi^ ut tabula confèssariujii à conjUentc dkndal , manus intcrpo^ila ïnter faciem propriam et confiten^ tem qui ad latus esse débet , id prœstabit. MuUerum vcro confessiones non audiantiir nisi ad craies^ etiamsi si'nt puclhdœ. Que les confesseurs entendent les pénitents tic telle manière qu'ails évitent de se voir mutuellement ; car ainsi les entendront-ils avec plus d'attention et de liberté. Si le lieu ne permet pas qu'une barrière sépare le confesseur du pénitent, le confesseur placera ses mains entre ses veux et celui qu'il confesse , lequel doit être à son côté. Quant aux femmes, que jamais on ne les entende, fussent -elles enfants, qu'à travers une grille de séparation. »

A force de prudence et de prévisions, ces règles paraîtront minutieuses. Continuons.

Il est dit au paragraphe 17 : Eos qui crebriiis confilentnr., maxime fœminas^ bran^ fer expédiant^ necdei^ehns ad confessionem

non pertinentihus in confessione loqiiantur. Extra confessionem verb^ si oportehit cas aUoqiii^ id fiât in loco palenti ; nec longinn sernionem misceant^ et oculos modeste demissos haheant. « Ceux qui se confessent souvent , les femmes surtout , on les tiendra peu tle temps ; on ne parlera jamais en confession clés choses qui n'appartiennent point à la confession. Hors du confessionnal , lorsqu"il faudra conférer avec les pénitentes, que cela se fasse en un lieu ouvert. Qu'on évite les longs discours, et qu'on ait

les yeux modestement baissés * . » — Au paragraphe i8 : Quando qiiis à siiperiore mittetur ad confessiones Jœminarum audieiidas^ vel de alid causa eas adierit^ socius^ qiiem superior ipsi désignabit^ quamdiii cumjœniinis sacerdos loque-

* c'est un signe d'hypocrisie, selon M. Michclct. Que si les jésuites et le Prêtre marchaient l'œil ouvert et la tète haute, il s'effaroucherait de leur impudence. Comment faire? Dieu nous enseigne que l'homme périt par la vue, et l'expérience, malheureusement, nous démontre tous les jours cette vérité. Oculos averti, disait le prophète Job, ut ne cogitarem quidem dcvirginc : «j'ai détourné les yeux pour ne pas même songer au mal. » Faul-il insister.^

/«r, co in loco crit imde videre cos^ sed non quœ sccreta esse oportet audire possity quantum loci disposhio patietur; quod si non' patevetur^ curct omninb sacerdos ne ostiuin sit clausufu , nec locus ohscurus. « Quand un prêtre sera envoyé par son supérieur pour entendre des confessions de femmes, ou qu'il leur parlera pour une autre cause, un autre jésuite désigne par le supérieur Taccompagnera. Tant que le prêtre parlera avec les femmes , l'autre jésuite sera dans le même lieu , de manière à les voir sans pouvoir entendre ce qui doit être secret , autant toutefois que les lieux s'y prêteront. Si les lieux ne s'y prêtent pas , le prêtre doit rigoureusement tenir la porte ouverte et éviter l'obscurité. » — Au paragraplie 19 : Particulareni personarum^ prœsertim Jœminaruni ^ curam nemo suscipiat^ et quanivis confessarius pro suo munere m vita spirituali ùistituât pœnitenleni^ nullius tanienohedientiam admittat, « Que nul ne prenne le soin particulier de qui que ce soit, surtout des femmes ; quoique le confesseui", en vertu de

son caractère, dirige une âme dans la vie spirituelle, qu'il n'admette Tobédience de pei^ sonne. » — Au para graphe suivanl:iS'/^a?.$ uni conjiieri solitus^ ah eodein alïum confessarium adeundi facultatem petierit ^ vel ed nonpetitd adierit^ id sihi graiam esse con-^ fhssarius bénigne ostendat. « Si quelqu'un, habitué à se confessera un jésuite, lui demande la faculté de se confesser à un autre prêtre, ou qu'il prenne sans permission cette faculté , le confesseur doit montrer avec bonté que cela lui est agréable \ »

Et que M. Michelet ne dise pas : Les jésuites ont des règles qu'ils méprisent ; car il justifierait par le fait même ces règles qu'il a misérablement flétries, autant du moins qu'il le pouvait faire; et jusqu'à ce qu'il eût démontré ce mépris, les présomptions seraient pour moi.

Il reste donc établi que tant de crimes

1 Au sens de M. Michelet, le jésuite ne fait si bonne contenance que parce qu'il est sûr de revoir sa pénitente, rayant ensorcelée pour toujours. Voilà les objections qu'il nous donne à réfuter! — M. Clauscl vient de publier dans l'Univers une admirable lettre sur la confession (6 avril).

possibles demeurent pourlant impraticables. Je demande encore s^ils sont vrais.

Et en attendant, je répugne à croire que les domestiques rendciU compte aux prêtres^ elc, etc. {page 9), non dans les confessionnaux seulement , mais dans leurs associations. (Ibid.)

Quel compte rendent-ils? dans quelles assocîaiiojïs ? Pourquoi des réticences toujours? Expliquez-vous, enfin; ayez pitié de

moi... « Dos opinions ininlclligiblcs , filles de Tabsurdilé et mères de la discorde, voilà ce que Ton substitue aux dogmes quVn-seigne le christianisme'!

Mais je devine les mots sous-entendus : Ils rcndcîit compte de la conduite et des affaires de lein-s maîtres.

Supposons-les assez stupides pour se livrer pieds et poings liés à la merci d'un vil suborneur , assez infâmes pour jouer dévo-tieuscmcnt des rôles dVspions et dépra-

' Voltaire, ('ilit. di' Kohi, toiu. i.iv, \\. 382.

ver l'hospitalité môme , assez prudents ou séduits pour ne ja-mais éventer leur infernale conspiration . Quels fruits en veulent tirer les confesseurs? Que leur importe la vie des maîtres? De quoi donc, je vous prie, vont-ils s'^informer ? Vous n'en dites rien, on le préjuge, c'était votre intention , vous triomphez sous cape... Quel triomphe!

Les confesseurs demandent si la famille se trouve dans un état de fortune prospère, et quel genre d'accès ils pourraient avoir au-près de sa femme pour dépouiller le mari. Qu'une abjecte et sale passion les obsède et les pousse, ils l'appelleront au service de leur cupidité; ils voudront même la feindre, sans l'éprouver. Qui a t esprit à tout {page i4). L'amour qui se donne luimême doit ai-sément donner autre chose; et ravir l'honneur de la femme, c'est faire d'elle son esclave dans la plus large acception du mot. L'a-dultère facilitera le vol, l'adultère, fils des confessionnaux, qui sont les fils de la rehgion de Jésus-Christ î

Et la société n'y songe pas ! Loin de là , dit M. Michelet, l'Etat^ en défendant l'as-

socicUion aux laïques^ Va encouragée chez les ecclésiastiques ! {Page 9.)

Ou TElat perd la tète , ou bien il est de connivence avec le clergé; point de milieu. Cette connivence parait inadmissible ; car, indépendannnent des malentendus qui les divisent à l'heure présente et menacent d'éterniser la guerre entre eux , une question d'intérêt s'élève ici. Puisqu'en elFet le clergé absorbe tant d'argent , quels bénéfices peut rapporter à TEtat cette hideuse complicité ? L'Etat doit y trouver sa ruine au point de vue moral et matéiiel ; sa fortune est assise sur celle des citoyens, l'une et l'autre n'en font qu'une dont il est seulement l'administrateur responsable et intéressé. Quelle arrière-pensée le détermine à se piller lui-même, à gorger complaisamment ses spoliateurs en leur prêtant main-forte, et, ce qui est beaucoup mieux, à payer M. JNlichelet pour le dire ?

Entendons-nous, s'il vous plaît.

Nous avons des codes et des lois constitutionnelles. Ces mystérieux forfaits que vous avez découverts, d'autres les con-

naissent assurément, et les coupables comme les victimes finissent toujours par des inadvertances qui les trahissent, ou des plaintes qui demandent réparation. Les crimes sont qualifiés , des tribunaux existent : ni vous ni d'autres , personne ne formule une dénonciation juridique , depuis dix-neuf cents ans qu'il y a des confessionnaux , dans les pays chrétiens, chez les idolâtres que visitent les missionnaires et qui les égorgent , nulle part.

Cependant, toutes les catégories sociales, comme toutes les classes de la nature, produisent des monstres. Sans nuire à l'admirable économie de l'ensemble, ces anomalies en révèlent au

contraire toute la beauté ; du moins la rendent-elles plus sensible. Le soleil lui-même a des taches. L'Eglise, à divers intervalles bien rares et bien éloignés, sentit remuer dans son sein M enfant de la contradiction. Il se rencontra de mauvais prêtres , quelques-uns, le plus souvent un seul. Un confessionnal fut profané, un testament dénaturé, une pénitente séduite, assassinée, que dirai-je?... Toujours, partout,

les premiers cris criiorrciir et tranallième s"clevaienl dans les rangs du sacerdoce, défiant des rccriminalions impossibles. L"indignalion publique appelait la justice; et la potence ou les bagues vous raconteront la suite... Donc TEtat faisait son devoir, et je l'ai prouve.

Quand M. Miclielet prouvera , pour sa part, que TEtat, fermant Toreilleàdes dénonciations motivées, et en dépit de Tévidencc des faits, protège visiblement les confessionnaux contre la justice, j"accuserai FEtat. Rien d^aussi facile. L'Etat, dans la pensée de M. Miclielet, c'est ici le gouvernement français, ce sont les fonctionnaires supérieurs , lesministres. Je tiens leur Code pénal, qui est la Charte, il sufllit d'une pétition aux Chambres. Voici un abus flagrant de pouvoir...

Mais je tombe dans l'enfantillage, je touche à l'absurde.

Deux mots seulement, pour citer à l'appui de la confession des témoignages non suspects : « Que de restitutions et de réparations, dit Jean-Jacques Rousseau, la confession ne produit-elle pas parmi les callio-

liqiies! » Il y a loin de là aux rapines que suppose M. Michelet. — « La confession , dit Voltaire, est une excellente institution, un obstacle au vice ; elle est admirablement calculée pour disposer

au pardon des cœurs ulcérés par la haine , pour engager ceux qui sont coupables d^injuslice à restituer. » — «Assurément, disait aussi Leibnitz, s^il est quelque chose de beau et d^iimable dans la religion chrétienne , c^est la confession . Les Chinois et les Japonais même l'ont admirée. Car la nécessité de se confesser éloigne beaucoup de personnes du vice ; cette nécessité donne également beaucoup de consolations à ceux qui ont failli. Aussi je regarde un sage directeur comme le grand organe de la Divinité pour le salut des âmes; ses conseils nous aident à régler nos affections et à réparer les dommages causés à autrui , à relever Vesprit. Rien n'est plus excellent qu'un fidèle ami dans les affaires humaines , mais il devient bien plus respectable encore, quand un sacrement divin l'obhge à nous garder sa foi et à nous servir. » — « Les avantages de la

confession auriculaire, que les protestants ont rejolée , étaient immenses; leur perte est irréparable,» dit le docteur C. J. Nitsch. Et consultezPouvrage déjà cite, deM. Théodore de Bussierre*, ou sont consignés les aveux les plus formels ,d\me foule d'écrivains protestants et autres.

Donc les calomnies de M. Miclielet retombent de tout leur poids sur TEtat. Elles diffament la religion et tendent à sa ruine; car la religion autorise les confessionnaux, et fait du sacrement de pénitence Tune des bases fondamentales de sa constitution.

« Or, dit Rousseau, s^il est quelque misérable état au monde où chacun ne puisse vivre sans mal faire, et où les citoyens soient fi'ipons par nécessité, ce n'est pas le malfaiteur qu'il faut pendre, c'est celui qui le force à le devenir.)> Ici XEtat signifie le gouvernement et le catholicisme.

Qui le croirait? la force apparente du

» La Foi de nos Pères, p. 290-297.

— 9d — vieuœ système mort consiste en tout cela ; tout cela se nomme unité d'action d'une part, et de l'autre monopole de V association : unité d!action^ parce que le vieux système mort fait converger fantastiquement vers un seul but, qui est lui-même, des myriades de volontés et de choses ; monopole de l'association^ car apparemment nulle corporation légale, excepté le clergé, ne s^itorise du suffrage de TEtat pour réunir des individus au nombre de plus de vingt; rUniversité, à cet égard, n''a pas ses coudées franches, ses prérogatives exorbitantes; l'Etat nel'a pas laissée prendre près de la jeunesse des écoles la plus dange^ reuse initiative ! (^P âge 9.)

« Eh bien ! avec tout cela , continue « M. Michelet, le clergé est faible... ïl n'a « pas avancé d'un pas. . . Chose étrange ! ... » Fort étrange vraiment, mais qui s'explique par le moyen*d'une distinction.

Au point de vue matériel , le clergé marche comme un géant , maître qu'il est des domestiques , de deux cent mdle gar-

— 1)2 — çons^ cl (Je six cent mille jdles^ et de plusieurs niillions de femmes^ et (le tous les élahlissemenls publics, et de tant d'argent, et (le TEtol. Voilà une puissante machine^ M. Miclielet Tobserve excellemment.

S'il déclare ensuite que le clergé est faible et n\ivance pas, c'est cju^il le considère en Dieu. Autre point de vue.

« Vous êtes forts, dit-il, de mille moyens « matériels... — De séminaires et d'lic>pitaux. — Vous n'êtes faibles qu'en Dieu. »

(P. 10.) Y,{ve faible en Dieu, c'est Je

donne ma langue aux chiens. C'est , puisqu'il faut le présumer, connaître Dieu faiblement.

M. Michelet va donc prouver cette faiblesse, et conclure péremptoirement qu'elle doit aboutir à l'annihilation complète, i° des jnille moyens matériels qui soutiennent en apparence le vieux système mort, et partant 2° du vieux système njfirt lui-même. (Voyez les pages 9 et lo.) Je suis content.

Raisonnons plutôt. — C'est M. Michelet qui nous en convie

tes grandes découvertes de M. lilitlielet. — Il esl pn'lre. ■ — Be la la caplalion dans les eouvenls.

« Dieu est le Dieu de Tesprit, de la vert rite, delà charité.» — - Fort bien.

Or, 1" nie Dieu du vrai s'est révélé en ces « deux siècles, plus qu'il ne l'avail fait dans « les dix siècles précédents » (p. lo). — J'ai grande envie de m'élonner.

« Par qui cette révélation s'est-elle acte compile?» — Si je connaissais tant soitpeu cette révélation, je le dirais bien. Lui qui la connaît, M. Michelet dit aux prêtres : a Non « par vous, mais par ceux que vous appe- (i lez laïques, et qui ont été les prêtres du « vrai.» — Pai'dine^ fait Gros -Jean, c'est bien malin!... Je suis Gros-Jean, et je répète ; expliquez-moi d'abord la question, j'apprécierai ensuite la réponse ; je m'engage même, pourvu qu'elle soit juste, à ne point rire des préires du vrai c{ug le clergé a l'infamie d'appeler laïques... Allons, trêve de rébus el d'énigmes surtout.

— Oi —

En guise d'explication , M. Michelet m^accorde ces graves paroles : « Vous ne « pouvez montrer aucune des grandes dc- « couvertes qui restent sur la voie de la <(science.» — Décidément, M. Miclielet se moque de moi. Hé î de grâce, par pitié, au nom de Dieu , quelles sont ces grandes découvertes? De quelle science, et puis de quelle science, et de quelle voie s^agit-il?

En ces deux siècles^ Monsieur, le monde a découvert deux choses : les chemins de fer et les bateaux à vapeur; merveilleuses révélations à coup sûr , que nous contestent pourtant les Antiquités chinoises.

Les inventeurs se nomment Papin et Salomon de Caus. Ce n'étaient pas des prêtres ; ce n'étaient pas non plus des professeurs du Collège de France.

Ainsi utilisée, la vapeur peut enflmter des prodiges. Elle étendra la civilisation en multipliant les rapports matériels des peuples; comme toujours, la lumière jaillira du contact. Gloire aux invenlcnrs! A oilà

des prêtres da vrai^ Salomon de Ciuis el Papin, que le clergé avait rinfamie d'appeler laïques 1 ,,. Eh bien , soit. Et voilà une immense l'évélation; mais montrez-en d'autres.

Vous placez probablement parmi les modernes découvertes la liberté politique et la liberté de penser conquises naguère au prix d'une grande révolution et d'une petite. Il y a ici un peu de vrai.

Mais la liberté n'est pas une chose que l'on définisse d'un mot. Cette dénomination magique éveille dans les esprits une foule de sentiments opposés. Elle se prête malaisément à l'application.

Prenez garde. La liberté consiste dans une alliance paisible et inviolable de la justice qui commande, et de la volonté qtii obéit. Elle n'aflranchit pas la conscience d'elle-même , mais des sujétions extérieures qui la pousseraient despotiquement au mal. La liberté est l'ordre consenti ; c'est un concours harmonique des puissances sociales vers le bien-être commun , qu'elles veulent réaliser en sens divers , et suivant la nature de leurs destina-

lions plus ou moins actives ou passives. Une méprise la tue.

Il est possible que le clergé n\iitpas toujours souri à ce doux nom. J'admire tant d'expérience et de sagesse. La liberté Ta égorgé d'abord pour punir ses hésitations, elle s'est dévorée bientôt elle-même. On a honte de voir les fruits qu'elle donne... Hélas! est-on libre d'en gémir tout haut ?... Ce qu'il faut taire aujourd'hui , l'histoire le dira. — Momentanément, l'ouvrage de M. Michclet, n'est en réalité d'un boula l'autre, qu'un pitoyable réquisitoire contre l'esclavage de la pensée au dix-neuvième siècle.

Cependant la liberté est belle, la liberté est nécessaire à la vie des peuples.

Que répondra mon adversaire, si je soutiens i\i\cn ces deux j/ èc/<7j, jamais la liberté n'a combattu sans placer à son avant-garde le clergé, ou du moins des prêtres?

Dès l'époque de 89 , alors qu'elle se levait à l'horizon de la P'rance comme une aurore bienfaisante et pure , signe certain d'un beau jour , il y eut dans les assem-

blées publiques un immense tressaillement, un immense concert d'allégresse et cle bénédictions, des prodiges de dévouement et de génie, un écho magnifique du Forum et des tribunes

d'Athènes ; et mconlinent une multitude confuse de systèmes, de subtiles disputes , de refroidissements et de haines profondes. — Mais , au milieu des joies et des illusions perdues, paisible et grave, modeste et réfléchi, un homme prêtait Toreille aux douces paroles de l'ange; il écrivait sous sa dictée , pour ainsi dire , le nouveau testament constitutif des droits et des devoirs du citoyen , et présentait aux peuples enchantés cette oeuvre immortelle, ou qui devait l'être. Nous l'avons vu, la liberté devint folle ; elle fut faussaire contre elle-même ; elle couvrit le papier d'innombrables ratures, et l'ayant déchiré d'une dent furieuse, elle en jeta les débris dans un fleuve de sang. Plus tard , quelques lambeaux retrouvés et cousus pêlemêle formèrent l'ensemble des constitutions qui nous régissent aujourd'hui. — Or, ce grand homme avait nom : l'abbé Sièyes.

Sans méconnaître ses qiialilcs immenses, le clergé peut déplorer ses immenses faiblesses, mais lien ne peut faire quHl ne soit pas sorti tles rangs du clergé.

Napoléon parut, despote glorieux, couronné d^cnlliousiasmc et dV'pouvan te, ayant séduit la liberté même. Tout se taisait en sa présence, la nation, TEurope, Tunivers. — Un seul homme osa lui résister en face et plaider pour le droit commun contre Toppression . . . , un modeste grand homme , Tabbé Emery.

A Pheure qu^il est, des réclamations vives et nombreuses s^élèvent sur tous les points de la France. — Les évoques se plaignent, le clergé tout entier partage leur indignation douloureuse et leurs combats. Que veulent-ils? Pabolitionde vos iniques privilèges, l'égalité devant la loi, Tinviolabilitc de la famille et de la conscience, la liberté.

Que si M. Michelet connaît encolle des découvertes faites en ces deux siècles ^ sa modestie m'enchante, et je les devine.

Au temps jadis , Thistoire n"existait pas , M. Michelet Ta inventée.

On n'y voyait qu'un exposé lucide et catégorique des événements, la peinture des moeurs et des caractères, une majestueuse simplicité de récit , une belle et saine littérature, la morale en action.

Quel pas M. Michelet lui fit faire !

Ge fut plus qu'une histoire , ce fut désormais un roman, comme l'a dit M. Albert Aubert, rédacteur du National^ propagateur valeureux , sinon convaincu , du livre que j'attaque. Il se mit à piller de toutes ses forces les vieilles chroniques , prit de petites feuilles volantes, y déposa ses notes au hasard , et , le travail terminé , il reprit ces notes une à une pour féconder la lettre morte , pensait-il , au moyen de l'esprit , et grouper vigoureusement des faits accidentels et variés dans une idée unique et fatale, qui est la philosophie de l'histoire.

Je veux qu'il ait réussi.

A part le fatalisme , les contes pour rire et les débauches de style , son système pré-

sente qiieUjuc chose de raisonnable. En se l)Ornanl à des nomcnclalures élégantes et précises , Tliistoire, telle qii"'on Pavait conçue , obtient le double et dilHcile avantage de la lucidité jointe à la brièveté. Plus claire, elle contente mieux Tintelligence ; moins longue , elle intimide moins la mémoire ; dégagée de commentaires et d^intcrprétations a priori ^ elle ne gène point la

perspicacité du lecteur, et provoque par là même une foule de jugements précieux. Mais riiistoire nVst pas exclusivement un journal où s^enregistrcnt , dates par dates, des aventures fortuites et, pour ainsi dire , décharnées. L'écrivain peut produire son opinion, et, en la soumettant à Texamendu lecteur , aider quelquefois des convictions hésitantes. Telle est la vraie philosophie de riiistoirc , et celle que les anciens ne pratiquaient pas suffisamment. — Or , avant M. Michelet, et sans compter fliorrible Mariana, un homme Tavait découverte pourtant , un grand homme encore , le plus puissant esprit qui fut jamais, un prêtre. Cet homme s^ippelle Bossuet.

Le clergé , très-certainement , n'a pas inventé la manière de professer Thistoire de France comme vous le faites, Monsieur, en parlant de toute autre chose , en débitant des pasquinades que la police n'admettrait pas aux champs de foire , en dégorgeant sur les ministres du culte établi et reconnu par la majorité des Français, les plus noirs poisons de la calomnie , en démoralisant la jeunesse.

Ce qu'ils n'ont pas inventé non plus^ ce sont les expédients au moyen desquels vous repoussez la polémique des prêlres , la dénonçant comme agressive, personnelle, injurieuse, grossière et sale, lorsqu'ils ne font, en définitive , que protéger leur honneur et leur vie contre vos ordures.

Le clergé n'a rien découvert ! Mon Dieu , non , rien dans la mécanique , rien dans l'astronomie, rien dans la médecine et dans l'art de forer les puits artésiens , rien dans le messianisme de M.Mickiewicz et l'école panthéiste de M. Cousin.

On sait pourtant qirun prôlre du Midi vient d'imenler le harodrome , genre de voiture qui se meut par son propre poids ; qu"un autre a découvert tout récemment Tinfaillible secret d^explorer les sources vives et d*'en constater l'^existence souterraine à Taide des phénomènes extérieurs ; que le jésuite Moigno marche l'égal des Arago et des Cauchy ; que le prêtre La Mennais , en des jours meilleurs , s"inventa au moins lui-même.

Mais que voulez -vous qu'il fasse, ce malheureux clergé ! Quelle inconséquence est la vôtre, ou plutôt quelle mauvaise foi ! Vous lui liez les pieds , et vous dites : Marche ! A l'instant où vous l'accusez d'inertie, la liberté de ses mouvements vous offusque, et vous serrez la courroie ! Il n'a qu'une chaire dans le temple , vous l'en aurez bientôt chassé!... Donnez -lui un Collège de France , un observatoire , vos énormes appointements, seulement la liberté qu'il réclame depuis un demi- siècle, et nous verrons.

Au reste, pour apprécier les actes d'une

corporation , convient-il de se placer sur le terrain où cette corporation n**est pas, et, selon vous, ne doit pas être ? Si quelqu"un reprochait à TUniversité de n'avoir point avancé (T un pas sous prétexte que M. Michelet n'a point augmenté d\m paragraphe le Dictionnaire des cas de conscience de Pontas , elle en prendrait pitié. A chacun sa mission, dirait-elle; et cette fois elle dirait bien.

La question est donc de savoir si le clergé, dans Tordre de ses attributions spécifiques, a fait ou n'a pas fait des découvertes, et s'il a ou n'a point avancé dhmpas.

Question vaste et compliquée.

Au point de vue matériel , M. Michelet proclame que le clergé avance considéra— hîement.

A l'autre point de vue , il faut distinguer de rechef.

Le clergé , ou autrement l'Eglise enseignante qu'il représente et constitue , le

KM

clergé cslprogressil (.runo pari, cl (raillcui's stalioniiairc.

Comme Adam, sijc puis ainsi mVxprimer, il est lié dans la force de Page ; il doit vivre ainsi jusqu'à réternilé des éternités.

Dieu a passé sur la terre et donné son testament tout entier. L'homme ne doit rien ajouter ni retrancher à Tocuvre de Dieu. On n'invente point des dogmes, on n'invente pas la morale; les articles qui la formulent dans TEvangile sont exprès et absolus; le code régulièrement sanctionné et promulgué porte la signature du législateur.

Cependant les passions et les intérêts sophistiques de riiomme peuvent faire jaillir des dispositions écrites, si lumineuses qu'elles soient, une foule de commentaires embarrassants pour la pratique.

Il y a, dans les gouvernements civils, une magistrature chargée de la jurisprudence interprétative; dans l'état religieux , c'est l'Eglise. Interpréter n'est pas changer. La loi reste inviolable, inviolée; loin d'altérer l'expression, l'Eglise en maintient le sens, et comme celle même loi consacre

tout cVabord rinftiilUbilité de ses décisions, TEglise continue le législateur et ne se trompe jamais.

Sous ces rapports , le clergé est stationnaire, il Test nécessairement, et il avance d''autant plus.

Mais la morale chrétienne , dans ses applications ultérieures , touche de très-près aux rouages qui font mouvoir les sociétés. On a droit d'examiner si TEglise, sans en cflleurer la substance , l'adapte plus ou moins heureusement aux exigences des temps, des esprits et des choses.

Ici, elle est progressive.

Pour le prouver , M. de Chateaubriand fit un livre immortel, élevant la logique jusqu'à la poésie. D\m autre côté, portant pour tout bagage ses cauchemars historiques et deux pamphlets de basse classe , M. Michelet s'annonce et déclare, sans plus de gêne, qu'il n'en est rien. Faut-il rire ou se désoler?

Ayant dit que le Dieu du ?»;'«/ n'est pas

connu (lu clergé, mon adversaire ajoute que le Dieu de la cJinjùè ne l'est pas davantage. Suivons la llièse.

« Ce Dieu nous a permis de substituer « un droit humain au droit cruel du moyen « Age; vous en maintenez la barbarie. » [Page 11.)

On a remarque bien souvent que Dieu n'est pas nomme une seule fois dans nos codes. « Toute législation émane de Dieu. Il en est le père. Votre Code de 25,ooo lois, qui ne remonte pas plus haut que riiomme, ressemble à un vaste hôpital d'enfants trouvés ^ » Les païens eux-mêmes plaçaient au frontispice de leurs lois

cette majestueuse inscription : DcoOptimoMaximo. Le véritable rédacteur de nos codes, le grand Polhier, que les conseillers d'Etat de Bonaparte ont pillé tout simplement et paganisé, Polhier n'avait pas été si dédaigneux; il puisait au pied des autels catholiques ses inspirations , et l'avouf\il tout haut. De quel Dieu parle donc M. Michelcl ?

La Mennais.

Pour confondre la barbarie du prêtre, M. Michelel nous renvoie aux pages 249- 250, où nous apprenons que, dans les couvents de filles^ la captation peut être ej^rênée , terrible.

Elle peut l'être, elle l'est par conséquent. M. Michelet peut m'étouffer, donc il m'étouffe. Courage !

Je dis qu'elle ne peut l'être, et sur ce motif, qu'à l'appui d'une pareille supposition , vous invoquez un mensonge :

Qui ose entrer là? personne. (P. 249.)

Et moi , je réponds : tout le monde , les familles, les amis, qui que ce soit , M. Michelet, la justice, la même justice qui surveille les confessionaux.

Pourquoi caresser un préjugé stupide, et l'exploiter lâchement? Trompées par des récits infâmes, quelques bonnes personnes se figurent les couvents, je le sais bien, comme des cachots de bastille, et les pauvres femmes qu'ils abritent comme autant de victimes éternellement vouées à tous les genres de tortures. — Elles s'imaginent aussi qu'on a bâti des hospices pour tuer

plus vite les iiitligenls nialacles. El cependant, aux jours île l'inlirniilé, ces bonnes gens aspirent à peupler les hospices. Et leurs filles viennent frapper tous les jours à la porte des couvents.

Un auteur protestant disait : « Les descriptions de couvents que Ton rencontre sont malheureusement faites, pour la plupart, par des personnes qui jamais de leur vie n"'ont mis les pieds dans les couvents, et qui n'en connaissent pas les rapports intérieurs '. »

Cest grande pitié qu'en un siècle orgueilleux comme le nôtre, il faille constamment ramener certains esprits aux détails élémentaires de chaque chose , et leur expliquer l'évidence. On savait chez nos pères, du haut en bas de la société, qu'une fille mineure ne peut entrer dans une communauté religieuse sans le consentement exprès de ses parents; qu'ayant atteint l'âge de la majorité, il lui reste à remplir bien d'autres conditions ; et que la condition

' J"r.-Aug Schneider. Erinncrungcn

principale est de faire ou cravoir fait plusieurs années de noviciat , c'est-à-dire , d'avoir étudié longuement et librement sa vocation religieuse. On Tignore anjourdMiui ; on ignore que la loi civile ayant méconnu les vœux perpétuels , nulle force humaine, même après la foi jurée, ne peut maintenir une claustration involontaire.

Eh bien ! vous parlez de capialion effrénée^ terrible. Sur qui s'exerce-t-elle?

Voici une femme ; mais c'est une femme de vingt-un ans et plus, dans toute l'énergie de l'âge et de la raison , qui sentira le piège aussitôt, et, saisie d'horreur, poussera des cris de ven-

geance, en secouant ses sandales sur le seuil de cet asile maudit....

Voici une jeune fille que des instincts bienheureux et subhmes éloignent de la vie mondaine, « car cette vie, comme dit Voltaire, n'est que de l'ennui ou de la crème fouettée. » Sa belle et pure imagination, les doux récits de ses compagnes, des choses qu'elle avait vues de ses yeux, tout l'engageait à croire que la droiture et la simple

innocence liahilcnl la maison du Seii^neui'. I.e noviciat couiinence, un aiireux myslère se révèle... — Lors meine que la caplalion s"exercerail sur une autre, elle doit Tapercevoir, mêlée qu^elle est au mouvement général et à tous les détails de la communauté.— Si la professe reste libre vis-à-vis de la loi civile, à plus forte raison la novice, que n^itteint pas même la loi religieuse. Qu'ai'rivera-t-il ? on Ta deviné de reste.

M. Michelet, pour se tirer d'affaire, prétendra certainement que je Pai mal compris, ou qu"à dessein j'ai contourné son objection. Il est très-facile, sans doute, de ne pas comprendre M. Michelet. Néanmoins, je Tai compris celte fois. Quanta la sincérité de mes intentions, le lecteur jugera.

Quelqu'un persiste en faveur de^M. Michelet :

La caplation, dit-il, la captation est dirigée de telle manière , et la trame ourdie par de si habiles mains, que les victimes

elles-mêmes, sous une profonde impression (le terreur, n'osent faire entendre un soupir, ou, obsédées d'hallucinations infernales, caressent amoureusement le couteau qui les égorge.

Contre toutes les vraisemblances, je Taccorde.

Qu'est-ce qu'une caplation ? C'est l'action de capter, de surprendre des héritages, des donations, par flatterie, par ruse, par artifice. Merlin la définit ainsi.

La religieuse, professe ou novice, possède ou possédera des biens que veut surprendre le vieux système mort. C'est clair.

Trois difficultés se présentent.

1° Le plus ordinairement , dès qu'elle a fourni sa dot, qui consiste en une somme très-minime et un trousseau à l'avenant, la rehgieuse est vouée désormais à la pauvreté la plus absolue. — A quoi sert la captation ? qu'obtiendra-t-elle ? où est son objet?

2° Quelquefois, la religieuse, même après ses engagements, conserve une place dans la famille, avec le droit d^intervenir de son

chef au partage commun. Alors donc elle possède, au moins cvenluellcmcnl; et les voies vont s'ouvrir à la capta tion. — Mais la religieuse, elle aussi, laissera dés parents intéressés à savoir ce qu^elle a fait de sa fortune. Ceux-ci ne vivent point au couvent. Plus d'hallucinations, plus de terreurs. Il faut du jour. A peine admettraientils des raisons. Et si, dans quel(|ue obscur recoin du Code, se trouvait, par cas fortuit, une clause subversive de leurs prétentions, ils appelleraient hautement de la méprise ou des équivoques du législateur aux arrêts motivés des tribunaux... — Je reviens souvent à cette idée, parce quVlle est capitale. 3" L^elfet direct , le seul possible, de la captation, c'est de surprendre des donations, donation entre-vifs ou par testament, donation pure et simple, etc., etc. Je néglige celte dernière disposition, puisque les rehgieuses professes ne possèdent pas, puisque les

novices, étant mineures pour Tordinaire, ne peuvent aucunement disposer avant lage de seize ans*, ni dis-

1 r.nd(> ci\il, art. 903 et 90i.

poser ensuite que jasqirà concurrence tle la moitié de leurs biens, et sous des réserves nombreuses *.

La donation est nulle , si elle n^est pas revêtue de toutes les formalités requises.

Les dispositions entre-vifs ou par testament, au profit des hospices, des établissements dVuilité publique, etc. , etc. ,etc. , — et je suppose que les couvents n^en sont point exceptés, — n"auront leur effet qu'autant qu'elles seront autorisées par une ordonnance royale (art. 910 — loi du 2 janvier 1817). Tous actes portant donation entrevifs seront passés devant notaire, dans la forme ordinaire des contrats, etc., etc. (Art. 931.)

De là résultent nécessairement des actes

1 Je ne parle pas des donations manuelles, qui sont réductibles en cas d'cxcùs. — S'il suffisait ici, pour constituer la caplalion, qu'un certain nombre de femmes ou de filles fussent réunies et cloîtrées sous la direction de personnes plus âgées qu'elles et investies d'une suprême autorité, tous les pensionnats, toutes les écoles, la société tout entière pourrait être accusée du crime de captation. Nous arrivons aux conséquences les plus absurdes. Prouvez l'abus en alléguant^[dcs faits ; la question change. Où senties faits?

publics el la parlicipalion des ofiicicrs de l'Klat. Les couvcnls suivent le droil commun de la nalion. Or, malgré ces garanties, qui sont sufiisantes partout ailleurs, des citoyens subissent une

flagrante spoliation. L'opinion s^igite. Encore une fois, quel parti prendra la justice? impossible qu'elle se taise. Saisie du procès ou par les ayants cause ou par elle-même, elle appellera les témoignages : celui des agents officiels , celui de la donatrice qui vivrait encore , ceux des personnes qui pratiquent rétablissement, ou qui peuvent à quelques égards fournir des informations utiles, et avant tout, ceux du conseil qui gère et administre la partie matérielle de ces sortes d'œuvres. Elle interrogera les donataires , exigera d'eux le serment, discutera leur concours dans Pacte incriminé , la nature de leur influence , leurs habitudes , leurs antécédents, l'état présent et passé de leur fortune, le régime intérieur de leur maison, leurs relations à l'extérieur, les règles qu'ils suivent et font suivre, le but de leur existence et les fins qu'ils obtiennent. A cette

perquisition niinulieuse et terrifiante, les plaignants ajouteront leurs griefs , leurs commentaires exaspérés , les incalculables produits (le leurs hypothèses rancunières et de toutes leurs recherches. Le crime dévoilé dévoilera mille crimes. Cette captation réelle ou mensongère donnera lieu d^examiner les donations précédentes. Leur nombre seul constituerait un commencement de preuve contre les donataires.

Certes, quelle fourberie, quel génie de rapine et d'audace scélérate pourrait échapper à cet inflexible appareil ?

Aucune plainte, cependant. L'opinion, travaillée par des libelles crapuleux et des romans inqualifiables, murmure à peine quelques absurdités vagues et honteuses d'elles-mêmes. — On a inventé (je l'oubliais) une méthode commode pour tuer à coup sûr des réputations , sans crainte d'être appelé à la preuve et convaincu d'infamie. On suppose des noms, une action ridicule et

d'ignobles complications d'incidents. Un jésuite s'appelle II Dans toutes les phases

— llf) —

possibles d'une vie liorriljle , 11.... dépassera Tidcal de la perversité : voleur, débauché , assassin , pédéraste , que sais-je ? Sur ce modèle , le bon peuple jugera les jésuites et le Prêtre, comme il jugeait la morale sur les œuvres de M. Paul de Kock. Si les prêtres se lèvent et disent : Tu mens, nientin's inipudenlissime <, on répond (jifil s\igit d'une fable , (|u'une dénomination fictive exclut l'intention d'outrager telle ou telle personne ou société vivante , et que Je roman n'a point de compte à rendre à Thistoire. On sait d'ailleurs qu'en diflamant les jésuites, dont une prétendue législation reprouve l'existence, ou n'a rien à craindre des cours d'assises. C'est une grande marque de courage et un système d'honnête homme.

On fait encore une gentillesse : on dit que les contradicteurs sont notoirement des écrivassicrs faméliques aux gages du jésuitisme. Et on sait bien le contraire^. On a soi-même colporté sa j^lume de poite en

' Voir le iVn</>naf (lu 2i février IS55.

porte pour la vendre au plus offrant; on a passe à pieds joints sur des conventions notoirement stipulées pour stipuler notoirement des conventions plus lucratives.

Notoirement, on a mis du jésuite dans son feuilleton pour servir les spéculations éliontées d\ui marchand de journaux. Et cela fait, on s\^ppelle les prêtres dit vrai et de la charité^ de grands travailleurs, des pères infortunés qui ne peuvent parler de la mo-

rale, de Dieu, à leurs femmes, à leurs filles, sanséprouver des contradictions aifreuses! . Cest magnifique.

Pour sa part , M. Miclielet continue de

marcher.

Les coteaux, les vallons, Tous chemins lui sont bons.

Théorie de la discipline. — L'iiicaniation du iliable.

Comme deuxième preuve de la barbarie que maintient le vieux système mort ^ M. Mi-

Ici nous dit : « Les barbares disciplines du « moyen âge y rognent toujours (dans les « couvents), cl s^ perpétuent.)) (P<7^f? 249)

Discipline signifie, au bas mot, un fouet de cordelettes dont se servent quelques personnes, engagées ou non dans Pctat religieux , pour mortifier leur corps.

Les disciplines Ronl latbares. iNïais elles sont absurdes d'abord: « Cruelle contradic- « tion, s'écrie M. Michelet, ce système qui « parle tant de la distinction de l'ame et du « corps , croit que le corps, distinct de <(rame, la modifie par sa souffrance!)>(/^«V/.)

Ainsi raisonne mon adversaire, procédant toujours par logogriphes et demi-teintes.— D'après les dispositions des jeunes esprits, cette méthode, si elle exclut la bonne foi , sent du moins la finesse ; M. Michelet la pratique habituellement, et par la nécessité de son rôle, et par cette raison qu'il tient tout d'abord à pas-

ser pour un homme fin. M. IMichelet va répondre que je ne pèche pas de ce côté là; c'est bien fin encore.

Ainsi donc raisonne-t-il :

Admetlre la distinction de l'âme et du

— ijy —

corps , c'est déclarer quMl n'existe entre le corps et l'âme aucune espèce de rapports. Le corps, parce qu'il est distinct de ràtne, ne peut en modifier les sensations et les habitudes suivant les modifications diverses qu'il subit lui-même. Une expérience trop claire ne démontre pas au dernier des enfants et des crétins l'étroite connexion de ces deux substances distinctes, la perpétuelle réciprocité de leurs influences, le bien-être du corps dans les joies de l'âme, et combien l'âme saigne des blessures faites à son enveloppe.— Lorsqu'on veut faire de l'abstraction psycho-physiologique, il faudrait au moins du bon sens, à défaut de bonne foi. Voltaire , s'il mentait volontiers , déguisait presque toujours ses ingénieuses fourberies sous les semblants d'une dialectique perfide; M. Miclielet n'atteint pas même au sophisme.

Voyez l'espièglerie. Le vieux systhne mort, vous dira-t-il , « croit à la distinC- « tion du corps et de l'âme, puisqu'il ap- « proche hardiment le confesseur des ten- « tations charnelles ; il est donc spirilua-

«(liste, pour s"'enlmrclir à alFronler les « sciluctions de la chair. Mais , puisque le « même système croit que le corps , dis- « linct (le rame , la modifie par sa souf- « France, il est donc matérialiste quand il « s^agit de briser la volonté. » [Pages 249 et

250.) Donc le vieux système mort se contredit de plus en plus et d\uie manière indigne...

Le fil mVchappe.

Fàclicz-vous, Monsieur; je suis jésuite, ignorantin , cuistre^ Qmard ., tout ce que vous voudrez, mais je ne comprends pas, vous ne comprenez pas, personne n'y voit goutte.

Je demande pourquoi le confesseur, dans Texercice de son ministère , s'approche plus hardiment des tentations charnelles^ que Tavocat donnant une consultation dans son cabinet, le médecin surtout,... et Tliomme sage dont la foule interroge Texpériencc, au milieu des hésitations journalières qui agitent nos pensées.

Nul doute cependant que le confesseur ne s'enhardisse à affronter les séductions de la chair. Ici, comme partout ailleurs, il y a danger. Je crois , en effet , par suite de la distinction du corps et de Tâme, que, si malheureusement une lutte s'engageait, rame opposera ses instincts supérieurs et Tindéniable majesté de son empire aux abjectes rébellions du corps ; et ce qui rend à mes yeux la victoire certaine, c'est positivement Pintime correspondance des facultés matérielles et immatérielles qui unit les deux substances sans les confondre.

Saint Paul écrivait aux Corinthiens : « Je traite rudement mon corps, et je le réduis en servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même. » Casiigo (je châtie) corpus meum et in servitutem redigo : ne forte cum aliis prœdicaverim, ipse reprohus efjficiar^.

Dites que le vieux système est spiiitualiste lorsqu'il donne à l'ànie la surveillance du corps , je le veux bien ; qu'il est maté-

1 I Cor., IX, 27. — Trad. de Sacy

liatisle , lorsque rame , pour chàlier le coips ou prévenir ses dangereux caprices, le traite plus ou moins sévèrement, je ra^ lésigne; mais avouez que personne encore n\ivait imaginé cette définition du matérialisme, et que vous faites Tenfant dVme extraordinaire façon.

En vérité, mon cher monsieur Michelet, je suis matérialiste à cet égard, et je ra"en glorifie ; tout le monde est matérialiste, vous Tètes vous-même. Il vous arrive chaque jour et à chaque moment d'embrasser le parti du vieux systhne mort et de prendre la discipline Ayant une leçon à préparer ou un ouvrage à écrire, lesquelles choses ne peuvent être qu'infiniment spirituelles , Télat du corps vous préoccupe au sujet delà pensée. Il est des concessions liabituelles qu^ilors vous lui refusez. La table devient plus frugale, et vous choisissez de préférence certains mets. Trop de fatigue ne convient point j il faut un peu de promenade sur les vertes pelouses de Charenton , et Fair dilatant d\me fraîche et rose matinée. Wétait la crainte d'effrayer

ce que le National appelle votre chasteté de plume , je dirais qu'à la veille des grandes méditations , le professeur et l'écrivain commandent à la nature un silence absolu, et pratiquent religieusement la continence au sein même des affections conjugales. L'esprit ne s'élève qu'en humiliant la chair. « Nous trouvons déjà partout, « dans le monde ancien , dit un auteur, « que tous ceux dont on attendait quelque « chose de vraiment grand et d'extraor- « dinaire , devaient s'abstenir de l'amour « physique^.)> C'é-

tait un fameux jésuite et une bien fidèle incarnation du diable^ que Marcus Tullius Cicéron, lorsqu'il vous donnait ce précepte éminemment matérialiste et destructif de la liberté de l'homme : Status^ incessus ^ sessio^ accubatio^ vultus^ ocuh\ manuum motus teneant décorum.

Voyez par quels étroits rapports il unit minutieusement les facultés spirituelles aux corporelles, en déterminant leur mutuel concours à la perfection morale. ,

* D'E.-VSr. Hufcland. Maltrohîotik, 1798, 2«édit , t. ii, pag. 120.

PôiK'U'ons-nous bien de celle idée que la discipline {les (hsciphnes) n'esl obligaloirc pour personne. Elle est même universellement intcrdile, en ce sens que la religieuse, lors même qu^elle veut se 1 infliger, viole les règles les plus communes et les plus expresses, si elle n\i obtenu raulorisalion préalable du directeur de sa conscience, lîien plus, elle obtient difficilement cette permission. Sur quoi M. Michelet peut consulter tous les maîtres de la vie spirituelle el les Règles imprimées des couvents. Que devient donc la barbarie?

Que devient-elle? Et maintenant, quel cas vais je faire des espièglerie suivantes :

« Que chacun se mortifie pour son « compte. Mais vous , les hommes de la '(grâce, qui ne parlez que charité^ ^ etc.,

« etc., vous frappez des femmes, que

« dis-je?des filles, des enfants, à qui Ton ne « repi'oche après tout que des faiblesses!... « Alors que, dans les bagnes même, sur des « voleurs, etc., etc., la loi défend de

1 Tout à riicure, on nous accusait de n'en point parler. Olail autre rliose.

« frapper,... que le vieux système mort « ne frappe point des femmes, etc., etc. » {Page 250.)

Un vénérable prêtre, fort connu et fort vénéré dans Paris, m'écrivait ces jours derniers : « J'ai plus de soixante ans, un peu d'expérience des hommes et des choses, trente-cinq ans d'exercice du ministère sacerdotal, et beaucoup de pitié. J'ai été confesseur des soeurs de Saint-Paul à Chartres, de la Visitation à Dole, des Augustines à Paris, etc., etc., je n'ai jamais ouï dire ce que raconte ce pauvre étourdi... »

On ne prend soin de nos démentis ; on ne cite aucun fait, on est cru sur paro le. u Comme il est agréable de n'avoir besoin que de remuer la langue pour faire mouvoir l'univers * ! »

On fait une pirouette sur le talon gauche, et l'on se demande : « Comment ces chdti-

Emile. I.

« ments sont-ils administres? » On n^ l'Cpond (juVn disant :« Cest une question plus <(L^rave peut-êlrc... » [Ihid.) — lie ! mon maître , pour cette raison-là même, il importait de Texaminer à fond.

Puis une autre demande : « Qui règle le « nombre des coups ? est-ce vous, madame « Tabbesse? ou bien le père supérieur? m (lùùl.) — C'est Tabbesse , car M. Michelet l'a jugé ainsi.

Et « que doit être l'arbitraire passionné, « capricieux, d'une femme sur une femme, « d'une laide sur une belle , d'une vieille «

sur une jeune ! On n'ose y penser. » [Page 23 1 .) — Pour saisir toutes les nuances du tableau, les lecteurs ont toujours l'obligeance de croire que l'abbesse exerce dans son couvent une autorité sans appel et sans limites; et encore, qu'elle est « la plus fidèle incarnation du diable en ce monde j» {ibid.) ^ ou autrement une « jésuitesse, « grande dame convertie , tranchant du « Bonaparte^ usant, à tourmenter des in-

« forUmces sans défense, la rage des pas- « sions mal guéries^ . »

Voilà un monstre de femme. Quelle que aoit ma pitié profonde pour Fespèce humaine, je Testimais incapable d'une production pareille. Mon Dieu, mon Dieu!...

je songe encore à la justice; je songe au Code pénal , qui prononce : i° la peine des travaux forcés (art. 3io) contre tout individu qui aurait fait des blessures ou porté des coups, etc., etc., avec préméditation ou guet-apens. — 2° La peine des travaux forcés (art. 34i) contre ceux qui, sans ordre des autorités constituées et hors les cas où la loi ordonne de saisir des prévenus, auraient séquestré des personnes quelconques ou prêté un lieu pour exécuter la séquestration. — 3° La peine de mort, si Tindividu séquestré a été soumis à des tortures corporelles (art. 344)- — 4° La réclusion contre quiconque aura, ^tRv/raucle ou violence^ enlevé ou fait enlever des mineurs (art, 354). H y ^ ^^^ gouvernement

* Chasteté déplume. — Un autre aurait dit

et dos lois, qui no rôclamcnt pas : à quoi songent-ils donc? Arrivent les cris d'alarme de M. Miclielet; même silence. Tout le monde est endiablé par Tabbesse. « Vous « ne trouverez ni prêtres , ni prélats qui « refusent Tabsolulion au tyran des reli- «

gicuscs.... Le directeur, quelque endurci « qu^il puisse être , est encore un homme, <(il est bien difficile que la pauvre fille n^en « vienne pas à le fléchir. »» {Pag-e 25i.) Mais l'abbesse, qui conçoit cela, demande aussitôt son changement (iùid.)] et demander c'est obtenir. Le directeur s'en va, comme une bête, sans jamais s'exphquer avec l'évêque ni lui dévoiler ce qui se passe. Tout le monde est endiablé , je le jure. — Et vite, monsieur Michelet, sacrifiez-vous pour la justice et Tinnocence. Au risque d'une amende de quatre mille francs et d'un emprisonnement de quinze jours , diiKmiez, s'il le faut. C'est peu de chose pour vous. Faites une plainte en règle; allez au parquet ; soyez clair surtout, le procureur du roi vous entendra. Montrez du doigt les infortanées sans défense^

femmes^ filles^ etc., etc. , Tantre tlévorant qui couve ces mystères cVatrocité, et... la fidèle incarnation du diable.

Peste soit de ma vie ! M. Michelet le disait bien. Je divague pour le suivre. Tout à riieure , j'invoquais les tribunaux ; M. Michelet m^ prend ; il les invoque, lui aussi :

« Il y a, dit-il, d'autres juges que les « évêques, heureusement. La loi dort, « mais elle vit. » [Page 253.) — C'est bien mal de dormir, et bien inutile de vivre en dormant. Mais observez d'abord que les évêques sont juges, responsables par conséquent, jusqu'à un certain point, devant la loi : donc il entre des évêques dans les couvents. M. Michelet se contredit avec une grâce toute particulière.

Durant le sommeil de la loi^ « de dignes « magistrats ont voulu fiiire leur devoir, rt Nul doute qu'on ne le leur permette. » {Page 253.) — On se traduit par ces

mots : le gouvernement. Je renvoie la particule aux ministres prévaricateurs, cl aux Chambres législatives qui les tolèrent.

((De dignes magistrats ont jugé trois affaires. » — Peut-être celle des sœurs de Saint-Josepli d^Avignon , et deux autres qu'ail faudrait deviner. — Le conseil d^Elat (25 mars), contre les réclamations motivées et circonstanciées de M. rarclievêque d'Avignon et de M° Béchard*, vient de prononcer dans l'affaire des soeurs de Saint-Joseph. Je respecte sa décision, mais cette question purement administrative n'est pas de mon sujet. Posons cependant qu'il y ait des abus dans certaines maisons. Que s'ensuivrait-il? Qu'elles partagent le sort commun de toutes les institutions de la terre; qu'il devient plus facile de les énumérer et de

1 Sur une consullalion délibérée à Paris par MM. de Valimcsnil, Pardessus et Duvergier, bâtonnier de Tordre des avocats. — Il n'est question dans cette affaire ni de captalion, ni de disciplines, niais purement et simplement de savoir si l'administration des hospices peut ou non, sans une ordonnance royale de révocation rendue sur l'avis de l'évèquc diocésain, retirer à des religieuses le soin des malades d'un hospice, lorsqu'elles sont autorisées à ce par des ordonnances royales et des décrets précédents, etc., etc.

justifier par la comparaison les communautés irrépréhensibles; quHl n'est pas vrai que personne ne puisse y entrer ni savoir ce qui s'y passe, puisque précisément il fallait y entrer et savoir ce qui s'y passe pour découvrir ces abus; et enfin, que la condamnation des unes fait l'apologie des autres.

De dignes magistrats, disons-nous, ont jugé trois affaires. « Leurs nuits en sont « troublées ; ils savent que toute violence « qui se fait là, chaque coup qui s'y donne, « au mépris des lois, est

une accusation « contre eux devant la terre et le ciel , « Exarge^ Deus^ judica causam tuant. »

{Page 253.) — Pompeuses consciences !.,. Dispositions excellentes pour éclaircir le mystère jusqu'en ses plus sombres profondeurs , et porter une sentence terrible.

Or, u les coupables, remarque M. Miche- « let, ont été punies légèrement! » [Ibid.)

D'où il conclut que la loi se réveillera peut-être.

J'en conclus bien plus légitimement, ce

me semble, que la justice ne ferme point les yeux sur rintcricur des maisons religieuses, qu'une transgression étant possible dans les meilleurs établissements de riiomme, et celle-ci , supposé qu'elle existât , n'ayant été punie que très-légèl'cmenl par des juges scrupuleux et sévères, cette peine très-légère implique essentiellement ridée d'une très-légère transgression. Je pourrais citer à l'appui des témoignages certains et imposants , mettre en doute Tautorité de M. Miclielet, lorsqu'elle reut faire contrepoids à l'autorité de la loi même en calomniant la magistrature, admirer l'importance monumentale qu'il donne

à sa personne, et quelque chose encore

11 vaut mieux aller vite, et pousser vers sa fm ce travail fatigant.

En résumé, c'est ainsi que le« vieux sys- « /è/77e/7zor^ main tient la barbarie du moyen « âge !))

Voici de nouveaux fliits.

Pie V prend les armes pour le VlEll SYSTÈME MORT. — les cruautés de ce pape. — S'il a dit TUEZ TOUT.

Bien plus, ajoute mon adversaire, le vieux sfstema mort a formulé toutes ses tendances homicides dans une parole de Pie V» rapportée par Catena. {Page il.)

Catena dit la vérité; mais il ne dit pas Tuez tout^ comme dans la version de mon contradicteur \ H y a ici mie exagération volontaire qui , par Tintention , devient un mensonge honteux.

Or, la raison et Péquité distinguent dans le souverain pontife deux hommes : Le chef spirituel de TÉglise, et le souverain temporel.

Comme chef spirituel et représentant immédiat de Jésus-Christ, le glaive nVst point à sa droite. Mais son dernier titre lui confère les devoirs et les prérogatives des chefs d^Etat ordinaires : il a droit de faire une

^ Voir plus bas,

guerre juste, il doit la faire. — Telle était In position de Pie V.

Je prévois une objection : Il s'agit ici des hérétiques, et cVst comme calvinistes que Pie V les combattait. « Il se plaignit de son général Santa-Fiore, «cAe non avesse ilconi- « mendaniento di lui osseivato d'ammqzzar « subito qualunque cretico gli fosse venulo « aile jnanL\ » Hérétiques, sans doute. Hé! ces hérétiques se bornaient-ils à des innovations spéculatives ? La conséquence pratique de leurs doctrines n'était-elle pas de renverser le trône ou siégeait Pie V, et d'introduire le trouble et la discorde dans les Etats ? Eux-mêmes n'avaient-ils pas déclaré la guerre, eux les premiers, disant qu'ils ne déposeraient pas les armes qu'ils

n'eussent changé le gouvernement de l'Eglise et des Etats, délia Chiesa e degli Stati'? n

Pie V écrit au roi de France *. « La somma fu^ che avendo cgliloro piavolte prcdetto il disegno di quel ribaldi ?ion esscr d!op-

' 1 Vita di Pio V, p 55, éd. de Maritoae.

2 Calena, YUa di Pio V, p. 50, ligne 30. — Voyez Vllistoire ccc/ é5ia5nî»cdcMoshcim, Agatio di Somma, FC'Iibicii.

primere la religwne^ délia quale sijhnno solamente scudo per rivoltura de gli stati ma in verità di levar loro le vite, e^ l REGNO, non era pia tempo di dissimulare^ anzi con V aime spegnere tanta sceleragi.ne, promettendo di fornir di quel la maggiore quantita di denari che potesse^ quando di vero si deliberassero Vempresa^ e di soldati pagati d'Italia durante la guerra^. » Le roi de France Pavait appelé à son secours. Les conspirations du comtat d'Avignon Tintéressaient encore à la querelle. Il nomme un général, le comte de Santa-Fiore, qui fait avec ses soldats des prodiges de valeur, qui remporte une victoire signalée, — si bien qu'on eût pu dire de Pie V que cette victoire était toute sienne ", — et qui use à Tégard des vaincus dVnie clémence dangereuse. Il apprend qu\m

* Catena, même ouvrage, p. 48. -On peut voir également, à la page 53, le discours de Santa-Fiore aux soldais du pape. Il expose les motifs de la guerre, et dit entre autres choses: « Soyez soldats catholiques pour défendre le monde des cruautés et des scélératesses des hérétiques, et non bourreaux dissolus pour les piller, » etc., etc.

'Catena, même ouvrage.

chef (les Ilugiicnols, puissanl seigneur et fort riche, voulait racheter sa vie contre une somme cVargcnl ; il craint une faiblesse du comte, il regrette qu'on n^iit pas exterminé ces 7'ibauds ^ ces scélérats^ jusqu'au. dernier. En ces circonstances, que fait un clief dlùat? Pourquoi Pie V s'ahstiendraitil donc? La mesure était violente ; elle était de droit commun. Chez les nations les plus policées , elle existe encore ; et , comme Napoléon, nos généraux français d'*aujourd'hui , après les mesures de prudence et de modération que leur inspire Phumanité, font quelquefois des guerres d'extermination. — C'est une remarque fort importante. J'y reviendrai.

M. Michelet, s'il voulait nous persuader que le vieux système mort ne connaît ni le Dieu de la charité ni le Dieu du vrai, devra donc recommencer sa besogne.

Attendu (ju'il lui faut d'autres pi'ouves

pour établir que le clergé «'a point avancé d'un pas^ je persiste à dire que le clergé avance.

Et, par une déduction rigoureuse, il m'amène à conclure que le vieux système mortf n'étant pas appuyé sur les bases ruineuses dont il a parlé, ne mourra pas.

Sa définition du vieux système m'a satisfait comme le reste, et si bien qu'en définitive mes idées s'égarent et se perdent.

Avant de clore celte première partie, j'ai besoin de soumettre au lecteur une simple réflexion .

Dernièrement les journaux publiaient la lettre suivante de M. l'abbé Coeur:

« Monsieur ,

« he National a. dit, et d'autres journaux ont répété que, dans mon cours de la Sorbonne, je m'étais écrié que les jeunes gens qui partagaient les doctrines émises par

M. Michelct dans son dernier livre ^ cl qià propagea ient cet ou tarage ^ n'éla ien t que des piliers d\'S ta minet , des tnallieureiix que le bagne réclamerait un jour.

« J'affirme, pour la seconde fois,j\iffirmc surThonneur, que tout cela est complètement faux, que je n\ii pas dit un seul mot qui pût, ou s'appliquer aux jeunes gens du Collège de France, ou servir en aucune façon de prétexte à cette ignoble calomnie. 1

Les paroles qu'on me prête , sont d'un fa- S

natique imbécile ; si j'avais pu les prononcer, je me croirais indigne de monter jamais dans une chaire, et je m'étonne qu'on ait eu le courage de les attribuer à un professeur deFacultéj qui remplit honorablement ses fonctions , à un homme connu dans Paris par dix ans de prédications publiques , à qui on n'a pu reprocher jusqu'à cette heure aucune imprudence , aucune dureté de langage , et qui croit sincèrement mériter l'estime qu'on a toujours accordée à sa modération. Pour moi , je le déclare , des paroles de cette nature, si on osait en ma présence les imputer à quelqu'un de

Messieurs les professeurs des Facultés ou du Collège de France , je les nierais sans autre examen , je les soutiendrais im-

possibles. C'est ainsi que j*'entends le respect pour le haut enseignement de mon pays.

«Parmi les opinions que j'ai combattues dans mon cours , plusieurs, à la vérité , se trouvent dans le dernier livre de M. Michelet. Je m'étais abstenu de prononcer son nom ; mais si on a pu le reconnaître , on a du remarquer aussi le soin scrupuleux que j'ai mis à séparer du livre que je blâme , Vhomme que f honore et dont j'ai publiquement et à plusieurs reprises loué le caractère^ .

« Dans ma vie de labeur et de solitude, je suis trop inhabile à me défendre contre ces injures anonymes accueillies par certains journaux : voilà pourquoi je demande un secours à votre loyauté , je confie ma plainte à l'impartiale justice de tous les organes de la presse qui n'ont pas pour maxime de flatter les forts en écrasant les

1 II est bon de faire remarquer que M. Cœur a eu longtemps des rapports personnels avec M. Michelet.

i'aililes , (rachcvcr sons le poitls du mensonge ceux qu'ils ont surpris un instant moins en faveur près de l'opinion dominante. »

Les reserves de M. Cœur sont reloge de sa géncrosilc. Toutefois, il oublie une cliose importante : il eût pu signaler la valeur des gigantesques réclamations que TUniversitc fait entendre chaque jour en faveur de la liberté personnelle et commune. Un professeur laïque voue au mépris et à l'exécration le catholicisme et les prêtres : dans quelque amphithéâtre voisin, se trouve un professeur ecclésiastique; celui-ci, avec intention ou pour obéir à la nécessite de son sujet, parle en sens contraire du catholicisme et des prêtres^ Dès lors, l'Université s'indigne et dénonce comme

outrageux pour le laïque les enseignements du prêtre. La jeunesse est ameutée; on forme des complots stupides. Voici des hurlements; viendront les voies de fait. Le professeur ecclésiastique doit se rétracter humblement ou renoncer à son cours d'éloquence sacré...

"• Voir à la fin de ce volume le dismurs de M. Cœur.

Non, votre siècle, puisqu'il vous plaît cle rappeler ainsi a n'admet pas les différences; ((il ne veut pas que l'ennemi devienne ami, « qu'il vive. » {P(ig'^ ii.) Lui seul supprime « la contradiction en tuant le contradic- « teur. » {Ibid.) — Et que veut- il du Dieu de la chanté, du Dieu du vrai, etc., etc.? Il ne lui reste pas même une ombre de pudeur humaine.

Hélas ! sans y songer, et malgré les fastidieuses sujétions de la tâche qui m'est confiée, j'ai déjà couvert bien des pages. Sur un pamphlet médiocre et vide, écrirai-je donc une dizaine de volumes? Cet inconvénient, je l'avais prévu. Ayant à réfuter, chez un auteur sérieux et sensé, un certain nombre de propositions louches, contestables, hasardées , fausses, mais caractérisées et formulées du moins syllogistiquement, j'aurais pu faire un livre et prévenir l'ennui. Un cadre devenait possible, et aussi des divisions et subdivisions rigoureuses, des démonstrations précises et directes, une con-

clusioncWiniliveet désormais indiscutahlc.

Rousseau présente excellemment ces avantages. Voltaire lui-même ne ricane pas sans poser le cloij^t sur les ridicules qu'enfante son imagination capricieuse et méchante. — Car en vérité,

j'admire avec M. l'évêque de Khodez la vanité pleureuse de ces illustres professeurs, et je ne puis m'en taire. — On prétend me faire passer pour un Voltaire! s'écrie M. Michelet. Oh ! quelle erreur ! mais non, et non, M. Michelet n'est point un Voltaire. Voltaire avait des connaissances vastes, sûres, digérées, un style abondant et limpide, un esprit prodigieux, et du sens commun. En répondant à ses discussions pointilleuses, l'abbé Guénée trouvait des raisonnements à décrépir, et des sophismes vernis, pour ainsi dire, à démasquer; il argumentait contre des arguments. Non , mille fois non , vous n'êtes pas un Voltaire, et vous n'êtes pas même sophiste. La subtilité vous manque, et le nerf, et la richesse des moyens, et un fonds d^idées , et un semblant de conscience. Après une assertion, une autre assertion, une série

d'assertions impiidenles... Et trois cents feuilles de papier Iilanc noircies d'encre sale, voici vos libelles et vos titres... Allons donc !... Et alors qui vous combattra?

Depuis Tenfant perdu qui les insulte dans les rues de la ville, jusqu'au curé Meslier, les prêtres de Jésus-Christ se connaissent bien des adversaires; ils savent même qu'à l'appui des propagandes anti-catholiques, les adversaires font circuler parmi les hommes du peuple une foule d'infâmes brochures décorées de vignettes et figurant des prêtres dans les plus sales attitudes d'un libertinage monstrueux et raffiné. En présence de toute cette boue, les prêtres ne s'arrêteront pas; ils continuent leur chemin vers le salut du monde, et songent que si Dieu leur a dit : Vous serez en haine pour mon jwm^ Dieu promit aussi à son Eglise des destinées immortelles... Qui vous combattra?

Quelqu'un se résigne, et vient. Le voilà placé vis-à-vis de M. Michelet. Une rapide lecture Taurait-elle abusé? il prend une à

une les propositions , et ses patientes re-

thurclies n'ahou lissent quW découvrir ce que nous avons vu. H lui faut d'abord supposer un sens à des paroles qui n"'en ont pas, ou qui du moins en otlrent plusieurs ; de cette supposition , doivent naître des suppositions sans fin. L'adversaire manquant de preuves , le réfutateur suppose celles qu'il aurait pu donner : elles varient suivant les sens divers dont chaque phrase est susceptible. Encore advient-il, après tant de fatigues et de peines, que M. Michelet lui répnod : Ce n^ était point ma pensée. Quelle est-elle donc, celte pensée?... Ici la toile tombe. Celait une grosse comédie.

Hélas ! hélas ! étant fort ennuyé moimême, je crains d'clre en conséquence fort ennuyeux. Néanmoins poursuivons.

Les prêtres sont i\onc Jaihles ^ puisqu'on nous l'a dit.

Les prêtres sont faibles, « dans les « sciences, dans la douceur des moeurs ,'

((dans Téquitc des lois. » [Page \i.) — Car sMl y a encore chez les hommes quelques vestiges de Tan tique hospitalité, le sacrifice de soi à toutes les misères, des moeurs admirables, de réloignemenl pour tous les desordres pubhcs et particuliers, les prêtres ne s'en doutent pas. Les prêtres n"ont pas dit : Qui résiste au pouvoir résiste à l'ordre de Dieu. Et , proportion gardée , nos bibliothèques ne doivent pas à des prêtres la majeure partie de leurs trésors.

En ce qui regarde la douceur des mœurs ^ je n\ii rien à dire que tous les écrivains du monde nouent dit avant moi. C'est une question jugée, depuis Melchisédcch jusqu'à nos aumôniers de

prisons et curés de campagnes, y compris saint Vincent de Paul et les jours du choléra. — Tuéquité des lois n'est qu'une énigme ; je n'en fais cas. — Je conçois un peu la question de science. A tout prendre, M. l'évêque d'Orléans n'est qu'un saule-ruisseau ; M. Clausel veut badiner, lorsqu'il appelle toutes les Académies du monde à prononcer sur la valeur littéraire des oeuvres du prélat ,

— 14(3 — comparées à celles de M. Miclielel; c"'esl M. Michelet, ce n'est pas M. Fayet , qui a retrouve la plume élégante et nerveuse tle Massillon , avec Taustère logique de Bourdaloue. Bien fou qui s'imagine que Parchevcque de Cambrai, M. Giraud, tiendrait fort honorablement sa place à côté de M. Quinet : je trouve assurément chez les universitaires une imagination plus ravissante , des formes plus choisies et plus gracieuses, plus de richesse et de dignité, plus d'idées neuves et de judicieuse rhétorique, plus de hardiesse avec plus de naturel , et en un mot , plus de ce qui fait les grands écrivains. L'évéquede Langres, M. Parisis, n"entend rien à la controverse : M. Michelet lui dira comment les conséquences déri^ Vent dos principes et s'y rallachcnt par Tefîbt de leur énergie réciproque, impérieusement, essentiellement; il est hors de doute que l'Université militante et la science laïque du dix-neuvième siècle tout entier nous ofhiront beaucoup d'ouvrages de polémique , très-lumineux , très-profonds , très-supérieurs à ceux de M. Parisis, pour

la forme et pour le reste. Si M. Michelet n*'eût jamais existe, M. Fabbc Pélier de la Croix , M. Tabbc Gerbet , les archevêques de Reims et de Paris, les évêques deBelley, de Digne, et tant d'autres, ne sauraient pas le premier mot de la théologie ; et , malgré les enseignements de Tillustre professeur, que savent-ils donc? Qu*'est-ce donc, eu face de M. Michelet, que des orateurs

comme M. Lacordaire, et M. Coeur, et M. Combalot, et ce piètre jésuite de Ravignan? QuVst-ce quVm publiciste comme INI. Fabbé de Genoude? Qu"'est-ce qu'un philosophe comme M. Bautain ? Qu'est-ce qu\m génie comme ce M. de La Mennais, qui est prêtre pourtant , qui Tétait surtout en ses plus glorieux jours? Pourquoi sortir de la France, et voir que, sur tous les points de l'univers, le clergé actuel soutient noblement sa vieille réputation de savoir , et son incontestable supériorité? — Eh bien. Monsieur, quand même le clergé ne produirait aucun livre , le simple bon sens défendrait de l'en blâmer. Sa première et principale mission n'est pas de faire des livres. Les soins du mi-

nislèro paroissial cl les pauvres (\u\l aura toujours (iK'cc /«/pour les soulager, ne lui laisscnl guère deloisirs. Quelquefois, seulement , en des circonstances critiques, PEglisc permet à ses fils aînés d'entrer dans Parène, et de lutter contre d'impurs écrits. Le clergé prouve alors s'il se taisait par impuissance. Nulle attaque , de quelque nature qu'elle fût, nul sopliisme qu'il n'ait abordé de pied ferme , analysé rigoureusement , et confondu en définitive. Tous les mandements du carême pour l'année 184^ sont des modèles achevés de raisonnement et de style. — L'Université peut et doit écrire, elleenfaitson état. C'est pour cette raison, sans doute, que, de l'avis unanime, à part certaines exceptions bien clair-semées, l'Université n'a pas produit, depuis sa naissance , trois écrivains sortables. On dit en manière de proverbe : Ecrire comme un professeur ^ ce qui apparemment signifie quelque chose. Comptez les universitaires, comptez les prêtres ; comptez les savants et littérateurs, ici et là; et dites quelle est, de l'Université ou du clo-gé , la plus stérile

corporation. Choisir des intlividLis clans toutes les classes de la société intellectuelle et les placer vis-à-vis des prêtres pour faire saillir l'infinimenl petit nombre des derniers, cVst une grosse pasquinade , r\exx autre chose \

Force el faiblesse du clergé. — Quel grand travailleur c'esl donc que M. Miclielet. — • lue vieille borne inerte cacliéc par une moisson. — Scène de famille.

Quoi qu'il en soit , devinez pourquoi les prêtres sont faihles : <(Parce qu'ils sont « impies, et quVme chose leur manque, « entre toutes, qui est la religion. » (P. 12.) Quelle est la religion qui manque aux prêtres ? celle du vrai. QuVst-ce que le vrai? Qiiid est veritas? « Il est triste pour le genre humain, dit Voltaire, que Pilate .sortit sans attendre la réponse; nous saurions ce que c'est que la vérité. » Le genre humain le sait aujourd'hui : c'est la science

^ Voici oi-dessoHs le témoignage de Lalandc, etc., etc.

de M. Miclielel. QuVsl-cc qiio la science

de M. Michelet? Ainsi les prêtres sont'

ils des impics.

« Mais nous, continue M. Michelet, nous « sommes des travailleurs... Le sol que le « moyen âge nous laissa plein de ronces , <f // a produit, par nos efforts, une si puis- « santé moisson, quelle enveloppe déjà et « va cacher tout à Theure la vieille home « inerte qui crut arrêter la charrue. » (Pages 12 et i3.) — QuVni autre te loue, et non pas ta bouche; que ce soit Tctranger, et non pas tes lèvres ^

Ce moyen âge , — que M. Michelet nomme à la page 323 mon vieux moine rêveur^ — que les jésuites ont mêconmi sacrilégemcnt, et pour lequel son cœur est immense^ à la page 3i des Jésuites, — Ce moyen âge a laissé le sol plein de ivnces , c'cst-l\-(\\rc plei/i de découvertes d^imprimerie, de poudre, d\'\rchitectonique, d*'éléments sociaux , de littérature , de contro-

* Proverbes.

verse religieuse et philosophique, d^an tiques manuscrits, de mondes inconnus, etc., etc. En vain nous alléguerons la notoriété publique et les témoignages que voici : « Les grandes richesses affluèrent entre les mains di| clergé et dans les couvents, qui les avalent gagnées à la sueur de leurs fronts'. » — « Les évêques organisèrent des écoles, bâtirent des cathédrales et des églises; les religieux s'occupèrent des sciences; Part et Parchitecture furent nourris et protégés par TEglise^. » — « Tout ce qui restait de Tancienne civilisation grecque et romaine se réfugia dans le sanctuaire pacifique des couvents^. » — « Un seul couvent de bénédictins a peut-être plus fait pour les sciences que les deux Universités d'Oxford et de Cambridge*, » etc.

Peu importe. Il s^agissait de déblayer /e sillon; aux mains de MM. Michelet et

1 Bretschncider, der Simonismus^ elc, p. 65-67.

2 Wolfgang-Menzel , l'un des plus illustres littérateurs de rAllemagne.

3 Ibid.

" Gibbon.

Qiiinot, la charrue produit uuc nioissou puissante.

Où est cette moisson ?

Et celle vieille home inerte^ quV^st-ce que cela ? les prêtres toujours. Homme inconsidéré, vous dites qu"ils vous em>elop~ pent^ ces monstres patelins, et en même temps que vous êtes enveloppe par eux ! que vous les cachez même , et aussitôt qu'ils surgissent de toutes parts, féroces, puissants , audacieux , à cheval sur des milliers de monuments publics et .9Mr les tours de Notre-Dame^ ^ tyrans absolus et criminellement chéris du foyer , idoles dévorantes du grand monde !...

Eh bien , j'y consens : c'est là une vieille home inerte , et vous êtes d'heureux travailleurs. Que s'ensuit-il? On ne s'y attendait guère. « Parce que nous sommes des « travailleurs, nous avons besoin, plus que •(d'autres, du repos du cœur... — Or — '(pour goûter ce repos, il ne faut pas que « nous trouvions chez nous la vieille dis-

1 « Ils ont placé leurs batteries sur les tours de Notrennmo. » (Dos Jrxiiitat, p. fiO.)

a pille qui est finie tlans la science, que « noire femme ou noire enfant nous dise ((sur Toreiller une leçon apprise et les « paroles cVun autre homme. » (Page i3.) — Quoi ! pauvre homme , bonhomme [page 385), vous avez une femme et une fille savantes, qui, comme le moyen âge, sèment (les ronces sur le sol, et encombrent la charrue de leur époux et père, et recommencent la vieille dispute finie l . . . D'abord, je ne veux point de cette fille pour en faire ma femme.

Quaeris cur nolim te cUiccrc, Galla? diserla esi.

Autant épouser la philosophie , comme vous Tobservez fort sagement {page 288), ou comme dit Lucinde : J'épouserai plutôt kl mort-.

Et que vous disent-elles donc? Je les soupçonne d'aller à la messe et de comprendre infiniment peu vos fantastiques radotages sur le Dieu du vrai et les débauches mystérieuses des confessionnaux, des

* Maniai, XI, 20.

2 Le médecin malgré lui.

couvents, des maisons de jésuites... Comme c'est vilain ! Oh ! oui , voilà bien évidemment une leçon apprise d'un autre homme ^

et une foule de ronces Et c'est sur

l'oreiller qu'elles vous ont joué de si mauvais tours!... Mais que fait-elle là, sur l'oreiller, celte fille malapprise ? Elle y sème des ronces ! elle réveille la vieille dispute finie et raisonne comme votre vieux moine rêveur, conjointement avec sa mère ! Ce sont des femmes savantes? Croyez-moi, Molière a fait pour elles les Précieuses ridicules. Lisez ri la femme., à la file., cette délicieuse comédie... Le prêtre, qui est une vieille borne inerte^ n'a pu leur causer une telle démangeaison... L'oreiller IMais insinuez-vous là des choses?... J'éloigne la fille; elle n'a rien à voir en ces lieux, et moi non plus, je n'y veux pas pénétrer, c'est assez d'une fois.

u Vous savez qu'il est diflicile et même presque impossible de traiter publiquement une question pareille; vous savez aussi que si le vice peut s'introduire, sous les formes les plus abominables , dans le

sancUiaire mystérieux des plus légitimes amours, Tapôtre de la morale doit s'imposer le devoir analogue d^ porter des investigations charitables , sévères et discrètes \ »

Néanmoins mon advei'saire insiste : Le clergé seul excite les femmes et les filles à semer des ronces sur Toreiller du père , parce qu'elles suivent les prêtres. Delà une question nouvelle et fort ingénieuse:

«Les femmes suivent volontiers les forts, « comment se fait-il donc ici qu'elles aient " suivi les faibles? » [Page i3.)

Par ma foi, c'est prodigieux ! — Ne confondons plus les forts avec les prêtres; ceux-ci deviennent , à dater d'à présent, les faibles.

« Il faut bien, dit M. Miclielet , qu'il y « ait un art pour prêter la force aux fai- « blés. (Très-bien.) Cet art ténébreux, qui « est celui d'anéantir la volonté, — sur un « point , pour l'exagérer sur un autre

1 Les Jésuites, p. 36, ligne 7. - Ils (les jésuites) (jouvernent le Ut, dil M. Michclct. .

poinl — je Pai cherché dans ce volume. <(Le dix-seplièmc siècle en eut la théorie; — M. INIichelet s"extenuera bicntôl à prouver (comme il prouve) que le dix-septième siècle en cul la pratique et la tliéorie par Fénclon , Bossuet, madame Guyon, Molinos, etc., etc. ; — « le nôtre en continue » la pratique. » — Et pour ne pas voir que M. jNIichelet se contredit grossièrement et déprécie son siècle (notre j/ct/^) après Tavoir exalté, nous admettrons encore ici une faute de "rammairc. M. Michclet voulait dire sans doute : Le prêtre en continue la j)r(iliqnc au clix-

Jiem>icmc siècle. A moins que le prêtre et le siècle ne soient une même chose ; en ce cas, je cherche la faiblesse du prêtre appuyé sur le siècle, et à quoi se réduit reslime que le siècle inspire à M. Michclet.

Et M. Michclet de s'écrier:

Moyennant ceiie pratique^ réalisée par la cIirecti('/2^ il y a deux mariages dans un mariage ; le père et le directeur sont mariés à la même i'emme, et le mieux marié des deux nVst pas celui quVn pense; le mari n'est

c]u\in mari pulatif; le vrai mari, c'est le directeur. Car enfin, « qui a Tesprit a tout ' . » {Page il\.) Or, i° le directeur a Tesprit, puisque... il règle la conduite en ce qui touche le salut éternel, étant à môme d'indiquer à la femme par quels moyens elle conservera la fidélité conjugale. 2° Il a ^OM^; ayant l'esprit, il a le corps; Taveu d'un crime est une occasion nécessaire de faire un crime ; garder un dépôt , c'est le violer; il confisque la fidélité à son profit et déshonore immanquablement son partner.

*i Cela ne peut aller ainsi. »(Ibid.) 3Iais quel moyen d'éviter cela? — Supprimer la confession. — Et que va devenir la femme, pour ne pas dire la fille? Réponse : " Non, cela ne peut aller ainsi. 11 faut que « le mari s'associe la femme dans sa route

« d'idées et de progrès L'homme n'est

« pas innocent de ce qu'il souffre ; il a laissé — l'étourneau — il a laissé la femme en « arrière, et il s'est précipité en avant... « Que cela n'arrive plus. » — INIais que la

c'est proprement un charme.

femme y prenne garde, el la fille surtout : dans la routa d'idées el de progrès se rencontrenl Dref.

M. Miclieletme demande, comme la première fois : «Qui ctes-vous pour enlrcr en champ clos avec le fort? Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ; vous obscur et non professeur illustre, moi qui suis moi? » L'Ecriture sainte , en toute hypothèse , contient une aimable sentence : MeUus est pauper qui amhulat m simplicitate sud^ quàm dives torquens labia sua et insipiens^ Je pense bien plutôt que si M. Michelet se précipite en avant , c'est par cette raison seule qu'il a honte de reculer. Il y a chez M. Michelet cette guerre civile de soi-même dont parle Pythagore. Ici le manque de courage produit ce qui semble TeiTet d'une conviction croissante. Montaigne l'avertit ; n La pire des actions et condi-

1 Mieux vaut le pauvre qui marche dans sa simplicité qde le riche lorJanl ses Ichres^ct délirant.

lions ne me paroît pas si laide, dit-il, comme je trouve laid et lâche de ne l'oser avouer. »

On me fait une histoire. M. Michelet, poursuivi par le fantôme du jésuitisme , donnerait depuis quelque temps , à ses amis et à d'au très, des inquiétudes sérieuses. Cette

monomanie se propagerait L'humanité

avait assez d'un malheur. La Providence, si bonne et si douce, permettrait-elle au mauvais démon qui combat ses influences, d'enchérir sur sa perversité ordinaire, et de pousser nos afflictions jusqu'au comique? Cela ne peut pas aller ainsi, dirai-je à mon tour; il ne faut pas caricaturer la folie.

l'ne lafliqiienonvellp. — Eiifore un mol sur M. Miclclff.

On a imagine de nos jours une lactique dont les anciens conlroversisles ne se doutaient pas.

Pour justifier des doctrines méprisables soit en elles-mêmes , soit dans leurs conséquences prochaines ou éloignées, Técrivain se borne régulièrement à déclarer que la Critique lui impute ces mêmes doctrines et ces mêmes conséquences; puis, contournant son geste, enflant sa voix, crispe d'horreur, il évoque sur cette Critique

faussaire toutes les foudres tle Topinion, et sollicite en retour une commisération pleine de gloire pour le noble écrivain méconnu. Combien de gens attendent, pour s^occuper d^un livre , qu^il ait faiX quelque bruit I Alors, par amour-propre, chacun prend place au foyer des discussions publiques, et déraisonne, puisqu'^il le faut. Avec les déconvenues humiliantes qui résulteront essenliellement d\uie effronterie pareille, naît le désir de s'initier du moins aux notions générales du procès. On cherche un résumé quelconque, dans les journaux, dans la conversation d'un homme qui lit, et tout au plus, dans la plaidoirie contradictoire des parties intéressées, qui joint à l'avantage d'être analytique celui d'amuser les passions, en leur épargnant de grands frais de curiosité. Le livre, qui s'en soucie ? Trouvez deux exemplaires dont les feuilles soient coupées d'un bout à l'autre, Communément, le dernier qui parle, c'est le bon avocat ; je veux dire que le premier doit avoir tort ; ici, le premier, c'est la Critique.

Effet nécessaire cVune double cause : de l'irréflexion d'abord, et ensuite du penchant naturel qui nous porte à servir l'opprimé. Un simple examen du livre sufiirait pour montrer que l'opprimé

est l'oppresseur, et qu'en effet la critique repousse seulement une agression furieuse ; mais , je le répète, on n'a pas lu ce livre, et c'est de la réfutation que les juges veulent dater les débats. Heureuse encore la Critique d'avoir obtenu d'eux une rapide confrontation !

Ceci posé, lorsque j'aurai littéralement reproduit ses absurdités innombrables , ne trouvant pas un plus sûr moyen de constater ma bonne foi et la rigoureuse équité de mes inductions , alors M. Michelet viendra , et sans autre soin , réciter les absurdités en question , assuré qu'il est de soulever ainsi tous les mépris et tous les ridicules. Il ajoutera, pour clause unique et définitive, que telles sont les ignominies dont j'ose grever frauduleusement un homme si considérable.

On s'en lient là. Et M. Michelet triomplic, "cVst vrai ; mais «l'un triomphe qui vaut tout au moins une défaite, et auquel ne manque pas l^antique Mémento du héraut d\armes romain , ou plutôt le cri réprobateur de la conscience profanée.

Conformément au même système, parce quej^ai dit, à Tencontre des thuriféraires du National, que M. Michelet se méprend sur la nature de ses dispositions intellectuelles et se rompt Péchine en voulant enjamber plus que l'étendue de ses jambes'^ ^ mon adversaire et les siens vont prétendre que j"ai rangé M. Michelet dans la classe des idiots; et pour me confondre, ils choisiront cà et là , dans ses volumineux écrits , quelques bribes moins indigestes, quelques sentiments honnêtes, une heureuse échappée de style qui dénote de Thabitude et de la fraîclieur d'imagination. Et partant nul n'est idiot, sinon moi.

^ Montaigne.

En cette position singulière, je maintiens mes premières idées, avec la persuasion qirelles n'impliquent pas de si brutales conséquences.

Il est tels vers dans les rondeaux de M. de Benserade et dans le Napoléon de M. Quinet, que M. de Lamartine et Racine pourraient avouer. Le pire des livres contient quelques bonnes choses. Certaines phrases de M. Michelet me font souvenir, et même un peu trop, des Paroles d'un croyant... Oh ! j''aime les douces choses quHl nous raconte de Famour maternel et de ses adorables puissances {page 303); bien qu'en subtilisant sur ce sujet, il Tasséche beaucoup... Métamorphoser Thisloire en roman , c'est, à mon avis, un crime littéraire et social, dès que, par ce moyen, Ton se propose d'induire le peuple en erreur et d'obtenir concurremment des résultats homicides^; néanmoins , il m'est impossible de nier que M. Michelet ne suive cette méthode aA^ec

1 M. Alfred de Vigny a fail du roman avec dcriiisloiro, mais honnf'temenl, franchement, admirablement. Est-il permis de nommer nn si prand écrivain à propos de M. Mi-

une sorlo Jo dextérilc superficielle, mais dangereuse et malhonnête... Il excelle à détourner les mots de leur sens normal; et les faits se dépouillent assez commodément, sous sa plume, de leur cachet dWigine , en attendant une appréciation plus mûre, qui dissipe en fumée tous ses frêles échafaudages.

Ainsi se réduisent à leur juste valeur les seules réponses qui m'aient été faites jusqu'à présent, et celles qui vraisemblablement seront faites de nouveau.

Je me devais à moi-même cette digression.

cheict? Tant qu'il y aura sur la terre des hommes amis du beau, (le la vérité dans l'art, des nobles sentiments, des haules distinctions du style et de la pensée, de la dignité cl de la gloire des lettres, Cinq-Mars vivra; et de mém tous les livres de M. de Vigny.

la léaclioii dévote. — Un laWcau du Guide. — Comparaison. — liiflueuce des jésuites sur relève de Denis Calvart et des Carrachc. — Comme quoi tous ces détails ne sont ni ennuyeux, ni étrangers au sujet.

M. Miclielet veut trouver, clans un tableau du Guide (l^Annonciation) * une « ima- « ge fidèle de la rcaclion dévoie à Tépoque t(d'Henri IV. » — El cela parce que « le des- « sin est incorrect , la couleur fausse, et « pourtant IVfTet séduisant.)»(P«^e23.)

Voilà une sentence portée sur le tableau du Guide.

« On y remarque, dit Lacombe, un pinceau léger et Coulant, une touche gracieuse et spirituelle, un dessin correct, des car-

* Avant 1790, ce tableau appartenait aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques, à Paris, il est liiainiertafat au Louvre.

nations si fraîches qirelles semblent laisser enlrovoir le sang qui circule... La jalousie que les plus grands peintres conçurent du Guide était une preuve de rexcellence de son génie. Le Caravage s^oublia même jusqu'au point de le frapper au visage... »

Nous pèserons une autre fois ces deux témoignages.

M. Michelet remai'((ue , d\ine façon fort judicieuse, que « Fange est un mignon enfant « de chccuvcle seize ans, » et que «

la Vierge « en a dix-huit ou vingt. » [Page 24.) — Ce ([ui ne trahit pas du tout une allusion lubrique. Car, dans les Galanteries de la Bihle , Parny fait jouer le même rôle à quelque Lovelace amidonné du pays des circoncis ; et bien au contraire, celui que M. Michelet met en scène est un mignon enfant de chœur de seize ans... J'ai fort envie de savoir s'il y a des enfants de chœur de seize ans qui soient migtions à cet âge, et non pas les plus diilbrmes lourdauds de la Icrre; mais ce serait une chicane, et le sujet m'appelle ailleurs.

Je saurai du moins pourquoi le Guide a fail un mauvais tableau.

Comme type de la Vierge, dit M. Michelet, « le Guide a pris une jeune demoi- ((selle italienne chez elle, sur un prie-Dieu «commode...^. S^il s"est inspiré d'autre « chose, ce n est pas de l'Evangile, mais « bien plutôt des sermons à la mode que « dcbilaient les jésuites dans leurs coquettes « églises. » (Ihid.)

Nulle difliculté. Il est clair que la chose dut se passer ainsi ; et les jésuites viennent à propos ; et le Guide, qui vivait et se ruinait dans les maisons de jeu, le Guide fréquentait beaucoup les jésuites et les églises; et le simple bon sens ne dit pas que la manière du Guide rappelle plutôt l'école flamande de cette époque et le goût fort connu de son premier maître ; et ce fut une grande sottise de la part du Guide, que de donner à l'ange une figure de jeune homme; et, suivant une coutume immémoriale, avant les jésuites, l'ange paraissait sous la forme d'un Philémon cacochyme, la Vierge Marie avec le souffle halclant de lîaucis ,

autre injure des ans; ul... c'est la faute des jésuites.

Malheureusement, mon adversaire ne ticsigne pas les sermons à la mode et les noms de ceux qui les prononçaient ; un seul nom m''eût contenté, la moindre citation m^eiit ravi... Oii sont-elles ces coquettes églises que bâtissaient les jésuites? [Ihid.) Parlez-Vous du Gesu-Nuovo des jésuites napolitains, de la coupole de Saint-André délia J^alle^ des draperies de Lanfranc? Dites-le. J^irai, j''interrogerai les échos assoupis, et ils me diront tous les mielleux soupirs de la « galanterie séraphique. » — Mais, de ma part, cette question suppose une ignorance grossière ; JNI . Michclct ne parle pas pour les petites gens.

Il lui suffît d\ni niot : « La Saluta- ((tion angêliquc^ la Visitation., VyJnnon- ((r/V/^/o/? étaient le sujet chéri sur lequel on «(avait dès longtemps épuisé les imagina-

((tions. » (Ihid.) — A la rigueur, je pourrais inférer de là que rimagination du Guide , frappée par ces discours chéris^ se porla volontiers vers V Annonciation ; et je n'y vois pas trop grand mal. Mais, pour me persuader qu'il emprunta aux sermons à la mode les fantaisies grivoises que lui prête mon adversaire, il faudrait enfin montrer ces sermons et surtout poser le doigt sur les détails criminels ou suspects.

La Salutation angélique ^ dites-vous , la Visitation^ etc., etc., étaient le sujet sur lequel on avait épuisé dèslongtems les imaginations.— Epuisé? je nie jusqu'à la preuve, et si je nie toujours , c'est que vous ne prouvez jamais. Depuis longtemps? Sans doute . Depuis la naissance de l'Eglise j usqu'à l'heure qu'il est, en ses époques primitives comme au moyen âge, au temps de la renaissance comme au soleil des libertés constitutionnelles issues de la révolution, jamais les prêtres n'ont cessé un seul jour de réciter la

Salutation angélique, d'en ordonner la récitation aux fidèles, et d'expo-

ser puhliquomcnl les mystérieux dclalls qui s'y rallaclicnl. Il csl nicnic clonnanl que le Guide n'ait pas puise de préférence ses inspirations dans TEvangile. Nulle part la visite de PAnge, sa douce et resplendissante figure, Tintérieur de la maison qu'habitait la sainte Vierge, les inellldiles communications qui furent échangées, les émotions, les anxiétés, les attitudes, nulle part la scène entière n'a pris des proportions aussi déterminées, aussi minutieuses môme, si j'ose le dire. Le Guide eût trouvé là son oeuvre toute faite. 11 l'eût trouvée encore dans les écrits des Pères, spécialement de saint Ambroise, et surtout de saint Bernard, qui n'écrivait pas sous le règne de Henri IV'. Il l'eût trouvée, s'il vivait au milieu de nous, dans ces petits chefs-d'œuvre forts négligés et fort précieux que de modestes génies viennent déposer chaque jour sur les autels consacrés à la mère de Dieu. Et je soutiens qu'il l'a trouvée là. — M. Michelet doit accuser i° l'Evangile et l'Eglise plutôt que les jésuites; l'Evangile a dit : « Or, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu

en une ville de Galilée, appelée Nazareth , à une vierge quVui homme de la maison de David avait épousée ; et cette vierge s'appelait Marie. L'ange, étant entré où elle était , lui dit : Je vous salue , ô pleine de gT'cice^ le Seigneur est avec vous^ vous êtes bénie entre les femmes. Mais elle, l'ayant entendu, fut troublée de ses paroles, et pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation. L'ange lui dit : Ne craignez point, Marie... Vous concevrez dans votre sein^ et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jèswi, etc. , etc.. Alors Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il, car je connais point d^ homme. L'ange

lui répondit : L,e Saint-Esprit swviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. » — INL Michelet doit accuser 2° l'Ancien Testament. On lit au livre de Tobie : Tune egressus Tohias invenit juvenem splendidum , « alors Tobie trouva un jeune homme fort bien fait , » qui était un ange. — De la Genèse à l'Apocalypse , l'Ecrilure sainte ne parle presque jamais de l'apparition d'un ange.

sans remarquer sa jeunesse et sa beauté. — La raison même, à défaut des deux Testaments , réprouve les folles idées de M. Michelel.

Ainsi , les jésuites, en prêchant sur TAnnonciation , n'^auraient guère trouvé moyen d'enchérir sur les détails que Ton vient de voir. D\iutre part , il n"'est pas démontré qu\\ Fépoque du Guide, V Annonciation fit plus que jamais le sujet des sermons à la mode. Alors même que mon adversaire le prouverait, j'aurai prouvé de mon côté que les jésuites , en suivant l'exemple de Dieu , auteur des Ecritures sacrées , ne couraient pas grand risque de corrompre la morale et les arts.

Que les jésniles expliquaient aux poliies filles le sexe et les mysliVes (le lu génération.

— Tout aussi logiquement , M. Michelet reproche aux PP. jésuites , aux dominicains et aux franciscains, d'avoir traité devant les enfants, dos quoslions do sexe ,

cl"avoir occupé les petites filles de leur sexe et de son plus secret mystère. {Pages 174 et 175.) Et la raison qu'il en donne , la voici : c'est que , « tous ces moines , gens voués « au célibat (N. B.), écrivaient des livres « comme celui de Gravois, de ortu etpro-((gressu cultûs immaculati conceptûs ;

Notez d'abord que cet ouvrage est écrit en latin, in-4°; que la plus grande partie des ouvrages publiés sur la matière sont écrits dans la même langue , peu habituelle aux enfants et aux petites filles ; que ceux même qui sont écrits en français , le sont d\me manière qui les rend beaucoup plus inaccessibles pour le commun des hommes, manière abstraite, style de scolastique ; que d'ailleurs, ces discussions ténébreuses ne sortaient pas de l'enceinte des universités et des couvents, qu'il n'arriva jamais au prêtre de les exposer dans les chaires , et qu'enfin l'Ecriture sainte, dont la lecture est permise probablement, réclame à ce sujet

* De Torigine et du progrès du culte de rimmaculée conception.

lOLiles les mah'iliclioiis do Tilliistro proiesseur. Voir ci-dessus.

le lahlciiii (lu Ciiido. — Suile.

Mais patience, M. Miclielet va convaincre les jésuites cl*'avoir falsifié I^Evangile en couvrant le texte sacre de fades enluminures, et tellement falsifié Part, que dès lors le Guide ne pouvait faire un meilleur tableau. — Non pas.

M. Miclielet répète aussitôt, en forme d'argument palmaire, que « ce joli tableau « est de conséquence.^ comme oeuvre carac- « téristique d\mc époque mauvaise » (/;. 24). — Cest pourquoi nous présumerons qii\nie grande pensée se remue sous l'expression joli tableau de conséquence... comme si M. Miclielet voulait dire : « En considérant cette jolie toile inspirée par le jésuitisme, il devient facile d'apprécier le jésuitisme par elle. L'influence qu'il exerçait sur le Gui4e résulte indubitablement de celle

que subissait la sociélc tout entière. Voilà justement pourquoi votre fille est muette. Quelle philosopliie ! et quelle invention logique î

Cela fait, nous n'avons plus qu'à mettre en présence le tableau, et l'époque, et les jésuites.

Voilà le tableau ; voici l'époque :

lo P. Collon. — Henri IV. — fiakiellc d'EsIrées. — Encore la rcaclion (icvole.

On annonce l'époque. — Son nom? — I.a réaction décote. — Comment? — La réaction dévoie. — On ne s'appelle point ainsi , en français. . . Cependant faites entrer la réaction dévote.

Voilà wne pauvre feniTtie bien lasse. «Elle «a fait les campagnes (c'est-à-dire les « îJiassacres) du seizième siècle , et porté « le mousquet aux processions de la Li- « gue » {p. 25). — A la voir, personne ne l'eut deviné.

Parhleii! s'écrie M, Michelel, qui lient roflice tle cornac, la chose marche toute seule. Si madame s'est k humanisée tout à f coup, c'est qu'elle est devenue bénigne « (n'en déplaise à M. delà Palisse); c'estqu'il « faut bien essayer d'endormir ceux ([u'on » n'a pas pu tuer. » (Ibid.) — Si bien que les sanglants massacres du siècle d'hier ne suflisent pointa ses appétits carnassiers; cette doucereuse placidité n'est qu'une feintepour étoufTer l'Ame à défaut du corps.

« L'entreprise, au reste, n'était pas si « difficile : tout le monde avait sommeil , « après cette grande fatigue. Henri IV, s'en- « dormant comme les autres, ou voulant « les endormir , leur donnait l'exemple et « se remettait de bonne grâce aux mains « du-

pèreCottonetdeGabrielle M (/;.25).- — D'où suitvisiblement que la réaction dévote voulait endormir ceux qu'elle avait endormis, et, si j'ose le dire, enfoncer une porte ouverte.

La partie est fort bien arrangée. Le père

Cotton vient là fort à propos, en compagnie cVune prostituée royale.

L''infatigable Béarnais avait sommeil^ en ce sens qu'il se 4i-vrait à la débauche ; « tellement, dit Mézerai, qu'on ne saurait même donner à ses amours le nom de galanterie ;» et , ajoute Bayle , « qu'il n'y eut jamais d'homme plus indigne d'avoir une épouse fidèle.)) Ainsi voulait-il que tout le monde eût sommeil, et faire de la débauche une loi de l'Etat. Chacun , pour lui plaire, devait avoir sa Gabrielle,et, le hideux diplomate, afin d'y parvenir plus sûrement, il avait rapproché de sa personne le père Cotton , jésuite ! . . .Ainsi l'exigeait la réaction dévote. — L'histoire n'en dit rien du tout. Mais à la clarté des yeux de son chat, M. Michelet l'a vu. — La raison s'en offense, qu'est-ce que la raison ?

L'histoire, soeur germaine de la raison, nous rapporte que le père Cotton se rendit à la cour de France, sur l'invitation du ce-

Icbre Lcstliguières, et que le roi, salisfail de ses mœurs ' et de sa haute iiitelligencc, le prit pour confesseur, puis voulut lui donner, avec un archevêché , le chapeau de cardinal, qu^il refusa". LMiistoire raconte aussi que, durant le séjour du père Cotton à Versailles , Henri IV, ayant examiné mûre» ment toutes les pièces du procès, rappela les jésuites, comme plus propres et plus capables que les autres pour instruire la jeunesse ^. « Cotton, dit le président Grammont, était Torateur le plus éloquent de sou siècle , le religieux le plus désintéressé,

1 Oii sait que, par une inconséquence élonnanle mais iiiilurellc pourlaul, les liomines les plus corrompus [tour leur propre compte, sont bien sou\ent ceux qui censurent le plus minulieusemcnt la conduite tics autres.

2 Henri IV PofTrit également à saint l'rançois de Sales. — Il n'est pas hors de propos d'observer que le père de Pierre Coltou était secrétaire des comniandcmcnls de la reine mère. Celle circonslauce, jointe à ses mérites et aux recommandalions de Lesdiguières, contribua probablement à le rapprocher d'Henri IV.

■1 Lettre de Henri IV au cardinal d'Ossat, écrite de Lyon, le 20 janvier IG02. — Henri IV légua son cœur au collège des jésuites de la Flèche. — Comme preuve du peu dVslimc qu'il faisait du P. Cotton spécialement, je cite une parole qui, pour C'Irc fulilc en a(i|)arence, n'en a pas moins de signilicalion. (' le roi, disait un homme de cour, a du Cation plein ks oreilles. »

le plus modesle ; il conserva toute sa vertu au milieu de la contagion de la cour. C'était un lis entre les épines ^. » — « Ceux qui Tont connu particulièrement, dit Dupleix, peuvent porter témoignage que c'était un parfait religieux '. » — « On ne voit pas, dit M. Tabbé Coltret, que cet emploi délicat de confesseur, lorsqu'il est question surtout à\\n prince tel que Henri IV , ait apporté quelque changement à la conduite de ce monarque; mais son confesseur sut. conserver, avec les égards qu'il pouvait avoir pour un grand roi, la réputation d'un saint religieux et Teslime des plus illustres personnages. Lorsqu'il mourut (le 19 mars 1G26), un grand concours de peuple assista à ses funérailles. Il s'était fait la réputation d'un saint homme. Saint François de Sales avait pour lui une estime particulière.))

Tel fut le père Pierre Collon sous le rapport des mœurs , s'il faut prendre riiistoire au sérieux. Ce noir complice des

* Hist. GaUiœ, p. 678.

- Hist. de ncnri le Grand, p. 3i9.

gahuilt'iies d'ilenii IV , ce dij^iic reprcseiitant tVime société stupide , iiisalialjle el impudique, refusait d\nie part la baretle et rarchevcchc d'Arles ; de Tautre , il dérobait à ses infâmes emplois le temps nécessaire pour écrire un traité du sacrifice de la messe , un grand nombre de sermons, une Lettre déclara toire de la doctrine des pères jésuites , conforme à la doctrine du concile de Trente} Geiiè ce plagiaire y gros in-folio , etc.

Toujours est-il que « la tactique du confesseur ne différait pas beaucoup de celle de la maîtresse. » {Page 26.) M. Michelet Tassure. — Et à ce propos, les étudiants du Collège de France apprendront tous les manèges des miellés ; M. INIichelet , comme prêtre du wvant et du vrai^ leur dira quelles sont les mille et une roueries dVne femme perdue, et par quels moyens insidieux elle sauve les apparences de l'honneur, en exploitant les débauches de son royal amant ; sur le témoi-

gnage d\in homme qui a découvert le ciel * et tant d'autres choses, la jeunesseadmettra^ sans plus d'examen, que le père-Cotton singeait de point en point Gabrielle d'Estrées, et, « que son adresse, à lui comme à elle, « était de refuser parfois, d'ajourner et de « faire languir , de sévir , mais molle- « ment, puis enfin de s'attendrir, par trop « grande bonté de coeur.... » (Ibid.) Ils apprécieront celte réticence, que n'eût point dédaignée l'Arétin.

Lisez , s'il vous plait , les pages 27, 28 et suivantes.

Qui doute maintenant que le roi ne fût obligé^ en ces temps-là, de communier à fours fixes? — Personne, puisque ainsi l'a jugé cet illustre professeur d'histoire. {Page 27.)

Eh bien ! comme il faut se confesser pour communier, et que régulièrement le Z)i'«^/^ à quatre avait sur la conscience une quan-

* Dis JésuiteSj page 60.

tilépliis on moins considcrahlc de bâtards, rahsoliition devenait tlillicile, vu la récidive surtout. Mais

On trouve avec le ciel des aecommodcnicnls.

Le père Cotlon disait au roi : Faisons un marché : je vous en passerai beaucoup ' ; passez-m'en. « Et tel amour coûtait au « roi un secret d'Etat, tel l>atard une « ordonnance. » {Page 27.) Après quoi Tabsolution allait toute seule. « Je vous laisse telle nuii'tresse^ disait encore le jésuite, si en échange vous me donnez Téducation du Dauphin. » (lùi'd.)

On admet dillicilement qu\me telle effronterie soit possible, car elle dépasse les limites de la vraisemblance, je le sais. Mais son invraisemblance, dès que les preuves sont faites, la définit précisément et en révèle mieux que toutes choses du monde le vrai caractère et Pétendue.

1 Cesl le style de M. Michelet. Combien îc père Cotton en passa-t-il à Henri IV, clc., olc. (Page'il.)

C'est pourquoi, en dépit du simple bon sens et de la dignité humaiiie , je veux suivre pas. à pas M. Michelet dans son laby-

rinthe, sans regarder à droite ou à gauche, ni même ouvrir la bouche.

Donc, le père Cotton servait les anlours d'Henri IV, et spéculait sur Tadultère *, les bâtards et des turpitudes de tous genres, pour dormir et faire dormir ses sujets, au bénéfice de la compagnie de Jésus..

Henri IV, comme un imbécile qu'il était, no manquait pas de donner dans le piège. Il avait grand besoin de la permission du jésuite pour prendre une maîtresse ; sans celte formalité, il n'osait pas. C'était un de ces rois que le premier venu peut forcer de (omtnunier à jours fixes ; c'était une de ces natures hypocrites et peureuses , ridicules et abominables, qui ménagent le diable et les saints, (|ul vont à l'Eucharistie tout

1 GabricUe avait épousé, par l'entremise crHenri IV, Nicolas (rAmcrval , seigneur do Liancourt, avec lequel elle n'hal)ita point.

fumants de dôbauclic, et en disant à la pourriture : ie reviendrai tout àriieiiie !... M. Miclielet tient de bonne part le secret des confessions royales. Prêtre avisé du moins ! Pour savoir, il n'a pas besoin d'entendre : s'il n'entendit de ses propres oreilles les aveux d'Henri IV, sa perspicacité les devine infailliblement sur les apparences, et, comme on dit, sur les antécédents et les conséquents. Il est hors de doute que le Vert-Galant péchait par injonction du confesseur , e"t point malgré ses observations et remontrances sévères... Ce n'est pas précisément pour expier son austérité sacerdotale que plus tard le père Cotton abandonna la cour, ou il ne pouvait rien faire ^ et qu'il faillit être assassiné.

Ces horribles marchés de concessions et de bâtards, d'édits et de maîtresses, personne n'aurait droit de les contester et de prétendre que, pour y croire, le témoignage de l'histoire contemporaine se fait désirer.

Il est également cer;,ain que, par suite de ces manœuvres, la réaction religieuse ou compagnie de Jésus étendit démesurément sa puissance, et qu'en «accordant ainsi des « faiblesses d'hommes pour des faiblesses « politiques , le père Cotton et le père La <(Chaise saisissaient partout Thomme au « moyen de la femme, et par la femme « Tenfant. » {Page ij,)

Tout ceci, à coup sûr, paraît clair comme le jour et s'enchaîne bien.

les jésuites. — le divin poupon. — Les femmes et les paradis sous verre. ■: — les eufants.

Cependant^ continue M. Michelet, « les « jésuites rencontraient plus d'un obsta- « cle, un surtout bien grave: leui' réputa- « (ion de jésuites. » (Ibid.) Et, comme pendant du portrait que j'ai donné dans le premier livre, M. Michelet présente celuici : « Les jésuites luisaient faux à cent pas : « Faux d'expression , d'accent ; faux de « geste et d'attitude , manières , exagérés.

« souvent mo])iles à l'excès. Celle mobi- « lilé amusait, mais elle mettait en garde; «(mais les grâces apprises , les allures sa- <(vamment obliques, etc., etc., ne sont « rien moins que rassurantes. Ils travail- « laient à se faire simples, etc., etc., bon-

« nés gens La grimace les trahissait. »

{Page 28.) — Le passage est curieux ; au moins est-il écrit en français , et même finement écrit, sauf le barbarisme : Luïre faux

de geste ^ etc., etc.

Oh ! quels serpents que ces jésuites !

Quels déplorables polichincls ! Cétait

sérieusement un grand obstacle.

Eh bien donc, puisqu'il en est ainsi, je m'empresse d'affirmer que <(les jésuites « étaient déjà beaucoup trop connus. »

{Page 27.) — Et voilà que, nonobstant une réputation si misérable, ce niais d'Henri IV, et ce niais de Louis XIV, et cette France trois fois niaise permirent à la royauté des Cotton et des Lachaise Ae grandir vis-à-vis la royauté des Bouibons et de l'absorber même ! (Pag-' 25.)

Insolent qui dirait : Vous avez menti, professeur illustre. Jamais saint Cliarles Borromée, danj ses lettres ni autre part , n^appelle les jésuites « intrigants , brouillons ^ » etc. {P.Q.'j). Je vous défie d'exhiber les pièces. Alors môme que Tarclievcque de Milan, pour blâmer la conduite de quelques individus, aurait employé des expressions durcs,celles-làn"étaient point dans son usage et répugnaient à sa haute délicatesse comme à sa charité '. — Et ensuite, il y a des indignes dans toutes les corporations les plus saintes, même dans cette sainte Université dont vous faites partie; et c'est une pitoyable façon de raisonner que de conclure des individus à la corporation tout entière.

Insolent, je le répète, qui tiendrait ce langage. Non^ je veux être en colère^ dit Martine "'. Les jésuites , «^/.r allures ser~ pentines et obliques , Font bien mérité.

Mais, quelle que fut leur décadence, les

1 Ce fut saint Charles Forronicc qui décida fcntréo de Pierre Colton chez les jésuites.

- Molière , le Médecin malnré lui. ,

jésuites « avaient près des femmes un mcrile « qui rachetait tout : ils aimaient les en- « fants. » {Page 29.) — Ici, nous ne sommes plus d'accord.

Les jésuites aimaient les enfants. Jésus les aimait aussi. Tout homme qui n'aime pas les enfants est un homme mauvais, bien piie que celui qui n'aime pas la musique. Platon, Esope, Origène, Fénelon, Bossuet, Rollin, saint Vincent de Paul et Napoléon aimaient les enfants ; ils trouvaient «pour les faire rire, le petitmot caressant.» {Ib'id.) J'avoue que , sans être Napoléon ni Bossuet, je les aime beaucoup, beaucoup, ces cliers petits êtres, si purs, si faibles, si différents de nous qui sommes des hommes, si aimants eux-mêmes, ces fils de nos mères ! Et j'admire ces époques singulières où, comme toujours, le génie des arts se conformait au goût des esprits et suivait l'éternelle loi de l'esthétique, jetant au moule son gigantesque saint Christophe, peuplant de chimères symboliques les frontons et les pourtours extérieurs et intérieurs de nos vieilles cathédrales, para-

bolisant, pour ainsi dire, toutes choses ; j^aclmire qu'à cette époque , la statuaire et la peinture, voulant exprimer Pamour et le dévouement obligatoire du jésuite pour riiumanité entière , aient quelquefois représenté saint Ignace ou saint François Xavier avec un divin poupon'^. — Poaponl.,. «Cest, en effet, le « mot qu'on « trouve à chaque page de saint François « de Sales. » {Pag-e 29.)

L'étonnement de M. Michelet m'étonne ainsi que sa malice ; mais M. Michelet ne m'a point associe dans sa rouie d'idées et de progrès.

Il est encore prouve que « les Jésuites » (crime abominable) « commencèrent à faire « ces petits p.iradis sous verre où les « femmes » (et non les hommes) « aimaient « à voir l'enfant de cire couché dans les « fleurs.)) [Page 29.) — Il est au moins avéré qu'on ne saurait plus impudiquement pratiquer une plus sotte idolâtrie.

* Mot inusité aujourd'hui, mais qui alors Pourquoi

riez-vous ?

Or donc, les jôsuiles aimaient si fort les enfants, qu'ils « ne clodaignaient pas dV'tre i(régents, d'enseigner la gpammaiie et « ^"apprendre à décliner ^)) (Ibid.) — Tous les professeurs et maîtres d'école, tous les pères de famille ou à peu près, et M. Miclielet lui-même en font bien autant... Mais ce n'est pas ce que M. Miclielet veut dire : les jésuites seuls j' mettent des intentions perverses, car ils veulent influencer les femmes de cette manière, et ensuite satisfaire certaines fantaisies honteuses... que l'illustre professeur abandonne i» la sagacité de son jeune auditoire.

Cependant)> (car la réserve ne manque point à Pappel)," cependant, il y avait bien « des gens qui leur confiaient leur âme et <(qui hésitaient à leur confier leurs fils. » Çlbi'd.) — Gens incroyables, puisqu'au dire du Sauveur du monde, il vaut mieux tout perdre que de perdre son Ame î Enorme inconséquence , dégradante ineplie que

' Osi encore une faute de français. ^

celle-là : confier son ànie à qui Ton n'oserail confier son fils I !

Ainsi, chose convenue, les jésuites en-levaient les enfants et tout à la fois les enfants leur échappaient.

M. Michelet nous échappe lui-même.

Cest lui, et puis ce n'"est pas lui , et puis vous sentez qu'il vous passe entre les doigts. — « N'est-ce pas vous qui vous appelez Sganarelle ? — Hé ! quoi ? — Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle ? — Oui et non , selon ce que vous lui voulez. »

Mais vous savez comment se prennent les alouettes. « Leur bonheur leur donna « (aux jésuites) pour auxihaire, un grand u enfant, fin et sage, qui justement avait « tout ce qui leur manquait pour inspirer « confiance, une charmante simplicité. >» (Page "do.) — Finesse et simplicité se réunissent peu, chez un enfant surtout, encore moins chez un grand enfant^ qui d'ordinaire

tient beaucoup cVun idiot, comme IV'nfanl (le cliocur du soi-disant Guide. Au sens de Voltaire, il esti-are que la finesse ne soit pas mêlée d'un peu de fourberie : la politique Tadmet , la société la réprouve.

Eh bien ! ce grand enfant , cYtait saint François de Sales; rien que cela.

SAINT FRANÇOIS DE SALES

Comme quoi saint FraDçois de Sales fui le complice des jésuites. — PosseviDO. — Les Vaudois.

Les jésuites mirent en avant saint François (le Sales , comme on place au milieu d^un champ Talouelte prisonnière... Et en effet, tous les enfants accoururent.

Que faisait donc saint François de Sales pour attirer les enfants? L'alouette chantait : le grand enfant « créait , au profit de ces « politiques, ce qu'ils auraient cherché tou- « jours, le genre, le ton, et le vrai style de « la dévotion aisée. » {Page 30.) — Remarquez que les jésuites, fourbes créateurs de la dévotion aisée , qui bâtissaient tant de

coquettes chapelles^ qui inspiraient le Guide, et tous les ails , et toutes les liitéralures, auraient cherché toujours le genre ^ le ton^ et le vrai style de la dés>otion aisée.

Bien mieux : M. Michelet nous a dit tout à riieurc : « Cette cé\'Otion aisée fut justement une cause de déconsidération pour les jésuites; elle inspirait à leurs pénitents même et à leurs pénitentes un profond dégoût.)) [Pages 29 et 30.) Quel intérêt Irouvenl-ils maintenant à la vulgariser de plus en plus, pai- Torgane de saint François de Sales ? Ne doivent-ils pas, au contraire, pour ménager leurs intérêts et détruire des préventions si lâcheuses, la renier vigoureusement et s'en alîVancliir, à l'extérieur du moins? Comment concilier toutes ces versions?

Revenons un peu sur nos pas.

Nous savons en quelle sorte saint François de Sales, coinma grand enfant^ servait à prendre les petits enfants. — Mais quelle fut la tactique des jésuites pour

prendre saint François de Sales lui-même, et de quelle nature était le rôle qui lui fut confié, nous l'ignorons encore , nous Ta-

lions voir.

M. Michelet raconte que, a vers 1600, « le grand effort de la réaction uUramon— « /«i/ze était aux x4lpes, en Suisse, en Savoie,» — et que k sur les deux pentes on montrait « deux visages différents , face d'ange et a face de bête : celle-ci dans le Piémont , « contre les Vaudois, celle-là en Savoie et « vers Genève, que garantissaient des traités « et les lances de la Suisse \ » (Page 30 .) Et ces paroles ne sont pas tirées de Gulliver ou de la Barbe-Bleue.

Or, Antoine Possevino résidait à Padoue de i586 à iSgo : donc il organisait les persécutions contre les Vaudois du Piémont. Il dirigea la conscience de saint

1 En 1536, Favel , ministre protestant, vint à bout de leur faire embrasser (aux Vaudois) le calvinisme. La confession de foi qu'ils présentèrent au roi en loiO était Touvrage de quelques ministres huguenots. — Au lieu des lances de In Suisse j il fallait dire les calvinistes de la Suisse.

François de Sales : donc il formait son élevé ^ non pas à suivre son exemple, ce qui d^ailleurs parait trop naturel, mais à marcher en sens contraire , et à faire visage ctange par devers les protestants de la Savoie, tandis qu il ferait lui-même , sur un autre point , face de héte. {Pages 30 et 3i .)

Un mot sur Antoine Possevin. Il naquit à Mantoue. Cétait eifectivement un pro-fesseur: il le fut de Scipion et François do Gonzague; il fut môme recteur des collèges d^Avignon et de Lyon : car c'était aussi un jésuite , il entra dans la compagnie de Jésus vers iSSg. Cétait un erMr/fVetmêmeun grand orateur : fltalie et la France admirèrent sa parole , et le monde scientifique admire sa Bibliothèque choisie^ in-folio , son Apparatus sacer ad scri-

piorcs Veteris et Novi Testamenti^ 3 vol. in-fol., et ses autres ouvrages : — Moscovia , seu de rébus Moscoviticis ^ sur Tétendue de l'Etat des Moscovites , leurs moeurs , leurs religions, etc. — Judicium de quatuor scn'p-

toribus (la Noue, Bodiii, Philippe de Mornay et Machiavel), i5g2 et iSgS. — ConfUtatio ministrorum Transylvaniœ et FrancùciDavidis^ de Trinitate. — Miles chris^ tianus, — Bibliotheca selecta de rations studioram , ad disciplinas et ad salutem omnium gentium procurandam ^ iSqS , 2 vol. in-fol. , etc.

Dirait-on vraiment ww^face dehéte , fé^ roce ou non , et quelque membre de cette compagnie mort-née, qui n^a jamais produit un homme ?

Le jésuite Possevin était encore ^zplomate; bien plus, c'était un homme de génie.

Par ces considérations, et aussi parce qu'il maniait avec une prodigieuse facilité toutes les langues et tous les idiomes de l'Europe , Grégoire XIII l'envoya, en qualité de nonce, à la cour de Suède ; Maximilien II le décora du litre d'ambassadeur ; il eut également les nonciatures de Pologne et de Russie. Et , parmi les incalculables forfaits qui en résultèrent, je trouve: i° qu'il engagea le roi Jean III à abjurer le luthéra-

iii.sme';9."qiril rclahlit la bonne intelligence entre les rois de Pologne et de Suède, et le czar Iwan IV; 3° qu'il ne tint pas à lui que la Russie ne rentrât dans le sein de Tunité catholique; 4" qu'il réconcilia Henri IV avec le Saint-Siège, et mourut à Ferrare le 26 février 1 6 1 1 , à l'âge de soixante-dix-huit ans, paisible, admiré, honoré de tous ceux qui Tavaient connu.

Comme le dit en note M. Michelet {pci^x' 3 1), le jésuite Dorigny a écrit sa vie, 1712. Bien mieux , Tiraboschi lui a consacré une notice fort intéressante dans la Ston'a délia litteratara italiana. Mais , en vérité, cette note du professeur n'est qu'une mauvaise plaisanterie, ou plutôt une façon tout aisée de faire à bon marché l'homme en us; car le jésuite, apparemment, ne pouvait aider de son témoignage des calomnies dirigées contre un des siens; et en effet, son petit in-12, d'un bout à l'autre, accuse le libelle d'imposture.

1 M. Michelet dit en slyic de choix : » Il le blanchit et le fil catholique. »

Pour se tirer d'affaire , M. Michelet coupe court à toutes les conteslations en s'atlressant une demande nouvelle :

H Cette terrible histoire des J^auclois ^ jeune homme \ dois-je en parler ou iiHen taire? ^^ {Fage 3i.) — ¥a M. Michelet nous invite à lire la trilogie des historiens vaudois : Gilles, Léger, Arnaud. — Trilogie est un mot superbe ; c'est comme si Ton disait que les trois auteurs susnommés ont écrit Thisloire vaudoise en trois points, et de manière à n'en faire qu'une. Cette explication, je la tiens d'un savant homme.

Or, qu'est-ce que Gilles, Léger, Arnaud?

Il y a quelque chose de mieux, à mon avis , que Léger et son Histoire des Eglises évangéliques des vallées du Piémont j ne fût-ce que le calviniste Mosheim, à défaut de V Histoire des variations '. — Indiquez, s'il vous plaît , les ouvrages de Gilles. — Dites s'il s'agit d'Arnaud deBrescia, ou de quel Arnaud vous parlez. Les Arnaud et les Arnauld

1 c'est une agréable façon de parler, que rilluslre professeur allcctionne beaucoup.

^ L'Histoire ImnUdnc des variations, dit M. IWichelel.

pullulent dans riiisloire. De même les Gilles. Voici, par exemple, Gilles Colonne, le docleur très-fondé {doctor fundatissimus) * ; Gilles, seigneur de Chantocé, qui fut ctouffé enlre deux matelas, pour viol et autres hauts faits , et n'écrivit rien ; Nicolas Gilles , qui écrivit les Chroniques de France depuis le sac de Troyes jusqu'en 1496 'j le cardinal Gilles de Viterbe, mort en i532 , et qui n\i laissé, avec une foule de bonnes œuvres et une grande réputation d'orthodoxie , que des commentaires sur TEcriture sainte 9 des dialogues, des poésies, et des lettres célébrées par dom Martenne; Pierre Gilles^, auteur de plusieurs ouvrages de géographie et d\m traité de vi et naturd animaliuni (i48o-i555), et Jean Gilles, maître do musique de Téglise Saint-Etienne de Toulouse (1669-1705), qui a composé de trèsbeaux motets et une messe des morts généralement regardée comme un chef-d'oeu-

1 II mourut en 1316. — Claude de Turin, disciple de F61ix d'Urgcl cl père des Vaudois, se sépara de l'Eglise romaine au neuvième siècle.

2 Je soupçonne celui-ci.

" Je soupçonne encore cohii-ci.

vro, etc., etc. — Ainsi esl-il des Arnaud et Arnauld de toutes couleurs, dont la moralité ou la compétence du moins mériterait examen. Allons, expliquez-vous.

El puis , ne confondez pas les Vaudois avec les Albigeois ou bons hommes^ ni avec les Manichéens ceux qui s'appelaient ca-

thares^ tisserands^ manouvriers ^ ignorants <f cordonniers^ etc., etc., et le soleil avec la lune. — Ne vous méprenez pas, vieil homme ^ sur la nature des guerres que vous et les vôtres nommez de religion.

Les Albigeois valaient moins que les Vaudois; mais les Vaudois non plus, retenez-le bien , ne bornaient pas leurs prétentions à des théories pures et simples. Souvent ils couraient aux armes de leur propre mouvement, et procédaient par forme agressive. — En 1487, le pape envoya Tarchidiacre Albert de Catanée pour travailler à leur conversion, en compagnie de quelques missionnaires. Ils traitèrent brutalement les missionnaires et Parchi-

diacre. Pour se tlcfeiulre cVeux, le marquis tic Palmes fil inarclier ses soldats contre leurs bandes, et la paix fut rétablie. — En i53o , après leurs conférences de Genève, ils s\atlroupaient pour combattre une sentence du parlement. — En j535, François T' leur accorda une amnistie. — En 1543, ils reprirent les armes, renversèrent les autels, pillèrent les églises et commirent d'autres excès '. Nous aurons sur ce sujet le témoignage d\ni homme grave.

Je ne veux pas nier qu'en certains cas Tagression vint d'autre part. Mais, indépendamment du mélange humain, qui se fait toujours sentir dans les plus mystiques innovations, les systèmes religieux touchent de très-près i\ la constitution civile et au repos des Etats. Les Vaudois ne cachaient pas leurs intentions : ils voulaient détruire le royaume temporel du pape, c'était le fond de Piiérésie, et dépouiller le clergé de tout droit de propriété". Mosheim

1 JJist. de l'Acad. des Inscript., lum. IX, in-l 2, p. C15 el f)u2.

^ Voyez la vie d'Arnaml de J'.ioscia, el loujours Vllislolre de Pic rparCalcna.

kii-mcmc , en les protégeant de ses sophismes doucereux, vient confirmer cette vérité : «Leur objet, dit-il, ne fut point d^nlioduire de nouvelles doctrines dans PEglise ni de proposer de nouveaux articles de foi aux chrétiens , mais de réformer le gouvernement ecclésiastique^. » Pour en venir là, une révolution au moins était nécessaire. Concevrez-vous qu^en sa qualité de prince, obligé à sa conservation par la nécessité de veiller à celle de son peuple, le souverain pontife pût envoyer contre les rebelles des inquisiteurs? Rappelez-vous bien que ces rebelles , affublés du nom de Yaudois, n^étaient le plus souvent que d'impurs bandits, colereaux, routiers, triaverdins , couriers , mainades, au sujet desquels Pierre le Vénérable écrivait dès 1 147 • « On a vu un crime inouï chez les chrétiens : rebaptiser les peuples, profaner les églises, renverser les autels, brûler les croix, fouetter les prêtres, emprisonner les moines,

1 IJist. eccîéskist., 12° siècle , 2" part., c. 0, S M et 12. — C'est comme une (raduclion de la lettre de Pic V, citée plus haut.

les conlraindi'c à prendre des femmes par les menaces et les lounnents, etc., etc. '. Je ne parle pas de François 1" et du parlement d'Aix , qui avaient à venger des insurrections flagrantes^ sinon pour remarquer que François V nVlail ni jésuite ni aux mains des jésuites, et que le cardipal Sadolet, cvêque de Carpentras, ayant intercédé pour les Vaudois, dut échouer devant les exigences du premier président d'Oppède et de Tavocat général Guérin.

Vous vous taisez , et je me tairai moimême. INIon encre j en éciwant, ne blanchirait pas dé larmes , comme vous dites {page 3i), ou du moins les mêmes influences n\Tgiraient pas sur elle ; je pense qu"elle rougirait.

Elle rougirait, à la vue de tant de contradictions éhontées et d^infati gables sottises, qui, en résumé, ne sont toujours que des mensonges.

Vous assurez que , dans les boucheries

1 Fleury, Hist. cccJé*ta5t., liv. G9, p. 24.

de Possevino , « les bourreaux les plus « cruels furent des femmes, les pénitentes « des jésuites de Turin. » — [Page 35t.) Je le nie de toutes mes forces; j^assure que vous êtes hors d'état de le prouver, et que vous n'en croyez rien.

Vous ajoutez : « Les victimes furent des « enfants. » — Eh quoi ! ces mêmes hommes que vous aviez affublés tout à l'heure d'un tablier de nourrice et d'un poupon chéri , les voilà qui brûlent quatre cents enfants! [Ihid.) Ils caressaient les enfants pour flatter les mères; et, par un retour subit des choses , voilà qu'ils choisissent les plus cruels bourreaux des enfants parmi les mères !

Peu importe à M. Michelet , pourvu qu'ail arrive à cette gigantesque transition : « Au seizième siècle , on détruisait les en- « fants; au dix-septième, on les volait. » / bid.) Nous verrons bien.

Je cite en passant une note de la page 32,

qui n'a nucun sens et ddiine tout unimont à M. IMiclicIct le plaisir de montrer qu'il sait Tilalien , à condition pourtant quM

récrira comme ne le sachant pas. « LVdit (f de 1 655 porte, dit-il, qu\iucun Vaudois « ne pourra être forcé de se faire catbo- « lique. » — Cest d^ibord, dans la thèse de M. Michelet , un contresens. Car enfin quelle plus édifiante tolérance pour les

Vaudois? — : IS'ei figlluoli potranno

csser tolli ciUi loro parenft\ nicntre die sono in età minore^ cioc li mascJii di dodici e lefemine di dieci anni. « Les enfants ne pourront être sépares de leurs parents pendant qu"ils sont en bas âge, cV'st-à-dire les mâles avant douze ans, et les filles avant dix ans. » — LVdit , selon moi , prcsenlail ainsi à la sainteté du pouvoir paternel une garantie respectable. Aux termes de lYdil, quelle que soit la dangereuse influence des parents sur les pensées et la hbcrté de leurs fils ou filles, le législateur n'entend pas leur contester des droits de nature. H a (>j)éré en celte, occasion de la même manière (pie])c)ur le

mariage, etc., etc. Un âge vient oli Tenfant se fait homme, et doit jouir de la plénitude de ses facultés d'homme ; on lui assigne à ces fins une époque dite de la majorité ; on empiète même sur la disposition générale , en Témancipant avant le terme de la majorité absolue. — Comment Pédit se sert-il du mot tolti ? Aujourd'hui même , quand une jeune mère subit Pemprisonnement, il est d'usage qu'on ne lui enlève point l'enfant suspendu à ses mamelles.

Raisonnons un peu : Les jésuites ne marchaient pas les armes à la main contre les Vaudois. L'édit n'a pas été fait parles jésuites, les rois l'ont rédigé. Dans une guerre, il y a des causes et des effets; les causes de celle-ci , je les connais : c'étaient des erreurs pernicieuses et des brigandages. Les rois combattaient pour dé-

truire ces deux choses. Du sort de la bataille devait résulter le triomphe des rois contre les erreurs'...

* Il y a un mot de M. Lacict elle quime revient en mémoire : « François I", dit-il /craignait tics nouveautés religieuses qui pouvaient changer les caractères et les lois de a nation, etc., etc. »

Les rois victorieux sont maîtres des vaincus, comme toujours; ils les ont, pour ainsi dire, dans le creux de leur main. La première pensée qui les occupe doit être d'obvier à des révoltes nouvelles et de rendre le brigandage impossible en étoulFant son germe. Ils ont usé du droit nécessaire des représailles; mais, l'action passée, le carnage finit. Lesvaincus vivront. Cependant, s'ils vivent, les vaincus propageront indubitablement l'hérésie par l'éducation. Donc, autant que possible, le vainqueur séparera les enfants de leurs pères. Mais la nature réclame ; jusqu'à certaines époques de l'existence, l'assiduité maternelle est indispensable pour l'enfant : le vainqueur écoule la voix de la nature , et porte un édit en vertu duquel les fils et les filles ne pourront être séparés de leurs parents avant tel ou tel âge.

M. Michelet voulait se taire , il aurait bien fiiit de tenir parole.

Nous en sommes au vol dos enfants.

— 2il —

<(Ces p la g-iai/'e s ^ les enlevaient pour leur « faire abjurer /ew7' foi, et /^m/* faire haïr /ewr « famille '. » {Page 32.) — L'accusation est grave. J'écoute les preuves.

On me donne la biographie de saint François de Sales , en indiquant une foule d'historiographes qu'on semble fort n'avoir pas

lus. On fabrique aisément de l'érudition avec des catalogues de librairie.

Je néglige la biographie en question.

Comme dit élégamment M. Michelet : un seul motj et jen serai quitte^

« Pour la guerre de séduction (en atten- « dant toujours les preuves) qu'o;z^ vou- « lait commencer alors, il (saint François « de Sales) avait toutes les armes : dévotion « tendre et sincère , pal^ole vive et chaude,

1 Plagiarius, en sens propre, « signifie, comme on sait, voleur d'hommes. » Jta Michelet, p. 32. — Ce mot vient (le plaga. Plagiat signifie la condamnation au fouet de ceux qui avaient vendu des hommes libres pour des esclaves. lia Voltaire, tom. YI, p. 783 de l'éd. Bacquenois.

2 C'est proprement un charme.

^ Voilà un on qu'il faudrait pourtant éclaircir.

« charme singulier de honlc, deheaulé, de « gcnlillcsse. » [Pa^e 33.) — Je n'avais pas conçu qu'il fût possible d'exploiter pour de si indignes usages tant de qualités merveilleuses, tant de bonté , tant de sincérité surtout.

Vous plairait-il de savoir pourquoi cette machine infernale « resta pourtant saint <(François de Sales? C'est que la grâce du « ciel açait plu sur lui » [Ihid.). — Jamais, oh non , jamais la grâce n'avait fait un pareil tour de force, et si bien coiffé Bclzé-])ulh à la mode du paradis.

Encore un petit mot de biographie. Saint François de Sales , c'est une chose notoire, avait une blonde figure (comme on s'exprime en bon français), une blonde et douce figure^ qui fut toujours un peu enfantine * (avec sa longue barbe de capucin). L'histoire dit à son tour : « 11 était grand;

^ Pacc 3i.

il avait la coraplexion robuste, la voix forte et les traits réguliers '.» J'y mets de la complaisance, et j'accepte, avec Xdibloiide-figure^ la figure enfantine.

Ce blond ^ cet enfantin^ « les petits en- « fants, clés qu'ils l'avaient vu, ne pouvaient « en ôter les yeux. » — Va pour une écorclmre de grammaire".

« Il leur passait volontiers la main sur « la tête.)) [Ibid.) — On peut croire et ne pas croire que M. Michelet raconte une fable.

« Voilà mon petit ménage^ disait-il, « voilà mon petit manège, » (^Ibid.) — Saint François de Sales faisait de jolis jeux de mots : en grâce, épargnez-lui ce mauvais calembour, qui n'appartient qu'à vous^.

1 Voir Marsollier, p. il, Fichef , Maupas, et le portrait qui est classique.

2 C'est encore proprement un charme.

3 Sganarelle^ dans le Médecin malgré lui, fait un calembour de même espèce et de même force : «Qu'appelles-lu bienheureuse de te trouver? dit Martine; un homme qui me réduit à rhùpital!... qui mange tout!... — Tu as menti, répond Sganarellc, j'en

bois une partie. — Qui me vend, piète à pièce, loul ce qui est dans le logis!... — C'est vivre de viénnijc. »

Or, allendu que « les enfants allaient après « lui, les mères suivaient les enfants. » (lôid.) -r- On le conçoit de reste... O candides lecteurs, ce tableau vous ravit, moins les sottes et prétentieuses malignités qu'il atfecte; vos cœurs ont murmuré : c^est bien. Mais patience.

Manège nVst point un vain mot. •< Enfant d'*apparcnce, le bon homme était très-fin. » (Page3S.) — Il s'agit toujours desaintFrancois de Sales. Admirez bien vite la convenance du langage et l'ingénieux expédient. M. Michclet, comme l'a très bien observé M. Clausel, insinue par là que l'évoque de Genève, si bon qu'il fût en apparence, avait des vues d'intérêt singulièrement raffinées et assiégeait de ses intrigues le berceau môme ' .

Effectivement, voyez-le, je vous prie, cet homme enfantin dont M. Michelet proclamait tout à l'heure la fléi'o/i'on sincère (jynge 33). « Il permet aux religieuses tel ou « tel petit mensonge... Faut-il croire qu'il

1 Lellre du *) mars à IL'nlvers.

« se les soit toujours refusés à lui-même?)) {Page 35.)" — Donc, en dépit de sa sincérité, saint François de Sales faisait mentir et mentait volontiers à Toccasion ! Sincérité menteuse, fourberie sincère, à volonté.

Pour compléter son jugement, M. Michelet nous renvoie au huitième tome des OEuvres, pages 196, 228 et 34^^, où je trouve: i°une lettre du 21 décembre 1620 à madame de Chantai, concernant un de leurs amis communs qui s'est fait calvinisle, et

qu'il termine en lui souhaitant la sincérité de la dilection envers le prochain ; 2 " une lettre du 26 avril 1622 à une dame, sur les moyens de persévérer dans la piété au milieu des afflictions, lettre bien simple qui se résume en ces quelques points : Tout revient au bien de ceux qui aiment Dieu . Dieu est "votrepere. Rien ne nous manque avec Dieu. Pensons à V éternité. Ne nous glorifions qu'en la croix de Jésus-Christ. 3° une lettre à un évêque sur les devoirs du ministère pastoral. Il suffit. Je sais où prendre le petit manège et le menteur.

lEdit. 1833.

Nous (livat;iions beaucoup ; je iiV'ii puis mais. Il l'aul divaguer encore, et ainsi jusqu^à la lin.

Voici unedistinclion subtile : aCcpeiuIant « le vrai mensonge fut moins dans ses part rôles que dans sa position 5 » car (jugez rà propos) « il fut cvèque pour donner <(Texemple d^immolcr au pape les droits des « évèques. » (Page 35.) — Sunt vcrha et voces. Ainsi le mensonge était dans les paroles de saint François de Sales, mais encore plus dans sa position. Que signifient ces derniers mots ? Peut-être, que sa position Tobligeait à mentir. Un exemple? Ses rapports ai'cc le Pape. Si je priais M. Mi' chelet de s^expliquer, il serait fort embarrassé. Quels sont les droits des évoques que le Pape leur envie ou puisse leur envier? Quels sont les droits des évoques qui nVmanent point d'un droit supérieur du cbef de PEglise ? Dès qu\ui droit chez les évoques deviendrait pour Tautorilé papale un objet d'envie, serait-ce donc un droit? Les gai-

licans au moins, et mcmc les parlementaires distinguent la cour de Rome du Saint- Siège. Nous l'observions tout à Theure :

il y a deux hommes dans le prêtre souverain qui siège à Rome : le roi spirituel et le roi temporel. Cela est vrai. Que le roi temporel exagère ses prétentions au nom de Tautre, alors seulement les droits d'autrui sont violés, et des réclamations s'élèvent ; et encore faudra-t-il que nous trouvions un juge compétent du procès. M. Michelet, s'il eût compris son affaire, devait nous mettre sur la voie de ces réclamations légitimes, et rappeler en quelles circonstances Tévêque de Genève parvint à les entraver^.

* On lit ces paroles remarquables dans une lettre écrite à un ami qui lui avait envoyé un ouvrage touchant Taulovilé des deux puissances : «Non, je n'ai pas même trouvé à mon goût certains écrits d'un saint et très-excellent prélat, esquels il a touché du pouvoir indirect du pape sur les princes. Non que j'ayc à juger si cela est, ou s'il n'est pas, mais parce qu'en cet âge où nous avons tant d'ennemis dehors, je crois que nous ne devons rien émouvoir au dedans. La pauvre mère poule qui, comme ses petits poussins nous lient sous ses ailes, a bien assez de peine de nous défendre du milan sans que nous nous entrc-béquctions les uns les autres et que nous lui donnions des entorses. »

llaiiiio mieux dire que saiuL liaiicois de Sales H rendit aux jésuites le service de sau- « ver leur Molina accusé à Rome » [ibîd.)^ sans nul souci des écrasantes réponses qu^il nous suggère. Car les jésuites, dès lors, n\ivaienidoncpasuu complice dans le Pape et la cour de Rome; c'était donc un excellent homme, tièsmiséricordieux et libéral, que celui qui, pour sauver Findépendance des idées , arrachait à la vindicte des lois lui écrivain dangereux... Et, en somme, il est faux, de toute fausseté, que jamais Molina ait eu besoin d\uic telle assistance. Son système, fort catholique d'ailleurs, roulait exclusivement sur des points aban-

donnés à la libre controverse. A ce sujet, les dominicains et les jésuites commencèrent une dispute d'école qui dura longtemps.

Les jésuites eux-mêmes n'étaient pas d\ui avis unanime, puisque le P. Henriquez écrivit contre le ti'iiité De liberi arbitrii cum gratiœ chnis. . . concordîd ^ . La cause,

^ Voir le (l'aile De fine hotniniSj par llcuri Hcnri<]ucz (lîjoi). — Ce jésuilc a\uil eu pour disciple i'itniuortel Suarcz. U cuira d'aburU cbcii lti& cluuiiiuicaitis , cl quiiui

portée à Rome par le cardinal Quiroga, grand inquisiteur d''Espagne, resta plusieurs an^iées en suspens. La congrégation de Auxiliis^ formée par Clément VIII, examina la question , et plusieurs assemblées de consulteurs et de cardinaux Texaminèrent aussi, sans rien décider. Enfin, Paul V permit aux deux écoles d'enseigner leurs sentiments respectifs, et leur défendit de se censurer mutuellement.

Avançons dans le labyrinthe, et cherchons toujours le mensonge dans la posi-' tio7i.

Cruauté de Salut François de Sales,

Cet homme de nature si Monde et si douce^ que Possevino avait chargé de faire face d'ange sur la pente d'en deçà des monts, ne «■ s'en tint pas cependant aux

rhabitde cet ordre pour celui des enTants de saint Ignace. — Nous avons encore de lui une Somme de théologie morale et un trailé De rinvibvs Errlosia'.

« moyens de douceur. Il appela nu secours <(des moyens inoiiis honordltlcs (saint Fran- « cois de Sales!) : rintérèt , l'argent,

les « places, enfin Tautoritc, la peur » {p. 35); c^est-à-dire qu il fit face de béte. Et , continue M. Miclielet, « voyez, sur Pinto- <(lérance de saint François, ses nouvelles « lettres inédites. » — On cherche , et on voit les choses les moins cruelles du monde. Le duc de Savoie, irrité contre des sujets rebelles, veut les soumettre par la force. Mais tout à coup la pitié entre dans son cœur. François de Sales se présente et demande à remplacer la guerre par une mission , qui est acceptée. 11 s^agit de prêcher des huguenots pour les accoiscr., d'introduire le catholicisme et Tordre sur une terre maudite qui dévore les prophètes. La parole si douce et si persuasive du missionnaire fait et multiplie les miracles. De toutes parts, les croix brisées se relèvent, les églises revivent, Tordre est rétabli. Il peut écrire, le 19 mars lôgG : « On dresseroit promptement Téglise de Thonon et quelques autres

lieux. Je ne doute point d'assurer V. A. qu'elle veiToit dans peu de moys le général de tout ce pays reduyt, piiisqu'en la ville plusieurs sont si bien disposés et les autres tant esbranlez en conscience, que si on leur présente l'occasion, etc., etc. Quant au reste, ils sont venus pieça de dix ou douze paroisses pour prier qu'on leur donnast l'exercice de la foi catholique. » Ces heureux résultats le dédommageaient bien amplement de tant d'héroïques laideurs. Mais quelques populations plus opiniâtres fermaient l'oreille à ses prévenances. Ayant usé de toute patience et de toute douceur, il expose au duc de Savoie l'état des choses. C'était une nécessité de sa mission. Comme il prévoyait les conséquences du rapport, et qu'en effet le prince, à défaut des sermons, n'eût pas manqué d'employer les armes ^, il cherche un tempérament. « Tous concourent, dit-il alors, à cette opi-

1 On se>appelle le mot du baron d'IIermance. « Il conduisit François sur une plate-forme d'où l'on dominait tout le pays, et lui faisant voir les canons en batterie : J'espère, dit-il, que nous n'aurons pas besoin de tout cela, si les calviûislcs«p«uvcnl se résoudre à vous entendre. «

iiion (entre autres le mnrtjuis de Lullin, qui aurait infaillilîlemcnt suppléé saint François de Sales auprès de Charles-Emmanuel), tous concourent à celte opinion, qu'ail n^ a plus aucun moyen de reste, sinon que V. A., par un édit paisible^ commande que tous ses sujets aient à faire profession de foi catholique, et en prêtent serment, dans deux mois aux mains de ceux qui seront députés, ou à vider ses Etats, avec permission de vendre leurs biens. » Et veut-on savoir ce que c'était que ces candides huguenots?

Lui-même va nous Texpliquer. « V. A., écrit-il, à la date de 1602, gagnera beaucoup en les perdant , gens desquels TafFection est déjà pervertie, et qui suivent leur huguenotisme plutôt comme un parti que comme mie religion. »

Ainsi était fait ce barbare François de Sales. Remarquez, en passant, que les lettres citées par M. Michelet, font précisément partie des volumes de la canonisation, comme le constate Thonorable INI. Datta \

1 I.oltrps publiées par M. Dnila, (nni. i.

Sur tant de mojens î?ioins honorables^ le libelle choisit ceux-ci : i" V autorité. Mais il nous fait le conte ci -dessus, et cela m'ennuie; je passe. 2° 'V argent. « Par ordre du Pape, saint François de Sales visite à Genève le vieux Théodore de Bèze et fait tous ses efforts pour le ramener dans la communion catholique. « Il lui

présente un bref par lequel Sa Sainteté lui offrait une honorable retraite partout où il lui plairait, quatre mille écus d'or de pension, de lui payer ses meubles et ses livres tout ce qu'il lui plairait de les estimer, et de lui donner toutes les sûretés qu'il jugerait à propos de prendre. Un pareil début ^ reprend l'historien, surprit Bezè ; François lui dit que le Pape n'avait pas cru qu'il fût juste de lui proposer d'abandonner les avantages qu'il avait dans la communion calviniste, sans lui en proposer d'autres ; que les offres qu'il lui faisait de sa part ne tendaient point à le corrompre^ qu'on était persuadé qui! un homme aussi éclairé que lui ne se gouvernait pas par V intérêt dans une affaire de conscience ; que ce lié-

tait qu'une compeîisation^ qu'il await droit (V exiger^ si on ne la lui avait jamais offerte *. » De là M. Micliclct conclut trèsloyalement que saint François Je Sales marchanda Théodore de lièze. {Page 36.) Un saint et savant prêtre de Paris, connu et adoré depuis plus de quarante ans dans les prisons, dans les hôpitaux et dans les galetas de la Cite, fut appelé dernièrement au lit d'une malade, pauvre créature, étant de celles-là que Tinfortune ou d^affreux désespoirs poussent trop souvent à faire métier d'^infamies publiques. Aux avis du vénérable prêtre, la malheureuse répondait par des pleurs , et puis elle disait : « Comment aurai-je du pain? — J'en ai un morceau^ répondit à son tour Thomme de Dieu, jV? le briserai^ nous en aurons tous deux... » Il marchandait là pauvre créature.'

* Aiig. de Sales, liv. m. — Marsollicr, liv. ni.

la Visitation. — De rappui qu'elle doimc amicnx système mort. — Quelle face d'ange fit saint François de Sales.

On va et on vient, dans un labyrinthe.

Nous revenons à la douceur, qui « était « nécessaire, dit M. Michelet, pour amollir « et fondre cet inabordable glacier de lo- « giquc et de critique. » [Page 36.) — Glacier signifie Genève et le calvinisme, lequel calvinisme paraît ici très-logique au bon Prêtre du vrai... Que la jeunesse le sache bien , au nom de TÉtat dont ce professeur est le mandataire ; et que les pères de famille se réjouissent, tout en composant la majorité des Français, dont la religion est, selon la Charte, le catholicisme.

Eh bien donc, saint François de Sales va pratiquer maintenant la douceur, et faire /rtcc d'ange^ et Possevino ne grondera plus.

Etudions sa méthode.

D'abord, pour amollir cet inabordahlç glacier de logiciue.^ « il Huit un cliarmc plus

doux. » [Ihùl.) — Ccst chose coiiA^enuc.

Pour olilcnir un charme plus doux^ il faut attirer des noui'elles converties; pour attirer, elc, etc., il faut instituer des couvcnls. {Ibid.) — Cest très fort.

Au nombre des couvents institués pour les nouvelles converties ^ se trouve inévitablement la Visitation. — Et Bergier réplique : Ce n'était au commencement quVme congrégation de fdles et de veuves destinées à visiter, à consoler et à soulager les malades et les pauvres*. »

Néanmoins, qui donc me dira comment les Visitandines amollirent le glacier de logique ^ et pourquoi saint François de Sales ne se suffisait pas à lui-même eu celte occasion? Pour remplir sa

mission du Chablais et convertir 72,000 hérétiques, il n'eut pas besoin, que je sache, d'un bataillon de Visitandines. Rappelez-vous la belle parole dû baron d'Ilermance.

M. Michelet veut faire entendre que le but de l'évcque de Genève, en instituant la Visitation , était d'attirer les hommes par

les femmes, et de convertir les jeunes lilles je la Suisse au catholicisme par le moyen de l'instruction primaire. J'ai indiqué, d'après Bergier, le véritable but de l'institution. Fichet, Maupas, tous ceux qui ont parlé de saint François de Sales et de la Visitation, confirment le témoignage de Bergier. « Saint François de Sales, disent-ils, veut qu'on fasse d'autant moins de difficulté de recevoir les personnes âgées ou infirmes , .que le premier institut de la Visitation est de servir les malades et les pauvres... Plusieurs femmes inspirées de Dieu aspirent souvent à la vie religieuse, dont cependaiit elles sont exclues parce qu'elles sont déjà avancées en âge ou qu'elles sont infirmes, ou enfin parce que la faiblesse de leur tempérament et la délicatesse de leur complexion ne leur permet pas de supporter les jeûnes , les abstinences et les autres austérités qui sont en usage dans les autres ordres religieux. C^esû pour elles quil a établi la Visitation *. » Manuel a dit aussi :

1 Marsollicr, pages 405 cl 497, — v. Il les obligea à peu

« CV'St pnr I)onlc qiril insliliia un nouvel ordre de filles. Les monastères ne s'ouvraient pas aux vierges d\uie santé délicate; il lui parut nécessaire d'instituer pour elles, pour celles mêmes qui

étaient infirmes, un asile sûr et commode, et la première supérieure fut la baronne de Chantai, qui , ayant perdu son niari^ ne pouvait plus aimer que /^ic^/*.» Ainsi, dans Torigine, les religieuses ne tenaient point de pensionnat. Cette disposition nouvelle ne fut adoptée qu'après l'ordonnance de clôture portée sur les instances du cardinal de Marquemont , archevêque de Lyon. Les élèves remplacèrent les pauvres, sans leur porter préjudice. Je trouve seulement, à l'époque de la fondation , quelques pieuses personnes réunies dans un dessein charitable: Mademoiselle Favre , fille du premier président de Savoie, mademoiselle Chatel ,

d'aust^'-rités oorporcUes, le but qu'il s'élait proposé qu'on icçi*il les infmncs cl les personnes rriinc complcxion délicate ne le pcrnietlant pas. » (Ibid., page i87.)

1 Manuel, dépulé à la Convention nationale. Annie frun^ {■aise, loni. jv, p. i30.

macleinoiselle Fichet du Faussigny et mademoiselle de Blosnay : elles faisaient ce que font aujourd'hui nos dames de charité. Quand le fondateur eut ordonné la clôture, les rehgieuses prirent déjeunes élèves sans doute ; valait-il mieux ne rien faire et justifier les reproches de fainéantise que dirigera contre elles mon adversaire, mon très-conséquent adversaire? Alors, parmi les élèves , il y eut effectivement des nouvelles convei'lies ; rien n"empcche de croire que les bons enseignements et les douces vertus des Visitandines aient transpiré du pensionnat vers Genève , et un peu fondu le glacier de logique. Voilà tout le mystère.

Que sVnsuit-il? où veut arriver M. Michelet ?

Il s'en suit, par forme d'à -propos, que « ces institutions sont restées célèbres par les noms de madame de Chantai et de madame Guy on » (page 36) , et qu'il y avait hâte de mettre en avant ces deux figures. — Figures de hétcs? .,. figures d'anges ? eiKaminons.

SAINT FRANÇOIS DE SALES ET M"" DE CUANTÀL

Inlriiiiic amoureose. — Louf ooiuoiirs h la ii'aclion dnole. Madame de Cliaiilal ENTRE à l.i Visitalioii. — Los résultais.

Kl d^ibortl, voici maJaiiic de Cliantal.

Nous laisserons encore la biographie et les contes pour rire.

On fait de Tesprit. On observe très-judicieusement que madame de Chantai est née en 1072, r année de la Saint-Uarlhélemy {p(igc 38). — Moins judicieusement, M. de Marsollicr avait dit : le 23 janvier, joiœ de Samt'Jcan-V Aumônier., ce qui fut regardé comme un présage de ce tendre

amour qu'elle eut toute sa vie pour les pauvres ' .

On nous peint saint François de Sales comme une espèce d^amoureux blafâtre et un damoiseau de bas étage. 11 séduit et endort, par des complaisances de chat, les bons parents de la jeune dame, entre lesquels un archevêque de Bourges , et le beau-père. Il fait sa cour aux petits enfants et à la nourrice ^ ni plus ni moins qiCime jeune-recrue sensible; il a pour eux mille caresses. Ainsi renseignent Possevino et Gui Pancirole. Il appelle

madame de Chantai sa chère sœur et sa chère fille ^ et croit manifestei' ainsi sa flamme, comme si tous les évêques, en style officiel, n'en faisaient pas autant, — et quoiqu'aufbnd le bonhomme soit chaste"'.

Mais la jeune dame a un confesseur, et tout ce que peut obtenir saint François de

1 vie de saint François de Sales, tome T', édit. de 1833.

- Dans la première partie , j'ai donné à saint François de Sales la qualité de Français. Il Tétait par le langage ; et Henri IV le regardait si bien comme Ici, qu'il lui oflril* coadjulnrcrio de Paris. (S. C. M.)

Sales , c^csl l'emploi de directeur. Le coîi" Jesseur borné se prend de jalousie ; une guerre s'engage à la sourdine. A qui la pénitente ? à moi — à moi plutôt. Et la pénitente, ainsi tiraillée en deux sens , ne sait à quel saint se vouer. Bagatelle que tout cela ! Le directeur est fin; il engage la pénitente à ménageries susceptibilités du confesseur, et ne manque pas de « soumettre d'avance à « celui-ci les conseils qu'il pourra don- « ner » {page ^o) ^ pour l'enjôler à coup sûr, et n'en faire qu'à sa guise. Au fait, vous croyez qu'ainsi tout va pour le mieux ? et vraiment saint François de Sales paraît pousser jusqu'au prodige la modération , l'abnégation de soi-même et l'ineptie ; c'est une erreur bien grande. M. Michelet déclare que les apparences trompent ; je n'en dois point douter. — Je ne dois pas dire que tout ceci est pur mensonge, et qu'aussi bien M. Quinct me donnera la nouvelle ci-dessous : Saint Louis gagna ses éperons à Marengo , et M. Michelet le droit d'écrire en parlant fi'ancais une fois dans sa vie.

Suivez rintrigue.

Saint François de Saîes (1567-1622) emploie le langage de son époque, pour exprimer l'attachement qu'il a voue en Notre-Seigneur Jésus-Christ à madame de Chantai; il lui dit : Je parle devant le Dieu de mon cœur, etc. , etc. ; Vajfection que je vous ai , a une certaine particularité qui me console infiniment et qui m'est extrêmement profitable \ — Donc... Mais je ne prévois aucune conséquence, à moins de suppositions cyniques.

«C'est à elle, à ses enfants qu'il pense au « moment de la communion ; ils font péni- « tence aux mêmes jours, ils communient « ensemble)> {pcige 4i). — Cela pourrait être, cela est. Pourquoi non ? M. Michelet

1 Cité à la page 41 du libelle. — M. Michelet renvoie son lecteur au tome via des œuvres de saint François de Sales, éd. de 1833, qu'il a eue constamment sous les yeux, dit-il, et il indique les pages 31 1 et 272 comme renfermant des lettres galantes du Saint à madame de Chantai. Je trouve à la page 31 1 : Lettre à tm ami qui lui avait envoyé un livre qu'il avait composé sur l'autorité des deux puissances. (J'ai parlé ou je parlerai de celte lettre.) El à la page 272 : Lettre à une dame: le moyen d'être tout à Dieu, c" est de crucifier nos inclinations les plus vives. — Donc, le P. I.oriqucl fut un historien faussaire !

suit sa niélhotlc aflinée. Et, à la ngiicur, que veut-il dire ?...

On loue sa chasteté de plume /...

Mon devoir nVst pas , je le déclare, d^imiter cette chasteté. Je n'ai pas besoin d'hypocrisie. Sans détours , je soutiens qu'il accumule les détails, qu'il les exagère et les invente, pour imputer fi-

nalement à madame de Chantai et à son directeur des inclinations misérables. Les épithctes flatteuses dont il a parsemé ses perfides calomnies n'en diminuent point la portée ; je n'y vois qu'une grossière façon de donner le change à des esprits irréfléchis ou ignorants.

Dire d'un homme qu'il est sincère et qu'il est faux, qu'il est pur et qu'il joue une repoussante comédie de Lovelace, qu'il fiiit en quelque sorte de l'autel un lit moelleux pour ses amours mystiquement charnelles, qu'est-ce que cela? Et qu'est-ce donc enfin que de multiplier les citations mensongères et les fables de toutes couleurs,

dans l'évidente intention d'accréditer ces intrigues chimériques ?

L'évêque de Genève était un saint, aux yeux de madame de Chantai , comme du monde entier. Le directeur, qui n'avait pas deviné, cent ans d'avance, le style poU et chaste d'un siècle impudique , se conforme à l'usage existant, et parle comme on parlait alors , il écrit de même ; il entretient une correspondance spirituelle avec cette pieuse dame, se conformant toujours à l'usage commun ; il parle , devant Dieu , de son affection spéciale qui le console infiniment et lui est extrêmement profitable ^ des prières qu'il fait pour elle et pour son fils, etc., etc. — De son côté, madame de Chantai croit fermement, je le présume, à l'efficacité des prières du Saint; elle se persuade qu'en les rapprochant des siennes autant que possible, elle donnera par là même à celles-ci quelque chose du parfum qui s'exhale des premières et réjouit le coeur de Dieu : elle cherche à mêler une fleur dans ce bouquet céleste... Et, en tout honneur, M. Michelet viendra

me raconter que ces communications ravissantes cl immaculées recèlent au fond je ne sais quelle surprise brutale des sens !

Il use de restrictions , ce grand ennemi des restrictions ,• sa chasteté de plume fait la nerveuse et reflarouchée. Mais un instant , et vous aurez le lin mol.

Madame de Chantai, « pour cire une « sainte, n*'en avait pas moins des abîmes « de passion inconnue ! » {Pag^^ 42-)

On lit dans l'histoire : « Le saint évoque et la comtesse de Sales <f sa mere^ voulant accomplir un voeu qu'ils avaient fait à saint Claude , il en donna a^is à madame de Chantai, à qui il a^ait ouï dire qu'elle en ai'aitjiiii un pareU^ et il lui marqua le jour qu'il devait arriver. Madame de Ciiantal s'y rendit '. »

1 Elle avait lié une étroite amitié avec la comtesse de Sales, nii^re du saint prélat, qui lui avait fait promettre qu'elle viendrait la voir. » Maupas, Marsollier (|)age 470) et tous les historiens de la vie de saint François. — il écrit à cette même dame : Dieu sait combien votre chère fille jn'est précieuse, comme une propre seaur. — Encore une maîtresse.

Ici , c'est une passw7i inconnue qui la mène. Celte passion inconnue , ce spleen d'Ariane , cette rage utérine la rapproche de son Silenciaire , et la pousse violemment à faire du directeur un confesseur, à prononcer entre les mains de saint François de Sales le voeu d'obéissance, vœu si doux à prononcer en des mains aimées ! ! etc. [Pages 42 et 4^0

Parce qu\me pénitente choisit de préférence tel ou tel confesseur, il faut bien que son cœur soit séduit et sa vertu malade ! Parce que saint François de Sales, livré sans réserve aux loin-

taines occupations de Papostolal, ne pouvait assister constamment à Dijon sa pénitente , celle-ci, qui est une personne de haute qualité, s''expose aux plus hideux soupçons , si elle se dirige de temps à autre vers les différents pays où réside son confesseur ! . . . Des amis, fort honnêtes et non poussés par des appétits libidineux, ne sYcrivent jamais : Frétiez nous voir; et jamais ne répondent : Je sais lié des pieds et des mains / ^incommodité du voyage passé ne vous étouTie-t-elle pas?

710US verrons entre ci et Pasqucs ! [P. 440 Après six semaines^ madame de Chau' tal écrit à son directeur (non pas seulement ^//V//<? voudrait le voir encore *) mais cjuVlle voudrait se confesser encore ou réclamer ses conseils. — Et je dois en conclure que « ce n'est plus qu'orages en elle, que tentations ! » {Page 43.)

Elle a « des doutes même sur la foi [ihid)^)y — Et c'est nécessairement une rage utérine qui la réduit à cette pénible position d'esprit !

« Elle dit cette parole sombre : Il y a quelque chose en moi qui n'a jamais été satisfait. » (Ibid.) — Et voilà une échappée de bacchante! Et cette parole signifie , sauf ia chasteté de plume , qu'elle voudrait de saint François de Sales ce que Phèdre voulait d'IIippolyteî Et nul ne verra qu'il est uniquement question de ce sublime malaise , si merveilleusement défini par saint Augustin : Domine Deus ^ irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te ! et

' Pnpp n.

mieux encore j)ar saiuL Paul : Cupio dissolvi^ etc. , etc. I . . . Et le National sVcriera : « Remercions M. Michelet cravoir fait

acte (le bonne philosophie ! »

Or, saint François de Sales cachait toujours son jeu ; cet homme sincère était toujours un fourbe.

« Il fait semblant de n* entendre qu'à moitié {page 43); il veut ne pas comprendre que la dame de ses pensées brûle pour lui cPune flamme inextinguible.

<(Il n'écoute ses scrupules que pour Pen- « gager à n'y point réfléchir.)> — Et c'est là une tactique de galanterie boudeuse !

Il l'occupe de ses dettes à payer (dettes de madame de Chantai). — Mais l'amphibologie fait bien.

« Elle lira parfois de hcîis livres , » — et le Tartuffe lui conseille quelques mauvais livres... (Ibid.)

Cette sainte personne, que l'Eglise a placée sur nos autels, passe donc par toutes

les vicissitudes des tentations et du doute.

« Elle ne sait plus à la fin si elle ne va « pas s^ enterrer aux Carmélites ou se re- « marier. » {Page 44-) — Tant est vive et dcscspcrée la passion qui l'entraîne vers saint François de Sales. {Page 46.) Et de fait , qu'on me permette de le dire , il est assez d\isage aujourd"hui que les Didons du Quartier-Latin, dans leurs chagrins d'amour, menacent leurs fils d'Aiichise de la guimpe ou de la mort ^.. Fi donc!

« Un docteur de Sorbonne la pousse aux Carmélites. » {Page 45.) "Craignant que son amante ne lui soit enlevée, saint François de Sales fait trêve de rigueurs diplomatiques; et d'autant mieux

qu'avec la meilleure volonté du monde, il devait malaisément concilier cette indilîerence et ses chaleureux empressements.

1 Voyez ci-dessous pour ce qui est du second mariage de madnme de Clianlal.

2 Je tlierrhc à la page 33G du lome viti, éd. de 1833, suivant Tindicalion de M. Michcict, cl Je ne trouve point qu il y soit (jueslion de cette alTairo. Je trouve ; Lettre à un de ses omis. Il le console de lu mort de son frère.

Tout à coup , par bonheur , « le saint « trouve un aliment à cette puissante « flamme qvHl avait trop allumée » (/?. 46), — malgré ses feintes rigueurs. Ou, en d'autres termes, le directeur permet à madame de Chantai « d'entrer au couvent de la « Visitation. » (Ihid.) — Ce qui fait la finesse du moyen, c'est qu'à l'époque indiquée par M. Michelet(i607), la Visitation n'existait pas encore, et qu'elle fut précisément fondée par madame de Chantai et saint François de Sales, le 6 juin i6io '.

Bien entendu que la puissante flamme trouva un alimeiit dans les pratiques de la Visitation. — Un aliment signifie peutêtre une diversion puissante.

Dès quelle visitait les malades et les pauvres, madame de Chantai devait oublier

1 Saint François de Sales a\ait quarante-trois ans, et madame de Chantai trente-huit ans. — «Pour éprouver sa soumission , il lui proposa de se faire religieuse de Sainte- Claire, puis sœur de Thôpilal dcBeaunc, et enfin Carmélitc.n (Extrait de sa vie, écrite parMarsollier,pa(/c 490.) — M. Mirhclct suppose un dialogue ridicule, et conclut que Tangéliquc abnégation de madame de

Chantai provenait encore de sa passion violente pour ré\êquc d« Genève.

— '2 A"! — sainl François Je Sales, — qui élait pourtant son supérieur immédiat , et quV'lle voyait perpétuellement , plus que jamais , car ci/e voyageait môme dcjondation en fondiition^ sous sa direction aimée. (Page 48.)

Cest une tâche fort disgracieuse que celle de réfuter M. Michelet. Chaque mot demande une observation. A peine s^il s'en U'ouverait un seul que fauteur n'ait détourné de son vrai sens et qui n'ouvre la porte VI mille interprétations diverses. Le plus ordinairement, comme je l'ai dit, on est forcé de supposer , à défaut de comprendre. Plus souvent encore, la seule réponse possible consiste en ceci : l'auteur invente ce qu'il aliirme ; il ment du commencement à la fin. L'air d'assurance qu'il sait picndre pour débiter ses contes ne laisse pas d'en imposer au premier abord. Comment croire à tant d'audace ? Qui oserait s'inscrire en faux contre des citations portant noms d'auteurs , édition des livres , indication du format et

(les pages et des lignes ? On ne songe pas même à vérifier les notes; si, par hasard, Toccasion s'en présente, voyant la fourberie, on voudra n'avoir vu qu'une erreur de typographe ou s^être mépris soi-même , et tout finit là.

Je soutiens que l'histoire de madame de Chantai a été falsifiée, dénaturée dans son ensemble comme dans toutes ses parties ; que nul écrivain, nul livre, nul témoignage, nulle tradition ne justifie les commentaires délirants de M. Michelet ; qu'aussi bien je pourrais analyser tous les actes, et même les plus irréfléchis, de l'existence de M. Michelet , et les paraphraser , et en induire per-

sévéramment qu'ils impliquent, par voie directe ou indirecte , telle inclination désordonnée que l'on voudra.

Mon but n'est pas et ne peut être d'écrire ime véritable vie du Saint et de la Sainte, en face de ces déclamations vampiriques. D'autres l'ont fait , et fort bien fait. Les vies de Maupas et Fichet, si jésuite que soit ce-dernier, etc., etc. ', ces vies reste-

' 1 Henri Cauchon do Maupas, ^"vèfiuo (IM'.vrcux. Il fiif on-

— 2Ai —

ront comme des modèles dYdification , de bon style et dcvcr-ké; et pour la mrmo raison, M. Micliclcl rentrera dans IVjmln'e honteusement, ainsi qu\m homme que le jour compromet.

Donc, je n'insiste pas. Je laisse à de plus patients le soin dVxa-mincr s'il y a quelque pudeur dans toutes ces assertions :

« On interdit lîientôt à la Visitation la rt charité active, et Taustcrité » {pages 49 et « 50). Madame de Chantai y commença les <f molles dévotions ^ etc. » — La Visitation existe encore. Nous avons lu sa Kègle \ Nous savons que ces pieuses filles travaillent de leurs mains , qu'elles élèvent des jeunes personnes du sexe , etc. , etc. '^. Les

voyé à Rome en IGCI, pour solliciter la canonisation de saint François de Sales. La Me de madame de Chantai (IGGl), souvent réimprimée, a été traduite en italien. — Alexandre Fichet, jésuite, a laissé un grand nombre d'ouvrages fort savants et fort estimés.

* Qui est, à part quelques dispositions locales, celle de Saint-Augustin.

2 ('Saint François dp Sales régla les exercices etPemploi du temps, jusqu'aux moindres cli"scs. » Marsollier, page 199.

pauvres peuvent parler. Quoi quVn dise M. Michelet , les portes sont ouvertes.

Saint François de Sales s'est expliqué assez nettement à ce sujet. Nous lisons en VEsprit de saint François de Sales ^ partie XVII, section 24 : Des mortifications extérieures: « 11 n'en estoit pas beaucoup ami, et ne

vouloit pas qu'on les emplojast , sinon

aux pressantes nécessitez des tentations violentes : car alors il vouloit que l'on s'essayast de repousser la force par la force, et que l'on pratiquas! ainsi ceste sainte violence qui ravit les cieux ; et comme par des incisions et bruslures , on redonne la santé au corps, souvent aussi par ces remèdes caustiques on conserve la saincteté en rame.))

Toutefois , la puissante fiamme vivait encore 5 et c'est pourquoi , furieuse et folle qu'elle était, madame de Chantai « se « tatoua le sein du nom de Jésus. » — Et rien n'explique une pareille détermination que des contrariétés d"amour ! Et puis c'est (\\x petit esprit {page 50). Que sais-je? 1** M. Michelet confond les dates. C'est

beaucoup trop découvrir en liistoire. Lorsqu'elle eut le courage de graver sur sou cœur le nom de Jésus, madame de Clmntal n'hélait pas à la Visitation. La Visitation s'ouvrit plus tard. C'était peu de temps après la mort de son mari. Un seigneur de Bourgogne, ancien ami du président Frémiot , la demandait en mariage. « Elle fut toucliée du mérite de ce seigneur et des instances

de son père qui voulait au plus mie conclure celte union. Mais elle se ressouvint d'une promesse qu'elle avait faite à Dieu, et refusa. Pour sceller de son sansf le vœu qu'elle fit dene jamais se remarier^ elle eut le courage de graver elle-même avec un fer chaud le nom de Jésus *. Action extraordinaire, plus admirable qu'imitable, dit bonnement l'historien, mais qui ne laisse pas de marquer un grand courage et une ferme résolution de n'être jamais qu'à Dieu ^ .))

2" C'est àw petit esprit. {Pcifçe 50.) Que répondrai-je?. . . Le roi deSuède, Charles-Jean,

* Maiipas, Vie de madame de Chantai.

* Marsnilipr, Vie de saint François do Snirs, p. 47i.

se tatoua le bras gauche du nom de la République.. . L'affection se traduit généralement en cette sorte chez les généreux enfants du peuple j ce qui n"exclutpas l'habitude d'attacher religieusement à sa personne certains objets précieux ou de vil prix qui rappellent de près ou de loin des êtres vénérables. Le tatouage cause un peu de douleur, tant mieux; on se réjouit alors de souffrir : c'est la nature; tous les syllogismes du monde humanitaire ne prévaudront pas contre elle. Que si positivement, madame de Chantai, comme l'insinue M, Michelet, se donnait à ellemême le change , et en traçant un nom divin , sous-entendait celui de son saint amant^W fallait le dire totit haut, citer des autorités irrécusables , prouver qu'on n'a pas toujours soif de calomnies et d'ordures, et supprimer enfin cet ignoble propos : « 1° En tout ce qui concerne saint Fran- « cois de Sales, la Sainte se montre très-faite ble ; après sa mort, elle délire. {Page 50.) « 2"

Elle porte sur son tombeau, etc., etc.» {Fage 59.) Ni Fichet , ni Maupas , ni l'abbé de Marsollier, ni le véridique Pierre

Camus nVn ont fait menlion, ni personne.

En eflel , je Irouve sur le tombeau du saint évèque un petit livre •, comme sur celui de ma bomie mère une petite couronne d^mmortclles et quelques cyprès amoureusement cultivés par mes mains. Si j'*en crois des chroniques naïves , madame de Chantai le déposa , « en priant son ancien di- « recteur que , s^il y avait quelque chose <(contre son intention , il voulût bien Petra- « cer...))Et M. Miclielet de s''écrier : «Que « d'autres soient embarrassés pour trouver « le vrai nom de ce sentiment, etc.; qu\me « fausse réserve les arrête 5 qu'ils Tappellcnt « amour filial , etc., etc. ; nous rappellerons « VamoLir. y>{Page 5i.) — Ici je me récuse.

Pour avoir plus vile raison, M. Michelet n'entend pas que je définisse le sentiment qui animait madame de Chantai. C'était de l'amour; je le veux, mais je voudrais savoir quel amour : il y en a de tant de sortes, de si beaux et de si vilains I

1 C'étaient les llc^glcs de Tordre écrites par le Tondatciir et auxquelles madame de Cliantal avait ajouté quelques dispositions commandées par les circonstances.

Si matlame de Chantai n''éproiivait|qu"Lm amour de vénération et de reconnaissance , tel que nous en inspirent les hommes de grandes vertus et même de grande science, les bienfaiteurs de Phuraanilé , nos propres bienfaiteurs spécialement; si elle était à saint François de Sales ce que sont à PEmpereur, par exemple, ces vieux soldats mutilés qui chaque année vont oiïrir leur cou-

ronne ou leurs souvenirs glorieux à la colonne de la place Vendôme , j'admire ce sentiment.

Si, au contraire, un mystérieux démon la pousse, et qu"'elle prétende ainsi raviver des désirs impurs et mal éteints, je Tenvoie aux Madelonnettes.

Donc aymer^ qiCest-ce ? disait le Saint lui-même ; et, à celte demande, il répondait magnifiquement ': ((L'amour esl la première affection du raisonnable, qui est nostre volonté; si bien que la volonté n'est autre chose que Tamour du bien, et l'amour,

1 Voyez Touvragc cité de Camus, part. I, sect. 31, et Dq la chasteté du cœur, part. IV, sccl. 2 et 3.

c'est vouloir le bien. Si nous nous voulons le l3ien,c'cst-cc que l'on appelle amour de convoitise ; si nous le voulons à quelquVui , cVst ce que Ton nomme amour d'amitié... Aimer donc Dieu et le prochain, c'est vouloir du bien à Dieu pour lui- même , et au prochain , en Dieu et pour Tamour de Dieu... Aimer le prochain en Dieu , c'est se réjouir du bien qu'il a , en tant qu'il s'en sert utilement pour la divine gloire ; c'est cette charité qui couvre la multitude des défauts.» — Franclîcment, je trouve que saint François de Sales ne manquait pas de bon sens et de philosophie.

Mais j'exige trop. M. Michelet s'en lient à l'énigme, et prévoit que la jeunesse mettra tout au pire, ainsi que le commun des lecteurs.

Quiélismc ik saint François de Salos.

Et voilà. A la page 52 , saint François de Sales pratique et enseigne le quiétisme. Admirez la transition : « Toute la doctrine « de saint François se résume par les mots : « aime?' ^ attendre... »

A cette occasion, M. Miclielet cite un passage sans en indiquer Torigine. J^ai beaucoup lu les écrits de saint François de Sales } je perds deux heures à les feuilleter encore; point de passage. Partout la condamnation formelle de cette dangereuse doctrine. Sa vie tout entière la condamne. Nous Pavons vu , nous le verrons.

Admettons que le passage existe, par hasard; c'"est chose possible. Pour écarter les griefs de mon adversaire , il suffit d\uie simple et claire définition du quiétisme, laquelle se trouve plus bas ' . « Je veux peu

1 Page33;j.

de chose, aurail dit le Saint ; ce que je veux, je le veux fort peu. Je n"ai presque point de désirs; mais si j'étais à renaître, je n"en aurais point du tout. Si Dieu venait à moi , j'irais aussi à lui ; s'il ne voulait pas venir à moi , je me tiendrais là et n'irais point à lui.)>

En vain prétendez-vous que les lettres de saint B'rancois de Sales s'adressent à des religieuses consommées dans la perfection; qu'il emploie des allégories mystiques fort en usage parmi les ascètes ; qu'en suivant la glose du professeur, ce passage combiné avec mille et mille autres passages des lettres susdites , impliquerait une contradiction beaucoup trop grossière ; qu'un passage ne définit point une doctrine, à lui seul et abstraction faite des antécédents et des conséquents ; et qu'il faut un oeil bien pur et bien exercé pour apercevoir le fil qui sépare le vrai du faux , en ces matières délicates. Jà M. Michelet vous accuse d'humeur coquillcusc ^ comme dit l'évèque de Genève , cl continue de gauchir à son aise. L'évèque de Genève est quiélistc. Oui,

« ce n'en esl pas moins lui qui ouvre au « dix-septième siècle et à Molinos la porte <(du cjuiétisme... {Page 55.) Et, ajoute « le grand travailleur^ si votre œil est pé- « nétrant — comme le mien — vous le « verrez. »

« Saint François de Sales, dit M. de Montlosier, esl IVm des hommes les plus vénérables de l'Eglise chrétienne '. »

Manuel le jugeait ainsi : « Saint François de Sales est une de ces âmes sublimes, nées pour la vertu et pour la piété, que le ciel crée exprès pour inspirer l'une et l'autre Sa candeur inspirait de la confiance,

et en le quittant, on était meilleur. C'est surtout au confessionnal que, plus fort que les lois, par le seul empire de la vertu, sans les pièges d'une police souvent trompée parce qu'elle est toujours menaçante, généreux dépositaire des consciences, il a

* Dénonc. aux coursroyales, elc, etc., p. 34.

prévenu el des vols et des crimes. Comme simple oflicier de morale, il a fait plus de l)ieii qifime maréchaussée entière '. »

1 Année françaitc, loin, iv, p. 429 et 432.

Hors-dVime divertissant. — Promonade dans les seizième et diiseplième siècles. — Comme ([noi, pour SOCLEVER la famille et l'i'Hlever, les jésuites l'ont de l'enfant un savant enCS.

C'est Tobjet du chapitre ÏIT, qui nous occupera le moins possible.

M. Michelel nous promène à travers une foule de considérations bien absurdes, dans les seizième et dix-septième siècles,

ressassant toujours, sinon les idées qui n'existent pas, au moins les gausscries pédantesques des chapitres précédents.

Ainsi avnncoi'a-l-il que les (grandes ques-

tions se dcbaltaicnt ilans la famille même au seizième siècle, tandis que la famille, au dix-sep lième , s^isolc des grandes questions. {JPcig. 58 et 5g.) — Pourquoi? Rien.

Etque devient la famille au dix-septième siècle ? « Uhomme est muet pour sa femme « et les siens, qui ne pourraient rien com- « prendre aux petits problèmes qui rcm- « plissent son esprit. » {Page 69.) — Quels petits problèmes? Rien.

« Mais au moins la femme a-t-elle ses « enfants pour la consoler ? Non. Au temps « qui nous occupe , la maison silencieuse « et vide n"est plus avivée du bruit des « enfants. » (Ibïcl.) — Bien que les jésuites ne les cnlèi>ent pas aidant Vdge de douze ans, comme le porte Thorrihle Édit susmentionné. Mais la rc action déf^ote avait sans doute cassé Pcdit... Allez plus loin.

Pourquoi plus dVnfants dans la famille?

Parce que « le fils est élevé aux Jésuites , « la fille aux Ursulines ou chez d'autres

« religieuses. » (Thid.) — Je pense qiiVii seizième siècle, les fils et les filles n'claienl pas élevés autrement ^ ;et qu^à Tune et Tautrc époque, il y avait d\uitres instituteurs que des jésuites et Jes religieuses; et que les pères de famille, ici et là, pouvaient en toute liberté procurer à leurs enfants le genre d*'étlucation qui leur convenait. Selon M. Michclet, ce n'étaient pas les pères, mais bien les mères qui livraient les enfants aux jésuites et îuix ursulines : les mères étaient à même par conséquent de les conserver

au foyer de famille ou de s'en séparer; donc, si les mères restaient seules, c'est qu'elles le voulaient bien , et si le père^ donnait son consentement, c'est une preuve négativedu grai'e dissentiment qu'?7 y a dans la famille.

Comment la séparation produira-t-elle

1 Les Ursulines, instituées en 1537, par la bienheureuse Angcle de Bresse. Inslilut approuvé par Paul III, en 1544; Ordre ériqé en 1572, par Grégoire XIII, sous la Règle de saint Augustin.

onsuile <(l^opposili(3n , la gncrro et mille « maux pour la famille, pour la société ? » [Ibid.) — Par une raison toute simple : parce que au dix-septième siècle (ce qui n'arrivait pas au seizième) l'instruction donnée par les jésuites et les ursulines (mais non pas celle que donnent les autres instituteurs) « fera de Tenfant un petit sa- « vant en us. » [Page 59.)

Dès lors, observe mon adversaire, et sa profondeur d^idées me terrifie, plus de langue commune entre eux, [lôid.) -— L'enfant parle latin , la mère parle français ; le moyen qu'on s'entende ?

Et suivez bien. La niere alors , et nécessairement (/(6/<:/.),et-par ampliation,doit être Ignorante et mondaine. — Placez son fils auprès d'elle, l'ignorance disparaît, la mondanité cesse.

La clcr de la charade au prochain numéro.

Or, les jésuites, pour s'emparer de la famille, vont opérer sur ces deux machines individuellement : l'enfant, la mère.

Et d"abovd^ pour prendre Tenfant, les jésuites et les ursulines le briseront par Vaccablement des études.

Comment donc ?

« Il faut qu'il écrive, écrive , qu'il copie, « copie; au plus, qu'il traduise, imite. » {P. 60.) — Et jamais, de mémoire d'homme, on n'avait imaginé un pareil système ! Aujourd'hui encore, l'Université ne fait pas copier^ copier^ écrire , écrire , traduire , imiter! M. Michelet connaît un autre système bien pieilleur! Et voilà un en^mni brisé !

Et seulement, quels rapports trouveronsnous entre ces copies copies^ et l'art de prendre les enfants ? Rien,

Et la mère , comment la prendront-ils ?

« La dame est seule au château. » — Et les dames qui n'ont point de château?

Le mari est cl la chasse ou à la cour. — Voilà ses petits problèmes techniques. . . Et le mari qui travaille assidûment sous son toit, dans un appartement loué, au sixième étage de la rue Saint-Sauveur, n'ayant ni

présidence pour petits problèmes techniques^ ni triste hôtel dans Ij Marais ou la Cité?— Mil

Quand je vois U' soleil, cl quand je vois...

A quoi s'occupera cette dame seule ?

« Au seizième siècle, la clame charmait son «(oisiveté par le chant, souvent par les vers. « Au dix-septième siècle , on lui interdit « les chansons mondaines » {page 60).

Certes, Tobjection est sérieuse.. Elle vaut la peine d\ui examen.

Ainsi, on défendait, au dix-septième siècle, la poésie et les chansons mondaines qu'on permettait pourtant au seizième. On faisait subir à ces pauvres femmes une si choquante contradiction!

Quelles étaient ces chansons mondaines?

Si elles blessaient la morale, le seizième siècle avait bien tort, j'estime les rigueurs infiniment sages du dix-septième ; sinon, le dix-septième aura mes mépris. — INI.Miclielet ne dit pas quelles étaient ces chansons. Il dira autre chose plus tard.

On défendait la poésie et la littérature aux femmes. C'est une vérité historique : Madame Deshoulières , mesdames de Sévigné , de Grignan , de Maintenon , de La Fayette , Anne Barbier, etc., etc., naquirent au seizième siècle!... Je reste coi.

A propos, que signifie on ? Les jésuites, sans doute. Qu'ils le sachent bien.

Ils défendaient même à la dame le chant des Psaumes {ibid.). « Ce serait se déclarer prolestante, » observe encore et toujours finement M. Michelet. — Aussi, les jésuites d'en deçà de Louis XIV, et tous les prêtres , sous la Restauration notamment, ii'ont-ils jamais fait chanter par les dames des psaumes français-latins, et des paraphrases de psaumes qu'ils appellent cantiques.

Ne pouvant chanter, « que lui resle-t-il donc » (à la femme) ? {Ibid.) La Fontaine répondait :

£b bieni dansez maintenant.

Je réponds qu'il lui reste à soignci' son

ménage , à tricoter tles bas pour son fils cl son mari , à diriger ses domestiques ou à préparer de ses mains le dîner de famille comme Nausicaa la Piiéacienne , à visiter le cher latiniste , à prier pour lui et pour elle-même, à entendre dans cette intention la messe de cliaque matin , à veiller sur son cœur, et raille choses encore. — Ou autrement , « que lui reste-t-il donc? » « Rien..., dit M. Michelet, que la dévotion galante, la conversation du directeur ou de Pâmant. » {Pnge 60.) Honte et malheur aux femmes qui ne chantent pas î

Cest pourquoi, tout père étant préoccupé de petits problèmes techniques ^Gi tout enfant pris par les jésuites el les ursulines , toute mère se livrait au libertinage, ou, ce qui me paraît fort synonyme , à la galanterie^ et devenait au hasard la femme de son directeur ou de son amant , de Pun et dePautre, du premier surtout, qui le plus ordinairement réunissait les deux titres :

— car, de bonne foi, « si vous ccoiUiez a (jeune homme), témoin invisible, la con- <(versalion des belles ruelles, vous ne « sauriez toujours distinguer qui parle, de «(l'amant ou du directeur. » (Page 61.)

Le lecteur verra si j'avais droit de traduire énergiquement les réticences qui pullulent dans ce misérable libelle , et jusqu'à quel point le National peut préconiser la candeur de M. Michelet et flétrir nos impuretés de style.

Ceci étant posé , le directeur ayant son entrée au foyer, grâce à l'absence du iîls et du mari, comment pro cédera- t-il pour séduire la, femme et devenir son amant ? — Laissez passer un calembour de bonne compagnie. Le directeur exploitera la Prédcstmation. (Page 61.)

Et d'abord, la seule chose que j'aie comprise dans la théologie de M. Michelet, c'est que je n'y comprends ri<?n , absolument

lien. Je saisis quelques mois du libelle. JWpose au hasard les principes de la science catholique louchant la grâce et la prédestination. Je tâtonne, je suis fastidieux, et je le sais. A qui la faute?

« En ce siècle, se réveillait, pour \es/ài- « blcs et orag'cuses cimes des femmes^ la « question terrible du salut et de la dam- « nalion. » [Page 61.) — Laquelle question notait pas réi'eillés au seizième siècle; et cela, précisément, parce qu'alors Tépoque se passionîiait et guerroyait pour la religion. (Ihid.)

«(Trouver une réponse adroite à la ques- « lion, c''était réussir. » — Sérieusement? — Oui.

Les jésuites la trouvèrent.

Et la voici cette question rwttcusc ^ comme dit encore saint François de Sales : a Qui peut nous sauver? »

Ici mon adversaire distingue les thèoio-'

irieris des jésuites, et les jésuites du ja-

ris te.

Chacun va répondre à son tour.

Suivant lui, les théologiens répondaient : Cest la grâce du Christ^ qui nous tient lieu de justice. [Page 62.)

Mon adversaire dit une chose à peu près juste , pourvu qu'il entende par théologiens Luther, Calvin , Jansénius et leurs adeptes.

Luther et Calvin prétendent que la Grâce agit avec tant d'empire sur la volonté de l'homme, qu'elle ne lui laisse pas le pouvoir de résister. Et l'Eglise catholique les anathématise *. — Jansénius et Baïus soutiennent que l'efficacité de la Grâce vient d'une délectation céleste, indéhbérée, qui l'emporte en degrés de force sur les degrés de la concupiscence qui lui est opposée. Lisez la bulle Unigenitus.

Il est bien évident que ces hérésies dé-

1 Lulher, de, Servo Arbitrio, fol. 434. — Calvin, Institutions, livre 3, chapitre 2, n. 1 1 et 1 2.

truiscjil le libre arbitre cl justilienl toutes sortes de crimes , par rimpossibilitc où se trouverait riiomme cle les éviter ; elles détruisent de même les vertus , par ranéantissement de la volonté, qui seule constitue avec la Grâce le mérite des actions.

A part les théologiens de M. Miche let , nous avons les nôtres qui sont catholiques. Ils se divisent en deux classes ; Les uns pensent que Pefiicacité de la Grâce vient du consentement de la volonté : et ils l'envisagent comme cause morale des actes ; les autres, que la Grâce est efficace par ellemême : et ils disent quVlle en est la cause physique. De là les augustinienset les thomistes; de là le conginaisme de Suarez: — il fait consister la Grâce dans le rapport de convenance qui se trouve entre elle et les dispositions de la volonté; lemolinisme: — il n"'admct point la Grâce ellicace par ellemême , et veut que son efficacité vienne de la volonté humaine qui la reçoit ; et enfin Topinion du père Thomassin, qui ressemble

fort à celle des congruistes \ — J'ai dit : opinion; et en effet, PEglise, ne jugeant pas que ces divers sentiments puissent altérer

en aucune manière le dogme de la Grâce et du Libre Arbitre, en abandonne la discussion aux écoles.

Telle est la réponse des théologiens catholiques et des jésuites.

<(Le juriste, poursuit M.Michelet, le ju- « riste répond que nous sommes punis ou « récompensés selon Temploi bon ou mau- « vais que nous faisons librement de notre « volonté.)) Est-ce donc sans préjudice du concours de la Grâce? Le juriste qui parle si bien répète la leçon des théologiens catholiques. Le juriste , sMl rejette la grâce nécessaire, est pélagien ou semi-pélagien ; TEglise le flétrit. Je le récuse^.

Et puis, de quel juriste parlez-vous ?...

* Voyez Mallebranche , Traité de la Nature et de la Grâce; Henriquez, Bossuet, Défense de la tradition et des saints Pères . el le concile de Trente, sess. C, e. n.

^ Rétractations de S. Augustin, liv. 1, c. 10.

Je suis forcé de Iracliiirc. Par ce mol juriste^ M. Michelet ne dôsignc pas Tanciennc magistrature parlementaire. Il sait probablement que le juriste ainsi compris donne de plein pied dans les erreurs de Jansénitis, exagérant Pinfluence de la Grâce jusqu'au fatalisme. Il veut parler de la puissance gouvernementale qui fait la loi, et du juge qui punit les infractions. Tel est Tordre de ses idées. En face de la justice théologique, il place la justice civile ; il conclut de TEvangile au code pénal , et vice versa. On va bientôt s^en convaincre. Mais d^abord un peu de patience est nécessaire.

Vues nouvelles de M. Mirlielet sur la piédeslinalion. — h lliéol»gien cl le juiisle oonlinueiil leurs sermons. — Que les

femmes sont en e'quililirc sur un fil de rasoir. — Les causes. — les elTels.

« Qi^on se représente les femmes du clix- « septième siècle sur une crête étroite et « tranchante, un^l de rasoir. D'une part, « la prédestination qui damne; de Tautre, la « justice qui frappe... Deux terreurs... Le « pauvre homme ^ un pied sur une pente, un « pied sur Tautre (pente), toujours près de u glisser.» {Page G2.) — Quel est cq pauvre homme ?

Qui enseignait la prédestina rion qui * Molière, U Médecin malgré lui.

— t>70 — damne? Qii'cst-cc que la prctlcsliiiation ? M. Miclielet ne s'en tloute pasj il fait de la théologie à plaisir ; mais voici

Un petit bout d'orcillo échappé par malheur.

La prédestination qui damne est une bévue." Ce mot ne se prend plus qu"*en bonne part pour l'éleclion à la grâce et à la gloire. Le décret contraire s'appelle réprobation^ .■» Saint Augustin, dans son livre du Don de la persévérance^ chap. 7, n. i5, et ch. i4, n. 35, définit la prédestination « la prescience et la préparation des bienfaits par lesquels sont certainement délivrés ceux que Dieu délivre; » et chap. 17, n. 4^ ' « Dieu dispose ce qu'il fera lui-même selon sa prescience infailhble : voilà ce que c'est (\\\e prédestiner^ rien de plus. » Selon saint Thomas, 1" partie, q. 23, art. i"", « \2i prédestination est la manière dont Dieu conduit la créature raisonnable à sa fin, qui est la vie éternelle. » Telle est la réponse des théologiens catholique.

* Bcrgier.

Et maintenant, nos tliéologicns discutent, sans jamais confondre la prédestination avec la fatalité.

Surviennent, après Gotescalc, et Wiclef, et Jean Hus, Luther , Calvin , Théodore de Bcze, et les jansénistes, qui font un dogme de celte confusion; et encore une fois, TEglise les a foudroyés , leurs plus déterminés antagonistes furent des jésuites précisément.

Il y a les prédestinatiens mitigés et cathohques, et les prédestinatiens rigides ou hérétiques , ou réprobatiens * , etc. , etc. Peu importe aux catholiques.

L'Eglise a parlé, c'est leur réponse; la cause est finie.

Par opposition , M. Michelet place, de Pautre côté de la pente, Xq. justice qui frappe: Cest-à-dire qu'il épilogue sur le moi justice ^ et qu'il embrouille la justification théologique dans des chicanes de palais.

La justice du juriste demande la tête

* V. Petau, de Jncarn., liv. 13, e. 7.

— 27-2 — ilii coiipalilo (/). C3), la justice de Dieu veut la conversion , et non la mort ; elle frappe, mais elle guérit ; elle punit le mal et couronne le bien. Le Prêtre et les jésuites ne Tout jamais comprise ni définie autrement. La justice quij'rappe est la Justice, comme celle qui bénit ; et cVst la première fois qu^en dehors des petites-maisons, un être à face humaine veut s''en indigner.

L'image souriait à mon adversaire : une femme en équilibre ou à cheval sur un tranchant de rasoir, tiraillée de ci et de là par la

prèdestïnalion et la justice^ ce sont toujours manières de parler comme ce bon Sganarellc : Je m^êtais amusé dans votre cour à expulser le superflu de la boisson.

Résumons-nous.

En saine théologie, Justice, Grâce, Prédestination, ne sont pas des termes contradictoires , le Catéchisme en fait foi , et les théologi'ens catholiques Tont assez bien démontré pour qu'il soit inutile d'en repro-

cluire la preuve. Il suflisait cVunc définition exacte que tout le monde connaît.

Dans le thème de M. Michelet , les jésuites soutiennent la fatalité aveugle et la justice implacable, tout à la fois ou alternativement) pour le plus grand profit de leur Ordre. Deux absurdités hors de proportion.

Et enfin , que veulent-ils donc , ces jésuites? comment arriveront-ils, par ces ravins problématiques, à Tempire des ruelles?

L'avantage ultérieur d'une pareille manœuvre, je ne Tentrevois pas.

Un moment. Jusqu'ici , les jésuites n'ont guère fait que la moitié de leur besogne. C'est à présent le tour des distinctions superfines.

Vhomme^ disent-ils^ est sauvé ou perdu

par ses œuvres (p. 64). — Les jésuites disent

bien , s'ils disent ainsi ; mais ils ne disent

pas assez. Que n'ajoutaient-ils : ctpardé-

faut de correspondance a la Grâce cpil

cclriirc tout homme venant dnn.<i le monde? Ils rajoulaient-posiLiveriicnl; et l'orlhotloxie des jésuites m'enchante ; et les jésuites n'enseignent donc pas le fatalisme , puisqu'ils attribuent rigoureusement aux œuvres le salut ou la damnation; et M. Michelet reste arlequin.

« Vous êtes libre (d'agir), partant res- « ponsable, punissable. Vous péchez, et «(vous expiez. » (P«^e63.) — Ainsi concluent les jésuites. C'est exact. V nicuiqiic. secundùni opéra ejits '. On croirait même que les jésuites négligent beaucoup trop la Grâce. Et c'est justement l'épouvantable crime dont les accuse mon adversaire. Ils ont immolé le fatalisme au libre arbitre.

De la part de M. Miclielet, qui adore la liberté, cette accusation vous étonne; et de même , un pareil crime de la part des jésuites qui enfantent partout l'esclavage.

Mais voici le noeud de la dilliculté : « Le « jurisconsulte, qui nj plaisante pas, veut «une expiation sérieuse'*. » {Ibid.) —

1 IMalth,, XVI, ^7. — Rom., ir, 6.

"^ ^^)lll)lioIls pas (luc les /«li'sJc*, pour la pliipnrf , don-

— Ilb — Est-ce que les jésuites ne partagent pas son avis? — Non. — Les jésuites prêchent sur TEufer! — N^imporle. — Est-ce qu'ils plaisantent ? — Oui. — Que font-ils de cette doctrine libérale et sé'^'èrc : J^ous êtes libre ^ partant, etc., etc.? — Ils s'en servent pour duper le public; mais, dans la réalité, ils adoptent des grâces de fantaisie, émoussent galamment le fil du rasoir, et suppriment l'expiation pour amorcer les coupables ; c'est-à-dire pour les faire tomber sur une pente de la ente. — Donnez mi fait,

mie citation d'ouvrage, un mot... Et M. Michelet donne son témoignage tout nu. « Les jésuites prouveront souvent « qu"'il n'y a rien à expier. La faute, bien « interprétée, deviendra un mérite. Au <(pis , elle sera lavée par des bonnes oeu- « vres *, et la meilleure, c^est de se vouer

«t aux jésuites {page 65) Ces faibles

M âmes de femmes, /?/e//2^5 de mauvais dé-

naient alors dans l'erreur de Jansénius , qui exagère l'influence de la Grâce jusqu'au fatalisme.

* Ingénieuse équivoque. — Mon adversaire incline au ièiuitisniz

« sirs et de re?iiOr(/s , saisirent avidement « ce moyen de pécher en conscience ; elles « lurent heureuses de recevoir au confes- M siounal, pour toute pénitence, i/ne direc- ((tion d^ intrigues^ et pour rester dans le <(péché ^ elles firent souvent des crimes, » {Ibid.)

Je suis fort embarrassé, je ne dislingue plus rien. Le ra^oz'r s'évapore. La prédestination s'est enfuie, la prc'destinativn qui condamne . La justice qui frappe ne sait plus ce qu'elle vient faire ici.

Il va sans dire que les jésuites faisaient un marché avec leurs pénitents et pénitentes, comme le P. Cotton avec Henri IV: J^ouez-çous aux jèsuiics^et vous pourrez ^ en sâretè de conscience^ voler^ souiller le lit conjugal, assassiner^ commettre tous les crimes. Nos mères étaient pleines de mauvais désirs et de remords j elles saisirent avidement ce moyen d'arriver

au crime par le péché. On leur donnait au confessionnal des leçons d'intrigues... Et, nous sommes d'impudiques boutions ! des

hisloriens faussaires ! tle lâches calomniateurs ! de mauvais fils ! Et les Tyrlées du ISational Tiendront chanter la haute modération , la candide franchise et les coquetteries virginales de M. Michelet !.., Nous vivons de plus en plus en un siècle miraculeux.

Ce trivial étalage de mots sonores et d'érudition théologique pourrait signifier en définitive une chose : les femmes du dix-septième siècle, si mondaines ei ignorantes qu'elles fussent d'ailleurs , se préoccupaient vivement du salut éternel. En cet état, deux influences les atteignent : le fatalisme , qui justifie tous les crimes par l'impossibilité de s'y soustraire ; la justice implacable, qui n'admet pas la réparation et demande toujours la tête. D'abord, M. Michelet nous avait dit une vaste sottise, confondant Molina et Jansénius , la prédestination avec la réprobation , confondant tout. Mais à présent, il admettrait volontiers un moyen terme. Entre ces deux influences, le jésuitisme fait sentir la sienne : il rejette

le fatalisme el la justice implacable; il invoque la miséricorde comme Tun des attributs essentiels de la sévère justice de Dieu.

Que sVnsuit-il de là, suivant jM. Miclielet? Les jésuites prom'-cront qu'il Jiy a rien à expier. . . la faute bien intcrprèlée deviendra un mérite... Les femmes qui se confessent alors sont pleines de inam'ais désirs ; elles reçoivent une direction d'intrigues qX. font des crimes pour rester dans

le péché La Miséricorde produit tout

cela !

Quelle lumière ! Quel culte pour la femme et la mère ! Quel bon médecin des âmes que cet illustre professeur!... O Madame! ô manière! soyez une Brinvilliers, je vous prie ; devenez malade , nourrice , devenez malade pour V amour de moi. J'aurais toutes les joies du inonde de vous guérir * .

Au total, voilà bien des obscurités. — A qui la faute ?

1 Sganarellc, dans le Médecin malgré lui. acl. 3, se. 3.

Au secours de ses évolutions, mon adversaire appelle un mauvais écrivassier protestant, du nom de Léger, que personne ne connaît non plus que Gilles, et qui fiut partie de sa grande trilogie vaudoise. — J'appelle, pour mon compte, le simple bon sens; je nie éperdument que Léger luimême ait jamais eu Timpudence de mentir comme a menti M. Michelet. Je ne réplique pas.

Je demande seulement s'il est possible qu'une compagnie de religieux aussi méprisable et aussi scélérate eût obtenu les éloges de Bossuet , qui valait peutêtre Léger, de M. de Chateaubriand, de Descartes, de Fénelon, de Grotius, de Leibnitz, de Montesquieu, de Richelieu, de Roberlson, de Bacon; de Bayle, de Rousseau, de d'Alembert, de Voltaire lui-même, du fameux Kern , luthérien et professeur à l'Université de Goettingue, de Lalande , de Raynal, de M. de Montlosier.... Ce qui veut dire de M. de Montlosier^ elc. , etc.

« El vous,sV'criait lîossuel, cl vous, célèbre compagnie, qui ne porlez pas en vain le nom de Jésus, à qui la grâce a inspiré ce grand dessein de conduire les enfanls de Dieu dès leur plus bas âge, jusqu'à la ma- Unilé de Tliomme parfail en Jésus-Christ, à qui Dieu a donné, vers la lin des lemps, des docleurs, des apôlres, des cvangélisles, afin de fiiire éclaler par loul Tunivers el jusque

dans les Icrres les plus inconnues la gloire de PEvangile, ne cessez d'y faire servir, selon votre sainle instilulion, tous les lalenls de Tespril, de l'éloquence, la politesse et la lilléralure*. » — El M. de Chateaubriand : « L'Europe savante a fait une perle irréparable clans les jésuites. LVîducalion ne s'est jamais bien relevée depuis leur cluite. Que peut-on reprocher aux jésuites ? Pesez la masse du bien qu'ils ont fait, el vous verrez que le peu de mal dont les philosopJies les accusent ne balance pas un moment les services qu'ils ont rendus à la société". » — ElDescailes:

1 Sermons.

2 dénie ilu rliriatiattisme.

((Parce que la pliilosopliie cr.t la clef des autres sciences , je crois qu'il est trèsutile d'en avoir cludié le cours entier comme il s'enseigne dans les écoles des jésuites^)) — Et l'archevêque de Cambrai : c(On ne veut voir que les jésuites dans tout ce qui s'est fait sans eux. Ecoutez le parti : Les jésuites ont fait les censures des Facultés de théologie , dont ils sont exclus. Ils ont présidé aux assemblées pour régler les délibérations de l'Eglise de France. Ils ont conduit la plume de tous les évêques, dans leurs mandements. Ils ont donné des leçons à tous les papes, pour composer leurs brefs. Ils ont dicté les constitutions du Saint-Siège. L'Eglise entière, devenue imbécile, n'est plus que l'organe de cette compagnie pélagienne. Il ne faut plus écouter l'Ej^lise, parce qu'elle est conduite par les jésuites, au lieu de l'être par le Saint-Esprit*^. »

Ces paroles magnifiques sont de point en

1 Lettre XC.

2Instruct. past. 1714.

point la contrc-parlie du mauvais lihelle que j'ai voulu rôlutcr. On voit que M. Michelet ne fait pas beaucoup de frais d^invenlion. Ce qu"il invente, d'autres l'ont invente avant lui , et plus agréablement. Que vient-il faire ?

Je cite encore Grotius et quelques autres : « Les jésuites, dit ce grand homme, ont beaucoup d'autorité dans le monde, à cause de la sainteté de leur vie, et parce qu'ils instruisent avec succès, commandent avec sagesse, et obéissent avec fidélité'. » — Et M. Kern : «Quels sont aujourd'hui les ennemis des jésuites? ceux qui ne les connaissent pas. Le rétabhssement de cet ordre célèbre, loin de devoir nous causer de l'inquiétude, est au contraire d'un heureux présage pour notre siècle » — Et Bacon : <(Dès qu'il s'agit d'éducation, le plus court

est de consulter les écoles des jésuites

Je ne puis voir l'application et le talent de ces maîtres pour cultiver l'esprit et former

* Annales de rébus Belg,

les moeurs, sans me rappeler le mot crAgcsilas sur Pharnabaze : Etant ce que vous étes^ faut-il que vous ne soyez pas des noires^.»— Et Bayle : « Il est certain que tout ce qu'on a publié contre les jésuites est cru avec une égale certitude par leurs ennemis. Il est même vrai qu'on en renouvelle Taccusation, toutes les fois que l'occasion s"en présente, dans quelque li\>re nouveau. Cependant, ceux qui examinent avec quelque sorte d'équité les apologies innombrables que les jésuites ont publiées, y trouvent d'assez bonnes justifications pour faire qu'un ennemi raisonnable abandonnât l'accusation "'.)) — Et Lalande : u Le nom de jésuite intéresse mon cœur, mon esprit, ma reconnaissance. On a beau-

coup parlé de leur rétablissement dans le Nord : ce n'est qu'une chimère, mais elle a rappelé tous mes regrets sur l'aveuglement des gens en place de 1762. Non, l'espèce humaine a perdu pour toujours et ne recouvrera

1 Dedignit. et augm. Scient.

' Dict. hist. — Je recommande particulièrement ce passage à M. Michelet.

jamais relie lémiion précieuse el élonnanlc do vingt mille sujets occupés sans l'clàclic et sans intérêt de Pinstruclion , de la prédication, des missions, des conciliations , des secours aux mourants , c'està-dire , des fonctions les plus chères et les plus utiles à riiumanité. La retraite, lu frugalité, le renoncement aux plaisirs, faisaient de cette société le plus admirable assemblage de science^et de vertu. Je les ai vus de près, c^ était un peuple de héros pour la religion et pour l'humanité... J'eus occasion de voir La Chalotais à Saintes le 20 octobie 17/3. Je lui reprochai son injustice, il en convint. Mais Carvalho et Choiseulont détruit le plus bel ouvrage des hommes '. » — Et le cardinal de Richelieu : (1 La bonté de Dieu est si grande, qu'il convertit d'ordinaire en bien le mal qu'on veut procurer aux siens. Vous pensez nuire aux jésuites, et vous leur servez grandement, ji'j- ayant personne qui ne reconnaisse que ce leur est une grande gloire d'être hldnié

.innée philosophique , moralf et littéraire, tome I*'.

de la même bouche qui accuse l'Eglise^ calomnîe les saints^ fait injure d Jésus- Christ^ et rend Dieu coupable,,.. Beaucoup les aiment parliculièrement parce que vous les haïssez.* » — Et Rousseau ;« On a sévi contre moi pour n''avoir pas voulu prendre

la plume contre les jésuites^.» — Et Voltaire. . . (Voyez ci-dessus, page 22.)

Ces citations, quoique un peu étendues, ne déplairont pas ; elles entrent dans mon sujet naturellement. Voici les apologistes que M. Michelet veut combattre. Tous les cas sont prévus; je Pai dit, pas une syllabe qui ne soit une réfutation directe des calomnies formulées dans son libelle. H y a une différence pourtant, une double différence : c'est que Voltaire, comme Fénelon et les autres, viennent d'alléguer en termes fort clairs les raisons de la défense et leur expérience personnelle, à l'encontre des billevesées indéchiffrables que M. Miche-

^ Réponse aux ministres de Charenton.

^ Lellrc à Christophe de Rcaumont.

Ict nousjeHcà la face; cVst qu"'il.s portent ces noms-là, et qii^en vérité rilliistrc professeur se nomme tout bonnement Miclielet.

Le génie n"estpas d^obligation, sans cloute, et on le voit de reste. Mais le mensonge non plus.

Laide chose que le mensonge! Si laide, qu'il faut de bien grandes nécessites et des efforts violents pour Pimputer hautement à qui Va fiiite. JMiésitai longtemps... Hé! que pouvais-je dire? Encore une fois, les sophismes provoquent une discussion rationnelle et souvent exclusive de la personnaUté : il n^ avait point de sophismes; c'était une longue suite de faits controuvés, insolemment énoncés, détaillés, afHrmés. Y substituer des faits contraires et vrais, n'était-ce pas dévoiler par là môme le mensonge? Avocat d'une cause sacrée, je trouve un adversaire qui

ment pour me calomnier, qui m'appelle figurément ou en tontes lettres, coquin, traître, lâche, pendard, gueux, béhlre, fripon, miiiaud, voleur %

1 IMolirro, ihiil. , acic i, sr. I .

qui m^Utribue toutes les corruptions et tous tes crimes, qui demande ma tête : et, par déférence pour une telle dignité d'homme, je ne dois pas dire qu'il a menti mille fois!... Il mVst permis de le prouver, à condition que je n'en dirai rien!... Et M. Michel et se plaindra de mes incivilités!... Allons donc!

Voila-t-il pas qu'il allègue sa chasteté de plume , — car enfin l'expression m'obsède, — et qu'il fait en même temps de toute rehgieuse et de toute mère une fille de joie, de tout prêtre un séducteur démoniaque et un escroc ?

Conversion des pères par les filles. — Ce qui en résulte pour les jésuiles, — In jésuile à cheval sur des cadavres. — Aquativa fait la guerre de Trente ans.

Nous continuons d'assister au cours de Sganarclle.

Tout à riieure le dix-scptiùmc siècle, domine par les jésuites , avait rompu tous les riens de la famille. Le père allait à la chasse, les enfants au couvent ; la femme restait seule, abanduimcc aux intrigues de son directeur.

Maintenant la scène change

Le dix-septième siècle multiplie les rapports intérieurs de la famille, et les complique démesurément.

La femme, « que soutient Tobstination c(virile d\me main mystérieuse » {p. Qj)^ exerce sur le père qui ri^ est jamais /à, «

une « action molle et forte, ardente ciperscvé- « rante^ immuable comme le fer, et fon- « dante comme le feu. » (Tbid.) — O/i! la grande fatigue que d\ivoir une femme l et qiC Aristote a bien t-aisoti quand il dit qu"iine femme est pire (ju'ua dcmon *.

La fille, qui se tuit^ qui est au eouvent^ rivalise néanmoins à /a maison de zèle avec

1 Molière.

la mère , et poursuit Je père à la chasse dans une intention jésuitique. — Encore Tavis du docteur Sganarelle : les filles sont quelquefois bien têtues * .

Le drame, en vérité, marche bien. Ma femme est là, et n^est pas là. De racme ma fille. Je le veux, et tout est dit. — Je la veux battre , si je le veux ^ et ne la veux pas battre, si je ne le veux pas '^.

Si Lesdiguières se convertit ^, c"est que la fille , convertie elle-même par le père Cotton, « travaille habilement son père » {page 67), et prépare ainsi Tentrée du jésuite à la cour (voir ci-dessus, /^û'^c 180). — Cest encore parce qu'ail <(change sa religion ^ « contre le nom de connétable » [page Ci"]). Or, le maréchal de Créquy, son gendre, en

1 Molière.

^ Idem.

3 Lesdiguières , comme on sait , fut converti par saint François do Sales.

4 Pour change de religion. — Lesdiguières n'a pas, que nous sachions, change le calvinisme. Il a levé une poignée de terre

dans son tombeau de famille, et trouvé des catholiques, ce qui le fit réfléchir.

— t>uo —

lui remettant les lettres de coujiétable , ne f l'avait pas deviné : Pour avoir toujours clé ■ifainc^ueur et iiai>oir jamais été vaincu .^ dit le maréchal.

En Allemagne, les filles de Ferdinand 1" <(travaillent si bien que la maison d'Au- « triche s'unit par mariage à la maison de «(Lorraine et de Bavière. » {Page Çi'è.) — Incontestablement, lesjé-suitesont travaillé d'abord les filles de l'empereur; ils conduisent cette affaire pour élever les enfants à naître, et produire la « dure et dévoie <(génération des Ferdinand II, des Tilly ', « consciencieux exécuteurs des hautes

«(oeuvres de Rome!» ' Toutes choses

que nilustre professeur a vues sans doute dans les écrits de Lamormaini : Idca priiicipischrisLiani^ et dans les ^/z/2a/<7^ de Khcvenhuller, comme dans les peintures de ce

1 M. iMichclct éciil Tilhj. — Pour un grand historien j qui a tout refait, c'est la moindre des choses... Il s'agit de Jean Tzerdaès, comte de Tilli.

2 11 cs>l à savoir pourquoi T Université fournit des précepteurs il la raniillc du roi des Français, et coBimenl M. Micbelcl ne s'en plaint pas.

damné Sahafoy^ qui pourtant aimait les je-? suites et le disait M — Quoi! Salvator dit cela? — Oui. — Da72S quel chapitre^ s'il

vous plaît? — Vans son chapitre des

chapeaux'.

Il a vu de même cette chose : »(Sur les « ruines des villes en cendres , sur les « champs couverts de morts (à la bataille « de Leipsick, i63i), le jésuite trottait sur « sa mule près deTilly.» [Pages 68 et 69.) —Nous ignorons que la cause originelle de cette guerre fut une révolte des Bohémiens sous la conduite du Roi dliiver., et la jalousie des princes protestants d^ Allemagne; que Tilli fut vaincu par Gustave-Adolphe à Leipsick, et, comme tel , ne pouvait guère se promener faslueusement sur des ruines fumantes et des cadavres ^.

Schiller, à la vérité , déplore les horri-

* Salvator avait ses raisons pour les aimer. Ils furent les protcclcurs de son génie naissant.

* Molière, ibid.

» Je pardonnerais cette idée à Salvator Rosa. M. JMichelel nous a bien fait voir les jésuites en sentinelle sur les tours de Notre-Dame ! . . . C'est une fantaisie ; mais ce n'est pas de l'histoire. Et alors même , Salvator lèverait les épaules devant la philosophie do M. Michclel.

blés résultats de la prise de Magdebourg ; mais la poésie et des élans dec<ciu' ne sont point des raisons de guerre. Tilli lui-même l(\s déplorait; « il exprimait des regrets sur le sac de Magdebourg, dont il rejetait tout le blâme sur Pappeinlieim, » dit M. Weiss. Après la guerre de 1626 contre Christiern, quiavait pillé toutes lesterrcsecclésiastiqucs de cette partie derAllemagne, Tilli demanda pour toute vengeance que la paix fût signée ; en effet, la paix fut définitivement conclue à Prague, i635, entre toutes les

puissances belligérantes, et le pape Urbain VIII écrivit à Tilli pour lui exprimer la joie que toute TEglise avait d'une conduite si avantageuse aux catholiques ' .

Eh bien, non, nous avons hâte d\idopter les amplifications filandreuses de M. Michelet sur la guerre de Trente ans! C'était expressément un combat de machines qui marchent sans cœur et l'œil vide (p. 69) , au soufilc des jésuites. Et Ilanke, sans men-

* M. Wciss.

tir, dit bien que le séduisant Aqiiai>wa montrait en ceci Vohstination virile de sa main mystérieuse! — Ilemarquez en passant que Claude Aquaviva était mort en 161 5, et Possevino en 1611 ; ils avaient sûrement arrangé de loin la grande guerre. (P. 70.)

Aussi bien, M. Michelet n^ignore pas qu^il bat la campagne : C est un homme extraordinaire^ qui se plaît à cela et que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est. Il affecte de paraître ignorant. . . ^

Quelles misères ! quel insipide bavardage ! Quel métier que celui d^analyser ces forcencries rebutantes ! Oh ! non , ce n"est pas à M. Michelet qu'il appartient de s^écrier: Qiiî le fera sans mal de cœur? Il faut s\'tahlir en pleine boue! . . . JVn appelle à M. Quinet.

1 Molière , ihid.

Sailli François lie Salos. — rniiislriiniont. — Ips jésuites jouaieiiil FAUX. — Sailli François de Sales leur donne le TO^.

LMntitulé (lu chapitre nous annonçait un passage concernant les romans dévots de Tcpoque, ou mieux des jésuites. Au moyen

d'une figure que les rhétoriciens définissent \îi prètermissioji ^ M. Michelet déclare qu'il n'"en dira rien, pour ne point maculer sa chasteté de plume et ses mains blanches.

Cependant il observe et conslale que ces romans existent ; c'est commode. J'observe et j'aflirme qu'ils n'existent pas ,.ou que du moins s'il y a des ouvrages de spiritualité

auxquels celte qualification singulière pourrait convenir à peu près, ils ne contiennent de boue que celle dont les couvrirait mon adversaire en y touchant.

Comme semblant de méthode , saint François de Sales revient à cette page 71, pour montrer que tant d^hjpocrisie et dMn-trigues cruelles n'auraient jamais eu cours sans son intervention charmante.

De sorte que saint François de Sales, le candide imposteur , le pur débauché , se prêtait ou complaisamment ou sans pensev malice à faire la courte échelle pour Aquaviva, Canisius , Possevi-no et toute la bande de ces renards moitié loups.

Il serait curieux de le voir à Poeuvre.

M. Michelet se redresse , et crie à tuetête : Mais vous l'avez vu? — Point du tout. — Mais il a îd^iface d'ange? — Mais j'ai mis à néant vos stupides hypothèses, et j'estime que vous lui faites un rôle de niais qu'il n'eût jamais accepté , qui répugne à son génie délicieux comme à l'inflexibilité connue de sa belle conscience, et dont le plus

malavisé tles hommes n'"aur.iit pas clô tlupr. — Mais voici les preuves. — JVcoule.

Tout de bon, quiticz ces inrarlades

El puisque Ui frarrchise a pour vous tant d'appas, Je vous (lirai tout franc que celle maladie, Partout où vous allez, donne la comédie*.

Or, « les jésuites donnaient Tabsolulion «(au rabais. » {Poge 71.) — Mensonge. Et je puis répliquer sans plus de preuves : les jésuites ne donnaient pus l'absolution au rabais. J'"ai démontre Timpossibililé ou Tinvraisemblance de cette absolution *.

Eh bien , soit : les jésuites pratiquaient une petite morale [ihid.). Qu'en résultel-il ? c'est que les jésuites, au sens de mon adversaire, « pouvaient bien corrompre les M consciences, mais non pas les rassurer. » {Pages 'ji. et 72.) Ils eurent donc recours à saint François de Sales, qui les corrompit cl les rassura en môme temps. Voilà le jésuitisme ; — c'était lui qui était Vapothi-

Le Misanthrope, ad. I, se. 1, 2 Voyez pagCjTu.

Caire , et v'ià monsieu le médecin qui a fait cette belle opération-là \

« Les jésuites pouvaient jouer du riche « instrument Je mensonge que leur ins- « titut leur donnait... » {IbicL) Ccst-àdire jouer la science , l'ai^t , la littèiritare^

la théologie — Et des écrivains de

toutes sortes, grands écrivains, grands hommes , répondent que , sur ces divers chapitres, nulle société n"a égalé en puissance réelle la Société de Jésus. « La Chalotais porta Tignorance ou Taveuglcment jusqu"à dire, dans son réquisitoire, que les jésuites n^ivaient pas produit de métaphysiciens. Je faisais alors la table

de mon Astronomie; j'y mis un article sur les jésuites astronomes: leur nombre m'étonna*^. » Ma première réfutation ^ présente une assez Ion gue liste des hommes remarquables que produisit la Société de Jésus dans toutes les classes du monde intellectuel. Qu'ils aient exploité pour le mensonge leurs talents et

1 Molière, ibîd.

2 Lalande, Annales philosophiques , etc., tome l^"". ^ Les Jésuites. \U'i,^' Mxi.

 leurs œuvres , ce u'élaiL pas une cliosc si évidenle qu^il fût inutile de lo rendre palpable.

Au reste, la métaphore paraît exquise. La science, Part, la littérature, etc., c"cst un instrument; les jésuites avaient l'adresse de s'en seivir , mais non pas d'en tirer un son juste. (Ibicl.) «Ce son juste, c'est précisé- «(ment saint François de Sales qui le leur « donna; ils n'eurent qu'à jouer après lui, « pour rendre le Hiux un peu moins discoru dan t. » {Ihhî.)

Et comment /oMût/V donc saint François de Sales ? u 11 regardait de préférence les <(moindres choses de la création, les pe- « tits enfants, les petits oiseaux, les petits " moulons, les abeilles... ; ce qui autorisa « chez les jésuites les bassesses du style ^ <(les petitesses du cœur, »> [Paire 72.) — Ainsi jouait-il.

Exemple : « Parce qu'il montre Dieu <i dans la femme qui allaite son nouveau-né, « il enhardit ses imitateurs aux plus sca-

« breuses équivoques ; et il les a fait « mmncer à ce point, qu'^entre la galanterie rt et la dévotion, Tamour et le Père spiri- « tuel, la ligne devient insensible (/?, 72).» — On n'a pas besoin

de mes réflexions. Mais j^observe que TEtat n'a pas payé Voltaire pour écrire la Pucelle.

Tel est le résumé du chapitre III. Telle est la logique de M. Miclielet. Il faut bien de Tineptie pour ne pas la comprendre, et poin^ se fourvoyer dans les sentiers rocailleux que nous traversons. La mauvaise foi toute seule pouvait faire que nos yeux n'eussent pas rencontré en lout ceci deux ou trois propositions tolérables.

Mieux inspirés, nous saisirons la finesse élégante de style et la haute distinction d'esprit de M. Miclielet, 1° lorsqu'il reproche aux jésuites de duper les maris en suivant l'amoureuse tactique des amants, qui consiste en de lâches roueries, etc.,

fie. {p'i^c Jj); 2" lorsqiul accuse les jésuiles iVatliaper Dieu {pcige 75), el (jifil épuise à celle occasion le vocabulaire des bouges.

l'eouui sous foinie archilccluialc. — L'arsenic sous forme d'puimi. — Promenade d'une dame allemande à traders des maisons louches qui onl L'AIR l'RÈIRE el L'AIR VIEILLE FILLE. — Celle dame pleure, assise sur une borne.

Une dame allemande est introclulle. La clame sYgare dans le quartier du Jardin des Plantes. IN^ayant rencontré que des rues entières de jardins^ àes maisons grises qui^ par dérision^ montrent leurs croisées murées^ qui voient et ne voient pas , qui ont Vair prêtre et F air vieille fille , et qui la regardent d'un œil louche , elle s'assied sur une borne et se met à pleurer. {Pages 78 et 79.)

Qi^arrivail-il donc à celle dame alleluande ? « IJ'c/inui, »

L"eiinui , « c^st efreclivemenl ce qui «(prend et afladil le cœiir, à regarder seii- « lemenl ces disgracieuses maisons ; les plus « gaies sont des hôpitaux. » [Ibid.) — Et celte dame ne connaît pas un moyen de se désennuyer noblement avec les malades :

elle aime mieux des prisons et des casernes, et ses florins.

Le quartier fait comme saint François de Sales ; il essaye , à sa manière , Vinstruj)ientj pour que les jcsuiles puissent jouer plus juste après lui ; le quartier fait /ace de.,. Dites-le moi.

Or, vous ne saviez pas pourquoi des hôpilaux dans le quartier MoiilFetard? Vous hviez bctii peut-être Tidce sainte qui plaça précisément au coeur même de Tindigence la providence des indigents ? Quelle erreur !

Les jésuites sont beaucoup plus rusés : très-visiblement, ils se proposaient dV^/iniijer le peuple sous forme architecturale

{p. 81), et (le le dure mourir; ils voulaient aussi, en j^ multipliant les pensionnats, débarrasser la nolîlesse de ses filles, ennuyer ces infortunées, et les faire mourir pareillement, au profit du vieuoç système uiurt.

Les rouveiilsà dpiw époques. — Diieclion des reli'içieuses. ^ — ^.Guerre acharnée eiilre les direeleiirs. — M. de Bénille, à propos des jésuites.

Suit une comparaison des couvents du pioyen âge avec ceux du dix-septième siècle et d'aujourd'hui.

Au moyen âge î 1° « la discipline était rude. » {Page 8j .) — On peut en convenir.

2" « Le nombre des religieuses très-petit. » — rEt rien n'est plus vrai que la proposition contraire.

3" « Le relâchement de la discipline com- « mença dès lors (au dix-septième siècle) à « peupler les couvents, car les parents hc- « sitaicnt moins à faire prendre le voile à

« leurs filles; ce n^ était plus les enterrer « vhcs. » [Ih'ul.) — M. Micliclet se combat lui-même : iladitenmnintcscirconslanccs, et il répétera que, dans les couvents d\aujourdMiui , les filles sont enterrées toutes vives et assujetties à des mortifications cruelles.

4° « Le relâchement devait engendrer Poisiveté. » Au dire de M. Miclielet, voici la cause : Comme elles ne chantaient plus cil latin (pourquoi donc?), les religieuses ne pouvaient plus chanter du tout ; chanter, cela du moins leur eût procuré quelque peu de distraction {pages 82 et %'i passim). D'un autre côté, on leur défendit de lire, pour ne pas les rendre trop liseuses (le moyen est ingénieux). On leur défendit de chanter en latin, craiirjjant qu'elles ne s' attendrissent à chanter les louanges de Dieu. (Quelle connaissance du coeur humain!) Ne lisant pas, ne chantant pas, que faire? — La Fontaine répond...

Et « comment rc/??/;/rtC<7-^072 tout cela?... (Cest une transtlion.) « Quelle chose ^w^-

Il stitua-t-on ? . . . , Une chose? non, mais « un homme , tranchons le mot.)) (Ibicl.) — Il était déjà fort tranché. — « Le direc-' teur. »

Et ensuite les contes drolatiques, les mêmes que ci-devant.

Et puis cette observation pyramidale : « Les idées se pressent ici, mais il faut « qu*'elles attendent , nous les écouterons « plus tard; pour le moment, elles rom- « praient \cjil de la déduction historique. » {Page. 840

Et cela s'appelle écrire noblement , excellemment. « Il n'est pas, que je sache, dit le rédacteur du National., il n'est pas en notre langue de récit plus frais, plus brillant, plus aimable, etc., etc.. L^éloquence de la pensée se joint à celle du langage, etc. , etc. Les raisonnements les plus sévères ont acquis, sous l'excellente plume, les qualités attachantes, etc., etc. La beauté

des sentiments se reflète dans le style

C'est un charme d'élégance et d'amabilité

qui anime et parfume le livre loul entier, lionne de la douceur aux pages sévères.., et, derrière Técrivain, fait toujours percer IV'poux et le père... Cest proprement un charme*. » — Cest or mousseux pour les badauds d'antichambre.

Donc , le dix-septième donnera un directeur aux religieuses.

Mais voici un inconvénient : tous les prêtres , séculiers ou réguliers , veulent avoir la direction; « pour eux, citait une

« affaire de cœur)) {page 85), pour

• les Ordres^ c'était un grand pouvoir, w

Ainsi i(M. BéruUe — on dit moins élégamment M, de Bérulle"^ — courtisait bcau- « coup les carmélites; il y allait à toute <(heure du jour, et même le soir, les jésuites « disaient de

nuit. » (Jôid.)—^ Les jésuites disent que vous mentez, et que vous invoquez au moins témérairement ici le témoi-

* National du 2i février 184d.

^ D'une ancienne fiiiniile de Champagne , connue dus le commencement du I 4" siôr le.

gnage de Tabaraud, car ils trouvent seulement dans son livre ces paroles suspectes : « Les cannes français étaient jaloux de le voir chargé de la direction génèi'ale des religieuses carmélites. Tous les religieux disent que vous mentez , et que ces guerres pour la direction des religieuses D'août ja^mais existé, même en apparence. Ils disent qu^en tout temps, les directeurs de religieuses furent désignés, non par les Ordres, mais par les évéques , et révocables à la volonté de ceux-ci *.

Et, à mon tour, je dis que vous faites usage d\in argument pitoyable pour expliquer cet acharnement des directeurs.

Vous alléguez V importance idéale et poé-

1 Sauf le cas exceptionnel du confesseur extraordinaire, et alors révêque désigne un nombre indéterminé d'ecclésiastiques parmi lesquels la religieuse choisira. C'est une mesure, si je ne me trompe, que ne blâmeront pas les gens qui s'entendent en liberté humaine , et non plus ceux qui conçoivent la nécessité d'une haute surveillance dans des positions aussi délicates. Le confesseur extraordinaire est également révocable. Toutes les fables de M. Michelet s'évaporent devant ce document bien simple.

tique (les communautés de femmes {p. 85). — Faites-vous comprendre.

Vous dites : « la vie molle Vdes isilan- « dines était très-propre à faire des vision- « naires ; et les ursulines , avec leurs cent « cinquante couvents, présentaient au di- «(recteur un grand instrument politique » {Pcig. 86.) — Et 1° nous connaissons la vie molle des Visitandines ; et nous admirons que saint François de Sales , le saint FrancoisdeSales de tout le monde, eûtdonnéunc recelte pour faire des visionnaires ; et quand même la visitandine Marie Alacoque n"'eût été qu'aune visionnaire , cette maladie individuelle ne prouverait rien, selon nous, contre un ordre de religieuses ayant deux cent trente-cinq ans d^existence ; et nous soutenons, comme nous établirons, que les visions de Marie Alacoque ne méritaient pas les aimables sarcasmes de M. Michelet. — Et 2°, en ce qui concerne les Ursulines, nous rions tout bonnement de la portée politique dont on les gratifie. — Et 3° enfin, nous goûtons fort peu cette remarque : «(Les Visitandines étaient inactii^es^ etc.; les Ur-

siiUnes ^ plus utiles^ se vouaient à V enseignement, {Page 86.) Car, sous le règne de Louis XIV, les Visitandines, et vous leur en faites un crime précédemment, tenaient des

pensionnats de jeunes filles Si les

Ursulines étaient utiles parce qu'elles se vouaient à renseignement , par là même les Visitandines qui se vouaient à l'enseignement Vêtaient comme elles.

Saint François de Sales nous dira, lui aussi, combien la direction et la confession tiennent au cœur du Prêtre : « Je vous avoue que , comme on appelle martyrs ceux qui confes^oient Dieu devant les hommes, il n'y auroit pas de danger d'appeler encore

martyrs ceux qui confessent les hommes devant Dieu, même confesseurs et martyrs tout ensemble. O vraiment !

vaudroit autant exposer un visage frotté de miel à une ruche d'abeilles. » [OEuvr-es , page 28 , ch. 18, i"part. , édit. de 1747O

Et que dirai-je du passage cité à la page 87?

M'est avis que les religieuses ne sai'ent

ce qu'elles reiiLmt^ si elles i\^ nient attirer sur elles la supériorité des religieux , etc. Ayant clieiTlié dans rédilion des œuvres de saint François de Sales , tome XI , page 120, édition de i833^, je n"ai trouvé qu'aune lettre à un seigneur de la cour^ oii il est question de rarnvce de son frère, évéque de Chalcédoine, et une autre à une demoiselle malade^ où il n^est question que de patience dans les ennuis de la fièvre.

Je note seulement ce gage nouveau d'exactitude et de sincérité.

Voici pourtant une petite leçon d'histoire. « Un gentilhomiïîe du duc de Nemours, ennemi juré de la maison de Sales, trouva moyen d'avoir quelques lettres du saint homme. De concert avec une courtisane , il en contrefit une où celui-ci s'excusait d'avoir été oblige de prêcher contre elle , et lui disait mille criminelles douceurs. Ensuite le gentilhomme

1 Suivanl les indications du libelle J\i ev constàument

sous i,KS YKLX , (Ht ^I . Mlcliolol, i.'kuition de 1833. » (Page 33.)

et la couitisane firent grand Jiruit. La réputation Je saint François de Sales en soLiiFiit beaucoup pendant trois ans. Le ca-

ractère et le style étaient si bien imités, qu'il en fut étonné lui-même. Enfin, le misérable avoua son horrible calomnie et mourut en désespéré. Saint François de Sales le pleura * . »

" O Voltaire! ô malheureux ennemi d'une religion qu'au fond du cœur tu adorais! Homme prodigieux dans tes égarements mêmes , et qui fis déraisonner la vertu en l'enivrant de malice et d'esprit ! Menteur immortel , détestable enchanteur, ce sont là tes enfants!... Ils se disent aussi les fils de Pascal!... Ils ont déblayé le sillon des siècles.. . N'ont-ils pas fait des révélations ? . . . Ils sont les prêtres du Vrai et de la Charité ! Ils sont d'honnêtes gens ! On ose frapper des médailles en leur honneur et les apo-

* Aug. de sales.

ihéoser comme des dieux ! On dit de M. Miclielet, qu^il est Van des plus vaillants et des plus nobles héritiers de V exconiniunicaiion de ce pauvre T^oltaire^ !...

Non, M. Michelel, et toujours non, les jésuites, pour donner le change à saint Ignace, n'ont pas remplacé la direction générale des couvents , qui leur était sévèrement interdite , en pratiquant la direction individuelle ^ et dirigeant une 4 une les religieuses qu"ils ne gouvernaient point colleclivement [ihid.). Le moindre vice de ces allégations, c"est qu'elles égalent en absurdité toutes celles que nous avons vues.

Saint Ignace défend aux jésuites d'accepter facilement la direction des religieuses ; pourquoi? pour prévenir peut-être les impurs lazzis de votre chasteté de plume^. Voilà une règle positive. Eh bien, je

* National déjà cité.

2 Voici un exemple de chasteté de plume : Les rkgents

(jésuites) A QUI I.E MONDE DES FEMMES SE TROUVAIT FERME, DEVINRENT TROP SOUVENT DEsTiRCIS, DES (^,ORY!)oNS DE COLLEGE,

(rage 101.) — Il me souvieiil ici d'une belle parole de saint Augustin, citée dernièrcnienl par le vénérable évéquc de Chartres , cl qui résume assez bien la prétendue mission

vous dcile de prouver que les jcsuiles n'y soient pas restes fidèles.

Vous confondez à dessein le confesseur et le" directeur, le gouvernement et la direction.

La confession... mais c'*€st assez.

La direction , dans le plus large sens du mot, ne consiste qu'en certains rapports de spiritualité librement établis et nourris par une mutuelle confiance entre le directeur et celui qu'il dirige. Elle n'est obligatoire pour personne. Elle est, chez les religieuses, comme chez tous les hommes de tous les états et de tous les caractères, un besoin perpétuel, un appui de la faiblesse, la lumière de l'inexpédence , l'application sentie du fameux adage : Fis imita fortior. Si vigoureux que vous soyez, qu'avez-vous fait sans prendre conseil d'un ami? vos libelles probablement, et je le crois... Malheur à celui qui est seul! Fœ soli! Depuis le premier souffle jusqu"au repos du sépulcre , la di-

moralc de M. Michelct. Verha quœdam, etc., etc., vcïutim-■pura cxhorrescens,impurus exagitat. RafTinement usité de nos jours. On maudit le vice pour avoir le plaisir d'en parler.

rcciion nous siiil et ne nous (|uUte jamais; et (l'ordinaire , quand nous la perdons de vue, c'est alors que nous la subissons davantage. Nous sommes des soldats sur la terre, mîlitia est vita hominis super terrain. Point de soldats, point de bataille sans un chef, point de vie possible sans direction. Faut-il montrer maintenant en quoi le gouvernement diffère de la direction, et que le directeur, pour donner à des religieuses quelques salutaires avis, ne tient pas nécessairement la clef de la caisse et J'ai

honte.

Faut-il répéter que le directeur doit être approuvé par Tevcquc , comme le confesseur, et qu'il est révocable comme celui-ci ; que M. Miclielet confond le directeur et le confesseur extraordinaire; et qu'il y a l'objet de la confession et Tobjei de la direction, qui sont parfaitement distincts?

Et enfin ne voyez-vous pas les intentions de l'Eglise, lorsqu'elle consacre par son autorité souveraine ces trois systèmes de conduite intérieure?

EfFectivement, la confession, lorsqu^il s\agil de religieuses surtout , présente une tentation terrible. Un homme seul peut exercer sur une pauvre femme isolée, quM dirige constamment et dont il possède les plus impénétrables secrets , une dangereuse tyrannie. Par ces motifs, Tévêque Ta choisi entre les saints j sur la moindre plainte et sur un simple soupçon , Tévêque intervient et lui retire ses pouvoirs. Il nMmporte. L'évêque prendra des précautions plus minutieuses. Si la pauvre femme ne goûte pas son confesseur ordinaire, elle écrira une lettre, sans obhgation de la soumettre à sa supérieure , elle la déposera chez la portière du couvent, qui doit la remettre à Tévêque. Cette lettre contient la

demande d\m confesseur : Tévêque désigne, comme je Tai dit, un confesseur nouveau.— Ainsi peut-elle porter au tribunal de Tévéque, remarquez-le bien, tous les sujets de plaintes qu^elle trouverait dans son couvent.

Cest là la règle ordinaire. Il existe une disposition commune. Quatre fois par an,

— 3iC —

Tôvrquo donne aux religieuses nn confcssciu' extraordinaire sous les réserves que fai dites.

Indépendamment de ce confesseur, elles avaient un directeur... Eli! lisez l'abécédaire.

Où prenez-vous vos malédictions? Où trouvez 'VOUS de la débauche, des absolulions amoureuses, et le droit d'écrire ces lignes infectes : « Avec le directeur jésuite , « le confesseur devenait peu à peu une es- <(pèce de mari dont on ne tenait guère « compte » {page 88) ? Ignoble propos, calomnie lâche et folle.

Et c"*est pour Texcuser, vraisemblablement, que vous dites en si beaux termes : TV;/, jésuite^ somiens-t'en y ton art est la calomnie {page^o). Vous avez vos raisons pour crier au voleur ; cVst un système connu. Ceux qui vous poursuivent ne s^

l romperon t pas 7b/, sou çle/is-i'cn ,

to7i art est la calomnie.

Slu' quoi vous racontez, prêtre du vrai, quelque anecdote de taverne : « ITne des

((parentes du cardinal de BéruUe étant de- « venue grosse aux Carmélites, les jésuites « l'accusèrent hardiment^» — Et vous citez

Tabaraud D^abord , Tabaraud , comme

janséniste, était TenDerai né des jésuites ; et c^est un témoignage au moins singulier que le sien. Et puis vous mentez pour la millième fois, car il n'y a pas une syllabe dans tout ce volume de Tabaraud qui justifie la citation. Jamais Tabaraud n'a écrit ni même pensé que les jésuites accusèrent M. de Bérulle.

Prodigieuse effronterie ! dites -vous.

{Ibicl.) Je l'accorde, mais c'est la vôtre.

^ Page 89.

Ooiélisme des jésuites. — le jésuite Desmarets de Sainl-Sorlin — . Soélératessc du P. Annal.

Le cinquième chapitre nVst quVin résume des chapitres précédents. On espère y trouver quelques expUcations ; le chaos se comphque. M. Michelet fait Téloge de Port-Royal, qu**!! ne connaît pas; du grand Arnaud, dont il n'a pas lu les ouvrages; de Pascal , qui ne méritait pas sa bienveillance.

Suivant lui , le clergé , au dix-septième siècle, fuit des ajjcùres. {Page 91 .) — Té-

moin saint Vincent tic Paul, Bossiiet , Fcnélon , Bourclaloue , Massillon , Fleury, etc.. Et les laïques font VEglise, — « Car u Descartes et Galilée ont donné le mouve- « ment à la science, Leibnitz et Newton « Tharmonie. » {Page 92.)

Le reste est de même.

On y fait de Desmarets de Saint-Sorlin, membre de TAcadémie Française et auteur de C/oçis , un suppôt du jésuitisme. — Et comme tout exprès , les jésuites ont condamné plus haut que personne le fanatisme bâtard de Desmarets.

On dit que la vie de Simon Morin était innocente. — Chacun sait que Morin, logé chez une fruitière de Paris , abusa de la fille de celle-ci , etc. , etc.

On dit que le père Annat poussa Desmarets à faire brûler ce malheureux (page io3). — Et en même temps, que Desmarets perdit Morin par jalousie. On prête au père Annat les infernales machinations que voici : « Poussé par ce religieux, Desmarets capta « la confiance de Morin , lui fit croire qu"il « était son disciple (de Morin), et en lira

<((pour lira de lui) des preuves écrites au « moyen (les(|uolIes on le fil brûler (non « pas Desmarcls, mais Morin ^).

On (lit encore que « la faveur du père « Annat valut aux livres les plusextrava- « gants de Desmarets Tapprobation de Tar- « chevèque de Paris. » [Pags io3.) — Et Phisloirc dit que le clergé de Paris, de son propre chef, approuva les seuls ouvrages irréprochables que Desmarets de Saint- Sorlin eût mis au jour , après sa conversion , ce qui n^entraîne aucunement Tapprobation des autres ^.

On dit que Desmarets, toujoiws coîiduit

par les jésuites^ « a démembré Port-Royal,

« et cela en gagnant quelques-unes des

« religieuses {petite 102). » — Ce qui paraît

fort logique et vraisemblable.

On ment de toutes les manières et sur tous les tons.

» page 103.

2 Ces livres sont VOfficc de la Vierge et des Prières où se faisait remarquer un peu d'exaltation, mais qui n'avaient encore aufun cararti^re danfiereux

Pourquoi Tarlufe n'est pas ciioore quit'tiste. — Tartufe excommunie l'Eglise. — En quoi le Tarlufe se mêle à la réaction dévote. — M. Micbelel FAIT LA CLASSE à Molière.

Au chapitre sixième , il s'agit de savoir pourquoi Tarlufe n"est pas encore quiétiste, i664-i66g.

Et cVabord, pour constater Texislence des Tartufes réels, M. Miclielet cité une anecdote de mademoiselle Bourignon,qu"il dit extraite des oeuvres de celle-ci. — Mademoiselle Bourignon a écrit vingt-un volumes , où ce passage ne se trouve pas. Il est dans sa vie écrite par un protestant fanatique , Pierre Poiret, — Quant à Saint- Saulieu

Nommez-le fourbe, infâme, et scélérat maudit, Tout le monde en convient, et nul n'y contredit i.

La fin du chapitre consiste en une leçon que donne à Molière... M. Miclielet, siu' la maliière d'écrire un meilleur Tartufe.

* Molière, Le Misanthrope, act. I, se. 1.

« Le dévot pris en flagrant dôlit par le « mondain j riiomme d'église excommu- « nié par le comédien.... Voilà le sens, la «

portée du Tartufe. » (Page 106.) — Si quelqu'un fut jamais inhabile à juger Molière et ses œuvres, c'est M. Michelet. Molière s^explique lui-même sur le sens de ses intentions. Et le dévot n'est aucunement pris: le dévot s'^appelle Cléanle, et il prend tout seul.

Molière a dit :

Il est de faux dévots, ainsi que de faux bravos.

Il attaque les faux dévots dans le personnage de Tartufe. Il flétrit précisément riiypocrisie religieuse^ parce qu'il la met en regard de la piété sincère ; et cette opposition, ménagée avec un art merveilleux, n'avait encore échappé à personne.

Il est également inouï qu'on ait prêté au grand comique l'idée de faire jouer par le mondain je ne sais quel rôle grimaçant de moraliste luiivorsitairc. On a<lmire tous les

jouis, et à chaque page de ses immorlels chefs-cVœuvre, la pitié railleuse et profonde, rindignalion sublime, et les sages maximes que lui inspirent les travers du monde petit et grand.

Cette phrase ; a LHiomme d^église excom- « munie par le comédien, » n'est susceptible d^aucun sens raisonnable.

Tartufe , dans la comédie , ne l'eprésente pas V homme cTéglise^ ou du moins ce que M. Michelet voudrait qu'on entendît par là. Tartufe n'est pas un prêtre, ni même un marguillier, ni même un jésuite. C'est un mondain précisément qui passe par l'église pour arriver plus vite au libertinage et au vol , mais qui s'y prend dès Fabord d\me manière assez gauche. Ses contorsions, ses bons offices de bénitier, sa démarche peureuse et sournoise, sa physionomie tout entière trahit le peu d'habitude du lieu et fait

que je m'étonne aussitôt de l'y rencontrer. H ne passera pas. Cléante a vu son masque, et le jette à la porte. Que dis-je? Son masque tient mal, et tombe de lui-même à deux pas du béni-

lier; Elinire le déjoue, Orgon retrouve sa casselte , M. Loyal fait son métier ; Tartufe est tartufié, il ira aux galères du roi. Voilà le sens, la portée du Tartufe.

Que parlez-vous du comédien ? Molière était comédien, sans doute, et si M. Michc- Ict voulait dire que Molière qui jouait la comédie , étant excommunié par Tliomme d^église , excommunie Thomme dV^glise à son tour, il se permet une sauvage naïveté.

Enfin, le sens probalîle de cette phrase alambiquée serait que Molière a mis en scène un comédien pour Topposer à Tliommc d^églisc, et les vertus injustement méconnues du premier, pour confondre,les ignominies vénérées de celui-ci. M. Micliclet m'*accorde qu^il n''en est rien.

« Le théâtre, ajoute-t-il, ralTcrmit la morale religieuse, ébranlée dans rEglise^.)^ ÇP. 107.) Je soulfre Texphcation; mais elle fausse ridée en Texagérant. Je ne suis point de ceux qui refusent à Molière le bon sens et la sincérité. Sa comédie vaut mieux qu''un

1 Ebranlée ihiim l'Eylisc! Lullicr l'avait dil j TEglise a répondu.

mensonge. Elle peint admirablemenl des abus réels. Il a existé des Tartufes. Je sais qu^il en existe, et malheureusement tout porte à croire que cette génération maudite se propagerajusqu^à la fin des siècles. Les flétrir , c'''est une œuvre méritoire , souvent courageuse. Ils ont généralement le secret de se faire craindre.

En effet, ces gens-là sont partout , dans les conseils des rois comme dans les comptoirs des marchands, au Collège de France et sur le pavé des rues, partout. Et après avoir mis Tartufe dans féglise, — puisque alors, la dévotion étant favorisée, Tartufe ne trouvait point de plus sûr moyen d'intrigues, — Molière [probablement aurait mis Tartufe dans la position de mon adversaire , vu qu^aujourdliui le vent de la faveur souffle par là.

Mais fallait-il, en bon moraliste, négliger les préoccupations vulgaires, et, par une peinture trop saisissante du mal, persuader à des esprits ulcérés et faibles que leurs justes ressentiments doivent punir la chose des

fautes commises parles personnes ?La vérité qui produit Terreur, est-ce la vérité? Molière parlait bien, les auditeurs entendaient mal ; et ce grand homme ne pouvait Tignortr. Cesl pourquoi Rousseau Ta jugé sévèrement : « Qui peut disconvenir, dit-il, que le tlicàlre de Molière, dont je suis Tadmiratcur plus que personne, ne soit une école de vices et de mauvaises mœurs...? J"entends dire qu'il attaque les vices } mais je •voudrais bien que Ton comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu"il Aivorise — Convenons que Pintenlion de Fauteur étant de plaire à des esprits corrompus , ou sa morale porte au mal , ou le faux bien qu'il prêche est plus dangereux que le mal même, pn ce qu'au grand soulagement des spectateurs, il leur persuade que, pour être honnête homme, il suffit de n'être pas un franc scélérat. »

Au reste , le Tartufe n'est pas la seule comédie que Molière ail écrite. Le Bourgeois gentilhomme^ l'^wrf?, et surtout VAmphytrion lui donnaient infiniment peu, ce semble, le droit d'excommunier les prêtres.

Je n'aperçois pas en toiil ceci un hieti solide ratFermissement de la morale religieuse; el la tristesse de Rousseau pénètre dans mon coeur.

M. Michelet donne des conseils à Molière, comme il en donnera bientôt àBossuet. S*'il avait fait le Tartufe , il Peut fait autrement. « Il eût em.'pioyé peut- êt/v le mys- « tique jargon de Desmarets et des pi'e- « miers quiétistes. » [Page 108.) « Il aurait ((serré la place de plus près ^ avant d'être « découvert. »(P<r/^i? ii6.)LadécIarationde Tartufe le choque par son invraisemblance ^ déclaration ^ dit-il , d'un tel homme à une telle dame!... «Un vrai Tartufe eût mené « bien autrement la chose ; il aurait attendu le moment favorable.» (Page 109.) M. Michelet, beaucoup plus fin que Molière, amènerait d'abord sur les planches <(tous les « amants dont Elmire a éprouvé les in- « discrétions ; et alors elle se serait laissé « dire bien des choses, qu'elle ne peut en- « tendre au moment où la prend Molière.»

Page 109. — Mais, observc-l-il jiuliciousemcnt, « cVUail chose impossible dans un drame si court. » [Ibid.)

El M. Villomain , qui fil un cours de littcralure fort estime, ne sVn doutait pas ! » Et le National^ juge compétent, sMl en fut, au point de vue de la littérature et de la critique, ne Pavait pas soupçonné davantage' !... Le National aura longtemps sur la conscience son panégyrique oflicieux.

J'*omets une foule de conseils, non moin charmants.

Quel dommage que Mohèrc soit défunt!

Mais plutôt quel dommage que fillustre

1 En blAmant les complaisances du National pour M. l\Ii-chdct, je suis loin de méconnaître le talenl du rédacteur. Il y a plus, et je crois fermement qu'au point de \He littéraire, Tarliclc en question vaut mieux à lui seul que le libelle tout entier dont il Tait l'éloge. On ne saurait soutenir avec plus d'esprit une plus triste cause. C'est mallieurcuscmenl un passei)orl frauduleux où se laisseront prendre des autorités même. Voilà pourquoi je l'ai biffi' de toutes mes forces.

professeur ne produise pas à la Comédie française un Tartufe do sa façon !

Nous trouvons ici une histoire de Molinos , revue, corrigée et considérablement augmentée.

On raconte qu'il eut du succès à Rome; on n^ajoute pas que le succès fut antérieur à la publication de la Guide spirituelle. On évite de dire que, dans le principe, Molinos avait une réputation bien méritée de grand directeur, qu'il descendit à Thérésie par une pente insensible ; que son premier antagoniste fut un jésuite, le P. Segneri, qui publia contre sa doctrine un livre intitulé : La Concordia ira la fatica e la quiète) qu'au premier aperçu , Terreur, habilement dissimulée, déjouait l'examen , et qu'ainsi s'explique l'approbation des cinq docteurs ; que ces erreurs, aussitôt qu'on les eut démêlées et définies , furent condamnées, au nombre de soixantehuit (19 novembre 1687); et qu'enfin, par l'organe du père d'Avrigny et de tant d'autres , les jésuites ont adhéré de coeur

et (IVime , expressémenl, piibliquemenl , logiquemenl, à la bulle cVlnnocent XI '.

Les nombreuses éclilions cVun ouvrage ne prouvent point du tout sa valeur intrinsèque et Teslime qu^on en fait; je pense l'avoir démontre beaucoup trop longuement au début de mes notes. A moins de prouver pour sa pari que ces vingt éditions et traductions de la Guida étaient Tœuvre de Rome et des jésuites, et d'abord qu'elles ont existé réellement, M. Michelet ne prouvera rien.

Rome, suivant lui, continuait la Maidalchini Panfili. « Elle dormait avec le gé- « néral des jésuites, Oliva, parmi les Vignes « somptueuses , les lis et les roses, et les ■ belles paresseuses qui vivent couchées, « l'œil demi-clos. » {l^ag('. 121.) — On souligne vertueusement le mot vignes^ et, en fait de chasteté de plume ^ le mot signifie qu'Oliva était un ivrogne, car tout le monde

* L'Inquisilion avait qualiûé Molinos iX" enfant de perdition, "l^ août 1687.

ne sail pas ce que cVHait que les Vignes pour les grands personnages de Rome à cette époque.

((Rome', ajoute-t-il, Rome, la ville des <(catacombes , devait ainier le repos etpré- ((ter l'oreille â la voix basse ^ muette de « Molinos. » (Ibid.) — Observation trèsprofonde.

Les jansénistes , Bossuet , et la France, le ciel et la terre, ont bien su si Clément IX et Innocent XI dormaient l'œil demi-clos .. .

Quand parut la Guide spirituelle^ 1676, le père Oliva nWait guère que soixantequinze ans : singulier sybarite, Anacréon piteux, qui, dans sa fainéantise, évangélisait d^abord toutes les principales villes d'Italie sous trois différents papes ; qui dirigeait

souverainement d'un pôle à l'autre l'immense conspiration de la société de Jésus ; qui devait enfin laisser après lui un Recueil de lettres^ des Sermons^ des Commentaires sur l'Ecriture sainte , etc. , etc.

Voilà lo (juiôlisme à Home. Le voici chez nous.

QuiélisDie eu Fruiice. — Miidamc Gujon cl le père Laconibe.

« Le cjiiiétisme eut un loul autre carac- « tère en France, » dit M. Miclielel.

{Pcigc 121.) — Cest fort heureux, (jiril le dise.

Dans un pnys vivant (n"oublions pas qu^il était mort) , la iJiéorie de mort montra de la vie. {^Page 121.) — Mon intelligence ne va pas jusqu'à pénétrer celle énigme. Ce sont là tle ces pensées si fines, si fines , qu^on ne peut les saisir ; et leur obscurité fait leur charme.

Je présumerais pourtant la traduction que voici : « LaFrance vivait, bien qu"en maintes circonstances niluslrc professeur ait constaté son décès. Oi-, les doctrines anéantissantes dc]Molinos,qui contenaient la mort, furent introduites et propagées en France avec une activité inouïe, et tellement qu"on

se servait de la A^ic pour produire la mort.» Si ma version nVst pas plus limpide que le texte, nous attendrons celle du National. J'ai cité, comme de coutume, la phrase entière : «• Dans un pays vivant^ la théorie « de mort montra de la vie.)> Le National^ qui a dit : C'est proprement un charme.^ peuts"expliquer à ce sujet. Je Ten défie charitablement.

Madame Guyon (Jeanne) se distingua parmi les plus clialeureux coryphées du quiétisrae. — On n'en doute pas. Et TEglise a condamné madame Guyon comme Molinos ; et les jésuites n'absoudraient pas une pénitente ou un pénitent qui, depuis la condamnation, s'obstine à suivre les voies du quiétisme; et M. Micheîet ne trouverait pas au .frontispice des Torrents l'approbation d'un jésuite ou d'un évêque ou d'un prêtre quelconque, non flétri par l'autorité légitime.

Ce qu'il dit des Torrents et des disposi-

lions (Vcspril de madame Gayori, j'y souscris volontiers, sans prc^iidicc des ohservalionssaugrenuesdontilassaisonne son récit.

Il s'y mêle pourtant une calomnie que riionneur et le simple bon sens repoussent de toutes leurs forces.

Le père Lacombe dirigeait madame Guyon et partageait ses erreurs; une correspondance suivie, comme c'était alors Tusage, s'établit entre les deux illuminés'. De là, M. Michelct conclut que le père Lacombe poussait son attachement pour madame Guyon jusqu'à des adultères vaporeux {page 123) : «Le père Lacombe, «(dès qu'il la vit, jeune alors, encore mariée « et soignant son vieux mari ^ fut si vive- « ment pris au cœur qu'il se trouva mal » (page 123). — Reste un inconvénient: le Père Lacombe ne la vit pour la première

1 observons que le P. Lacombe, étant un barnabite savoyard, n'était pas un jésuite français. — Madame de Main- " lenon consulta Bourdalouc sur raffaire du quiétisme ; le savant jésuite ne fut point favorable à cette doctrine qui n'était pas, disait-il, selon la science, et qui supprimait tous les actes particuliers et

praiicpu-s de la religion en se bornant à Un simple iule de coii-lemplalinn ou d'oraison passive.

fois qu^en 1678, et le mari de madame Gujon mourut le 21 juillet ^'J'jQ' Elle était née le i3 avril i648 , elle avait seize ans à Tépoque de son mariage ; à vingt-huit ans elle était veuve. — Quant au père Lacombe, s^il ne suffit pas d^indiquer son âge, M. Michelet peut lire trois lettres de Tabbé de la Bletterie qui le disculpent surabondamment, ainsi que son élève, sur le chapitre des moeurs * . «On arracha au Père Lacombe, détenu au château de Vincennes, un écrit portant la date du mois d'août 1698, par lequel il exhortait madame Guyon à se repentir de leur coupable intimité. « hepau- ((i>re homme disait-elle, est devenu fou » {page 124). En effet , le Père Lacombe mourut fou à Charenton quelques temps après. »... Et puis je n'ai pas à défendre le père Lacombe, ni même madame Guyon.

' * Lettres au sujet de la lieZatton (2u ^utéft^me de Jean Phelippeaux. ~ 1733, in- 12.

FENELON.

Fcuélon cl madame delà Maisouforl. — Leurs amours. — Sccléralesscs de madame de Maiiitenoii. — Si l'évèque de Cliarlres, Godel des Marais, fui un cuistre.

Au sujet (Vuii article qui parut , il y a quelques mois , dans la Revue des doux mondes j M. Michelct prononce ceKe parole superbe : Je ne descendrai point â une profession de foi , cl une dénégation ^ etc., etc. \ Pure manière de jouer au Rousseau. Le V^oltaire ne suffisait pas. Cela fait diversion. Ainsi, point d^explica-

* Voir le îiaixonal f\\\ l février 184a.

lions possibles, point de raisons , ni de lumière, ni de conscience, ni dMionnêteté , rien... M. Michelet ne descend pas jusque-là. Ce qu'il écrit, cela est vrai, parce qu'il l'écrit. Il faut l'accepter et se taire.

Le cardinal de Bausset n'a pas fait la vie de Fénelon , et dévoilé d'avance les méprisables calomnies de M. Michelet.

Les qualités charmantes et supérieures de madame de la Maisonfort n'expliquent point par elles-mêmes l'intérêt qu'on lui porte : madame de Main tenon désirait son entrée à Saint-Cyr, par un motif dejalousie seulement , et afin de la soustraire aux lubriques regards du vieux Louis XIV, qui ne l'avait jamais vue. « Elle ne lui laissait voir « que de vieilles femmes,» remarque M. Michelet. {Page 139.) Pour les mêmes fins, elle écrit sournoisement à cette jeune chanoinesse que, dans la première place du inonde , elle se meurt de tristesse et d^ ennuis ^ .

^ Lisez l'histoire des Harpies, dans V Enéide.

Ainsi, le cardinal montait, lorsqu'il a (lil : « Madame de Mainlenon se plaisait à voir en madame de la Maisonfort celle qui devait un jour la remplacer à SainlCyr pour entretenir Tesprit et Tordre quelle voulait y élalilir... Les lettres à madame de la Maisonfort respirent une délicatesse, un goût, et une confiance qui ne se retrouvent jamais {[u"avec un mclauge de contrainte dans les autres correspondances... Ce fut peut-être celle qui inspira d^ibord Pintéret le plus vif à madame de Maintenon '. »

Godet des Marais mérite bien qu"'on l'appelle cuistre de mérite. {Th.) Saint-Simon n'a pas dit, à la page 3to du tome XI de

ses Mémoires : « Ce prélat était fort savant et surtout profond théologien. Il y joignait beaucoup d'esprit, de la fermeté et même des grâces. Son désintéressement, sa piété,

sa raVc probité étaient son seul lustre

Ses moeurs, sa doctrine , ses devoirs épis* copaux , tout était irréprochable. »

1 Uisloirc de Fénclonj lojuc I', page 213.

Quoiqu'elle eût éloigne l'abbé deFénelon pour se servir de Tévéque de Chartres, et le quiétisme pour se servir du sec et du littéral {page i^^g), madame de Mainlenoii reprend tout à coup Fénelon , sans expliquer sa conduite. — Pourquoi donc? C'est sûrement qu'elle avait compris l'inutilité du ^fc et du littéral^ et qu'à ses yeux désormais , le quiétisme aurait plus d'adresse pour imposer une vocation à madame de la Maisonfort? — Oui et non. Soyez attentif.

Un conseil s'assemble , composé des lazaristes Thiberge et Brisacier, et, chose étonnante ! . . . de l'évêque de Chartres, qu'on avait éloignée (Pdge i43.) Ces trois hommes « règlent la destinée de la victime^ pen- « dant qu'elle se retire devant le saint sa- « crement et verse dans sa chambre un <(torrent de larmes. {Ibid.) — On n'a rien vu d'aussi naturel.

Néanmoins, M. Michelet devrait bien indiquer les sources pures où il puise ses documents. Son autorité est respectable,

' Kn no r(:'Ioi2nanl pas. Car Fônclon lui fut adjoint.

comme on voit, cl sa parole sacrée; mais j'aimerais mieux autre chose. Tout le monde n''a pas assez de génie pour découvrir

LUI doucereux brigand sous Tenveloppe gracieuse qui cache Fénelon. « Madame de la Maisonfort , elle-même, ditesvous, a raconté quV'lle pensa mourir de douleur. » ^'ous faites d'elle une victime pitoyable. A vous croire, ces prêtres assemblés se concertaient sur les moyens de Timmoler le plus atrocement possible. Son sort dépendait de leur sentence; et son sort, c'était sa liberté, sa vie. Eh bien ! que diront les lecteurs, lorsqu'ils sauront qu'il s'agissait tout simplement, parmi cesprctres, de fixer les attributions de madame de la Maisonfort dans la conduite de l'établissement royal et de lui faire accepter une position supérieure dont s'alarmait bien à tort son angélique modestie? Telle est la seule cause de sa douleur; voilà pourquoi ce club ténébreux ; voilà pourquoi la victime n'assistait pas aux délibérations , chose absurde, chose monstrueuse et impossible, si l'on suppose que Fénelon, des

Marais et les autres macliinaient sa vocation religieuse. — Donc , pourquoi le concile ? Car enfin, « Tabbé de Fénelon est admis « à ce beau concile. » — Et certes, je m^ attendais bien. J'aurais même pensé qu'il présidait aux délibérations. Cétait une conséquence forcée de sa mission diabolique. — Point du tout. « Seulement il n'y contredit pas. » — A quoi bon le nommer directeur? — jM. Michelet répond qu'il jouait cartes sous table. Et la chose s'expliquera tout à l'heure.

Mais, mon Dieu, quelle maladresse de lui adjoindre , dans une circonstance aussi critique, les hommes les plus opposés à sa manière de voir, et celui-là même dont on avait éloigné l'influence littérale et sèche au profit de son quiétisme? Le littéral était en majorité ; le sec se combine difficilement avec le tendre. Fénelon

avait le dessous nécessairement. La partie était manquée sans retour. — C'est \a justement \e curieux

de la scène, et ce qui en fait la rareté. Au reste , « les délibérations étaient de

« pure forme. Madame de Main tenon vou-

fl Irtil, il ne reslail qirà obéir.» (P. ifi3.) Personne n^ignorc que Celle tluègne ombrageuse availUn coeur de tigre et buvait, pour ge rafraîchir , le sang des jeunes Olles.

En appelant Fénelon à Sainl-Cyr , ma* dame de Mainterton voulait que la jeune pensionnaire se prît d'amour pour lui et qu'enfin deux beaux yeux obtinssent du coeur ce qu'un sec et ///^éra/ raisonnement n'avait pu obtenir de l'esprit. [Page i440

Ce qui fut dit) fut fait. La victime était prête. Mais il fallait sauver les apparences. Voilà pourquoi le concile. Brisacier, Thiberge et des Marais ont l'ordre d'égorger la victime, et Fénelon de les laisser faire. Fénelon ne délibère pas ^ c'eût été impolitique ; mais il assiste aux délibérations, et guette clandestinement, dans quelque recoin de la salle , une sentence conforme à ses œuvres préparatoires ; lâche et féroce inquisiteur. . . Il immole le premier toutes ses répugnances connues et tout son cœur; il se prêle, comme je l'ai dit, à des manœuvres d'enfer , « pour obtenir de madame « de Maintenon , avant que la doctrine

« (quiétisto, sans doute) nVîclalâl, la pote sition d'un grand prélat où fous lus siens « \epo\Jssaient,n{Pag'ei^l\.)V\\ïmposieuv^ plat valet , perdu de débauche et d'ambition.

Sa mission finie, « Fénelon s'éloigna peu « à peu.)) [Ibi'd.)

Ainsi convient-il de juger Fénelon, et madame de Maintenon, et Godet des Marais, et l'humanité.

Fénelon, qu'est-ce que cela?Féneloti...

«La réputation de Fénelon, dit J. -B.Rousseau , vivra autant qu'il y aura sur la terre des hommes sensibles au vrai mérite et à la vraie vertu. Et, soit dit à la honte de notre nation , peut-être sera-ce chez nous que sa mort sera le moins pleurée ^ 1 »

M. JNIichelet ne prend pas le mot pour lui; je l'en félicite.

1 Voyez Manuscrit de tnadame de là Maisonfort.

En rcsum(', madame de Mainlenon voulait et ne voulait pas de quiétisme au pensionnat de Saint-Cyr. Elle n"avait d'opinion que sa noire jalousie; et, pour concentrer sur elle seule les derniers feu\ d'un vieux roi dissolu , tout lui devenait catliolÏTjue. Et ce quef ait celte histoire à la question du quiétisme , je ne sais encore.

M. Michelet réplique peut -cire que Fénelon , comme quiétistc , se trouva jfV/.stenient au niveau des intrigues jalouses et des placides brutalités de madame de Maintenon.

Fort mal à propos , Fénelon n'était pas, au pied de la lettre, un quiétiste. Il commit des erreurs qui pouvaient conduire de loin à celle funeste doctrine. Innocent XII, dans son décret du 12 mars 1699, ^^^ M"® ^'^^ fuli'.les pourraient être m?>ensiblement coniliiiLs par le livre des Maximes d des erreurs déjà condaninèes) Fénelon se soumit aussitôt , mais il n'était pas quiétiste. —

Le principe fondamental du quiétisme est c|u'il faut s'anéantir complètement

pour s'unir à Dieu ; que la perfection de Tamour pour Dieu consiste à se tenir dans un état de contemplation passive , sans faire aucune réflexion ni aucun usage des facultés de notre âme , et à regarder comme indifférent tout ce qui peut nous arriver en cet état. — Toute Terreur de Fénelon consiste uniquement en ceci, qu'il ne voit dans Dieu que Dieu lui-même et porte jusqu"à Texcès Tamour pur et désintéressé. Les vingt-trois propositions condamnées par le bref peuvent se réduire à ces deux points : • 1" il est des âmes tellement embrasées de Tamour de Dieu , tellement soumises à sa volonté, que si , dans un état de tentation , elles venaient à croire que Dieu les a condamnées à la peine éternelle, elles feraient à Dieu le sacrifice absolu de leur salut. 2° Il est en cette vie un certain état de perfection dans lequel il n^ a plus lieu, pour les personnes qui sont en cet état, ni au désir de la récompense, ni à la crainte des peines *.

1 Œuvres, tome 2, page 278, édit. de Lebcl. 1823.

Ilest jii<;te do reconnaître que Féneloii soutint madame Guvon ; son caractère et la nature de sa piété Tinclinaient tout naturellement vers ces idées fausses, mais généreuses en apparence. A la manière dont il les expliquait, la condamnation portée contre Molinos ne semblait pas Patteindre.

x4près la conférence d'Issv, lorsqu'il eut condamné lui-môme madame Guyon, quelque chose lui resta pourtant de ses mystiques entretiens. Il publia le fameux livre des Maximes des Saints^ qui fut aussi condamné ; nous le savons déjà. Rome

ayant parlé, il se tut ^ et rentra dans ^orthodoxie héroïquement, aux acclamations du monde catholique.

Attribuer à TEglise des erreurs professées par quelques-uns de ses membres, mais qu'elle a frappées des censures les plus solennelles , c'est au moins un contresens.

Qu'il expose tant qu'il voudra et comme il lui plaira les points fondamentaux duquiélismo, (pTil nous répète à satiété ce que

nous savons aussi bien que lui et mieux que lui, ÎNI. Micbelet n\iura fait, en tléiinitive, que donner un coup crêpée dans Teau; à moins quMl ne s'estime, pour avoir entremêle CCS fastidieuses redites de sales inventions et d'ineptes commentaires; auquel cas, il s'estimera tout seul.

BOSSUET

Bossucl cl la sœur Coriiuau. — Leurs amours. — ûuiclismc de Bossucl.

Je suivrai encore la mclhode analytique.

M. Miclielet récuse de plus en plus la contradiction. Une descend pas jusque-là. Dévoiler les conséquences nécessaires de ses assertions éhontées , c^est lui faire uji procès de tendance. Interpréter ses logogriplies dans le sens le plus présumable , cVst formuler une dénonciation contre lui, La conscience ne peut être alarmée de bonne Coi. Il voudrait sans doute que ,

pour attaquer un homme avec cette virulence^ je fusse du moins à l'abri derrière un texte positif et précis y mais si j^ap-

porte le texte positif et précis , il répétera son refrain i\es 2^rocès de tendance^ et il priera le National d^ajouter en post-scj^ip-tum^ que r honorable professeur est bien bon de sVmouçoir de ces misérables petites dénonciations V

Pour ne pas contrarier ime si délicate nature, je me borne à copier le libelle, provisoirement du moins.

« La grandeur du génie , dit-il , et la rt noblesse du caractère éloignaient Bossuet « du quiétisme.... » {Page i46.) — Cependant Bossuet pratique le quiétisme ; car il paraphrase à sa manière quelques versets du Cantique des cantiques dans une lettre qu'il écrit à madame Cornuau. (Page i5îi.) Car Bossuet n'a pas de suite dans les idées. (Page i53.)

Cette grande dame, que nous appelons

* National du 4 février 1843.

poliment la Corniiau\ prend Hossiiel pour (lirecleur, et lui confie les peines de son ame ; elle avoue , entre autres choses , des péchés de jalousie, et, sur les réprimandes charitables de son directeur, elle se fait garder-malade de la personne dont elle était jalouse. — Donc il ftiut, i° que la malade soit aimée de Bossuet ; 2° que la jalousie de madame Cornuau provienne de là; 3° que, par un raffinement inouï d'amour, la sœur Cornuau soigne désormais dans la malade préférée Bossuet lui-même. (Pages i5o et i5i .)

Comme madame de Chantai, madame Cornuau est pure , mais passionnée ; si passionnée que Bossuet n'ose recevoir sa visite dans les salons de Tévôché de Meaux, et la confine dans un lieu très-petit^ trèsfroid^ ingrat d'aspect ^ qui rebute par la séche-

resse et rappelle que , sous ce beau génie, le meilleur prêtre du temps, il y cul un prêtre encore"' . {P. i49-)La sœur

^ Comme nous disions tout à l'heure La Maisonfort. - Il y eut tin prêtre encore. — Saint François de Sales nommait cela <lcsj)rofondités dcfunctes.

Cornuau n'y tiendra pas , il y fait trop froid pour Tamour, c"esl trop petit et ingrat^ cVst rebutant; elle s'en ira très-vile en méditant les lumineuses paroles que voilà, et Bossuet, si j'ose le dire, l'aura échappé belle.

Et en eiFet, comment trouvez-vous cette honnête folle qui prend le nom de Sœur Saint- Bénigne? [Page l490 Est-ce donc, je vous prie, assez d'amour? Autant s'intituler tout de suite madame Bénigne^ ou mieux madame Bossuet. 11 n'en coûte pas davantage.

Les parrains transmettent leurs prénoms à l'enfant qu'ils tiennent sur les fonts baptismaux ; tout le monde s'appelait Louis en i8i5,et Napoléon sous l'empire. On peut, sans trop de témérité, regarder l'entrée en religion comme une sorte de vie nouvelle, et la consécration figure un baptême; alors la professe choisit tel parrain que bon lui semble parmi ceux qui sont le plus capables de soutenir son existence spirituelle. Ayant Bossuet pour directeur , la soeur Cornuau

reçoit le prénom de son parrain. Et puis, Bénigne Bossuet, cV-Hail Dossuel.. . Eh hicn, non ! si elle se fait appeler soeur Sainlliénigne^ c"est toujours parce (prelle brûle pour lui (le la plus dangereuse flamme.

Observez bien les symptômes :

« Elle s'ingénie , autant que le permet sa « médiocrité naturelle, à suivre les goûts et « les idées du grand homme. » [Ihid.) — Même signe. Le grand homme est son directeur, et ne doit pas lui servir do modèle.

Bossuet la charge des affaires de la communauté,— dans Tunique but de « distraire « celte nature passionnée , mais un peu « commune. » {Page i5o.)

La soeur Cornuau se désole toujours.

A quel sujet? M. Michelet répoiid : « Comment lulierait-elle , près de lui, contre ses autres filles spirituelles , grandes dames , etc., etc.)» {Ihid.) — M. Michelet ne se lasse pas d'inventer ni de mentir; cVst un

grantl mérile. 11 oublie ingénieusement que la Sœur clail, en son nom tle famille , baronne Cornuau, el qu'à cette époque une dame n'était point baronne sans être une grande dame.

Il va bientôt se donner à lui-même un démenti superbe ; il en a le droit.

« Bossuet , si occupé , trouve du temps pour lui écrire deux cents lettres. » (Ibi'd.) Qu'est-ce à dire? L'austère Bossuet devient amoureux à son tour, et volage. Il maltraite la grande dame dont é-Z/t? est jalouse {page i5l), et qui lui fa if des confidences un peu scabi'euses '. (Ibid.) Au contraire, il paraphrase voluptueusement le Cantique des cantiques pour la sœur Cornuau qu'il iii-doyait tout à l'heure ; pour calmer sa pénitente boudeuse et la rafi-aîchir, il emploie — sournoisement ou bêtement — cette langue brûlante. (Ibid.) Il est pire que saint François de Sales.

Et les choses en viennent à ce point que

1 Inutile d'ajouter que tout ceci est faux.

M. iMiclu'Icl iiVise copier la lettre. [Ihid.) Mauvais drôle que ce Bossuet ! Sainl homme que mon adversaire !

Etant moins saint, j'aurais bien voulu copier la lettre; mais il est à croire que le lecteur m'en exempte, et j'ai dépensé déjà beaucoup trop de temps pour combattre des moulins, ou, comme dit fort bien Jean Pierre Camus, des escargots qui ne se nourrissent que dans la pourriture et qui meurent dedans les fleurs.

Soyons pacifiques.

Aussi, voyez. On s'imagine que Bossuot fut l'ennemi du quiétisme. C'est une sottise. Bossuet combattit le quiétisme et Fénelon lui-même avec un acharnement excessif, mais en théorie seulement. « Vous trouvez •(dans la correspondance de Bossuet le « quiétisme pratique \ »

— Grande découverte de M. Michclct.

Voulez-vous la preuve ?

* « Il eslqiiiclistc on pratique^ » p. 146.

« Bossuet développe à plaisir leur texte « favori (des quiétistes) : Expectans expeC" « taç'î. ■ »' {P'à^e t53.) — Le chaste professeur ose bien cette fois copier un extrait de la Correspondance , mais sans en indiquer Torigine; il ne descend pas jusquelà.

Que la (îrace n'est pas le quiétisme. — Coufusion charmanle de M. îiichèlel. — Son savoir Ihéologiqiie. — Sa délicatesse parfaite.

Sauf les procès de tendance^ une réflexion doit se placer ici.

Il était impossible autrefois de faire un gros volume sur le premier sujet venu, sans avoir même étudié les éléments. On connaît aujourdlîui la manière. On n^a besoin ni d^idées , ni d'études spéciales , ni ,de style , pour écrire ou parler à satiété de tout et partout.

M. Michelet consacre la majeut*e partie de son libelle à la question du quiétisme ? A-t-il défini le quiétisme? ou plutôt, n'a-t-il

pas montiv constammcnl ((iTil ignorait la

naliin

mol ?

naliire de la chose et la signification du

Parler sans savoir, c'est un moyen ravissant de trouver toujours son contradicteur en déftiut. L'Eglise a dit : Dans tous les actes humains, il y a le concours de la Gi'àce et de la volonté. Or, aux yeux de M. Michclet , rEglisc est impie contre la religion^,, puisqu'elle donne (comme de raison) la prépondérance à la volonté, poiiî' confisquer celle-ci à soji avantage ; l'Eglise est impie contre la société , puisqu'elle absorbe (comme on le conçoit de reste) la liberté dans la Grâce. (Page 63.) Au premier cas, l'Eglise prêche le désordre pour faciliter ses rapines; au second cas, et pour faciliter ses rapines , l'Eglise se/re autour de l'homme le cadre de fer de la fataliti'.

Le principal mérite de cette distinction subtile consiste essentiellement en ce qu'elle

Voir page 4 2.

échappe à la vue. Cest toujours la médecine de Sganarelle , d'autant que l'incongruité des humeurs opaques , qui se rencontrent au tempérament... - — Répondez, si vous en avez la force.

Un raisonnement poursuit Tautre.

Car enfin, qu'est-ce que la Grâce?

Une force surnaturelle , dira M. Miclielet , laquelle domine irrésistiblement Thi' telligence, le cœur et les sens, et nous réduit à Tétat de pure machine. C'est bien la fatalité. Dès lors, plus de différence entre la grâce et le quiétisme. Celui qui croit à la Grâce croit par conséquent qu'il est nonseulementinutile, mais dangereux d'agir, et il se met au lit pour l'attendre.

Les théologiens n'ont pas autant de génie que M. Michelet. Suivant eux, il faut distinguer aussi, mais autrement. Leur définition de la grâce , qui est celle de l'Eglise catholique , je n'en parle que pour prier M. Michelet de consulter le catéchisme.

Eu égard à la doctrine des quiétistes, les

lliéolosjicns (listiiii;uont : Porigénisme, (1rs visions tVEvagre ; les licsycliasles, des beggards •, le grossier molinosisme, des eJttra-> vagaiices mystiques de madame Giiyon ; et Fénelon, de tout le reste. Ils distinguent ensuite riiérésie de ce qui nV^st pas elle , à savoir Tinerlie systématique de la confiance légitime que nous inspirent les promesses divines, le sang de Jésus-Christ versé pour chacun de nous , et le noble sentiment de nos faiblesses.

Le quiétisme enseigne qu'il n'y a pas de péchés pour les âmes unies à Dieu, et que dès lors il ne faut plus s'en inquiéter. La vraie théologie enseigne qu'il faut pleurer ses péchés sans agitation , sans se tracasser et s'abattre.

Le Peccai'i Domino de David, le fle^'it amare de saint Pierre, étaient sans agitation et sans trouble. La situation contraire vient de la grande idée qu'on a de soimême , de ses vertus, d un désir de perfection , rapporté à soi et non à Dieu.

L'absiu'dcel pernicieuse doctrilio de Mi-

clicl Moljnos ne fit pas fortune en France , ni ailleurs. Le talent de ce prêtre, la pureté (le ses mœurs , sa profonde piété pouvaient surprendre momentanément quelques personnages. Mais PEglise n''approuva rien. Toujours sage et prudente, TEglise^ après un mûr examen, condamna la Guida et V Oraison de quiétude (1687)^, réduisant les erreurs à trois chefs : 1° la contemplation parfaite est un état dans lequel rame ne raisonne point ; elle ne réfléchit ni sur Dieu , ni sur elle-même , mais elle reçoit passivement l'impression de la lumière céleste , sans exercer aucun acte , et dans une inaction entière'; 2° dans cet état, Tàme ne désire rien , pas même son propre salut ; elle ne craint rien , pas même Tenfer ; 3° alors l'usage des sacrements et la pratique des bonnes oeuvres deviennent indifférents; les représentations et les impressions les plus criminelles qui arrivent dans la partie sensitive de fâme , ne sont point des péchés •. C'était à peu près la

1 Je le répète à dessein.

2 Bergier.

doclrine dus bcggards. Innocent XI Tajant mise à nu et foudroyée , sa nature même devait prémunir contre elle des âmes droites et pures.

Restait Torigénisme spirituel, et les théories nuageuses des liésychastes. Ici' Timmoralité n'est plus la même , ou du moins se laisse difllcilement apercevoii' , dans des conséquences très-éloignëes. Entre ce quiëtisme et la simple confiance chrétienne , il existe une similitude frappante, mais pourtant imaginaire. Si quelques points obscurs ou ambigus viennent inquiéter leur pieuse délicatesse , les quiétistes français sont tout prêts à les élaguer.

Le pas devenait glissant. Madame Gujon, le père Lacombe et Fcnelou lui-même n"ont pu le faire sans tomber '.

En principe , ils avaient raison sur plusieurs points, et l'expression présentait sur

» Féncloii définit avec soin le quiclismc cl la conGancc chrclicnne, au lome iv de ses OEuvrcs, édit, Lcbel. — Lisez Fellcr, Dictionnaire historique , article Molinos.

d^autres points un sens ambigu 5 cl voilà pourquoi les approbations qui surprennent si incroyablement M. Micbelet.

LVxagération seule fît Terreur, et la persistance le péché ; et voilà pourquoi encore les condamnations subséquentes qui surprennent de plus en plus M. Micbelet.

Voilà pourquoi lîossuet ni madame Cornuau ne furent jamais des quiétistes.

Je cite , moi aussi , la plus délicate des lettres du grand évêque : « LYpousene doit pas s^empresser, elle doit attendre en attendant ce que Tépoux voudra faire. Si, en attendant, il caresse Pâme et la pousse à la caresser, il faut livrer son coeur. . . Le moyen de Tunion, c^est Tunion même. Laisser faire l'époux , c'est toute la correspondance de

l'épouse Jésus est admirable dans les

chastes embrassemenls dont il honore l'épouse et la rend féconde. Toutes les vertus sont le fruit de ses chastes embrassements. » (28 janvier lôgS.) « Il doit suivre un changement dans la vie , mais sans que

l'âme songe seulement à se changer ellemcmè.)•

Où est le quiciisme ?

Certes, Bossuet n'eût pas écrit sur le même ton à M. Miclielet ni à des gens du monde : ces admiraliles paroles voulaient des oreilles préparées. Il écrit à la sœur Cornuau , sainte religieuse, versée dans Toraison et la science mystique, et dont il voit jusqu"'au fond Tesprit et le cœur. Ici , nulle préoccupation funeste qui puisse altérer le sens de ses allusions el les souiller. Dieu lui-même a fait de sa main le Cantique des cantiques^ c"est-à-dire le texte que Bossuet développe dans Tinlérêt de sa direction. A d'autres , Bossuet n'eût pas manqué d'écrire : Fuyez r orgueil, la paresse, la jalousie. — Et en effet, cette dernière misère, il l'a combattue Irès-expressément chez madame Cornuau.

Ne mentez pas^ purijiez-vcus, violiez les pauvres, faites la charilè. — Ce fut d'abord le sujet principal de leur correspondance, alors même que rien ne pouvait troubler sa

I)aiUe sollicitude à ce sujet. Mais il fallait consolider les vertus acquises, et rendip pour jamais la place imprenable au A^ice.

Il y a des créatures parfaites sur la terre, autant du moins que le comporte la faiblesse originelle. MadameCornuau,c"étaitravis de Bossuet , fit des pas rapides dans cette voie de la perfection. Quand il la vit à ce degré, il lui parla le langage du ciel , s'"appuyant sur l'autorité de Dieu , je le répète. Les oeuvres accomplies, la consciencepurifiée, que restait-il à faire? Telle est la question que Bossuet veut résoudre. Convient-il de torturer Tesprit pour découvrir de nouvelles œuvres , d'user Tàme en y jetant la sonde à toute heure , de s'adonner à des scrupules et à des tristesses chimériques ? Bossuet répond qu'il faut attendre en attendant la visite de l'époux , puisque l'épouse est prête et qu'il est maître de venir quand il voudra, ou, en d'autres termes, de répandre l'abondance de la grâce ou d'en modérer les douces effusions , d'accorder à l'àmecesine ables ravissements , qui sont

ravant-goûl du bonbeui" cclesle, ou de l'éprouver encore par les chastes ennuis de Tattenle. Bossuel, dans un style sublime et qui jamais n^offrirade scandale qu\au libertinage^ , figure Tunion de Tàme et de la grâce avec ses plus délicates nuances.

C'était le style ordinaire de la mysticité. L'époque l'avait compris; nous sommes assez corrompus pour nous en offenser.

Le coupable n'est pas Bossuet.

Je perds beaucoup d'encre. Ces explications ne présentent point d'attrait. Les gaudrioles plaisent davantage ; elles amusent. Pour faire lace aux puissantes gaudrioles de M. Michelet, j'aurais dû fondre mes réfutations dans une intrigue romanesque. Je sais rire comme un autre, mais je veux cire sérieux et lourd. J'ai mon

amour-propre qui regimbe, mais puis-je éviter lanl d'inconvénients? Si j'avais ri ,

' Les sainls no sont pas si sages. M. Michclcl Ta fort bien (lit.

M. Michelet me renverrait le nom tVarlequin et croirait à la gravité cle sa personne. Je n^ii pour tontes ressources qu\m rire ennuyé, avec la crainte beaucoup trop foncice qu'il ne soit ennuyeux.

Comme il a été dit que M. Michelet fait la leçon à Bossuel, le grand désir que j'éprouve de terminer bien vite ce chapitre ne m'empêchera pas d'en apporter la preuve. « Cette lettre à madame Cornuau , lettre « toute quiétisle, dit-il, est écrite le 30 mai « 1696. Huit jours après, il (Bossuet) écrit, « ces paroles inhumaines, (c'est-à-dire anti- « quiétistes,) sur madame Guyon : «On me « paraît résolu de la renfermer dans un bon

« château Triste inconséquence ! »

[Page 1 53.) — Voyez-vous l'inconséquence, s'il vous plaît, et combien cette dernière phrase détruit le quiétisme?

« Comment, s'écrie M. Michelet, comment ne voit-il pas (Bossuet)... comment

ne voit-il pas? » [Page i53.) — C'est

bien suiiisant.

J'aime mieux finir et citer deux témoi-

— 3Gr) —

gnages (jui vraisemhlablemeiU uû manqueront point d'"importance. Ainsi se résumera le présent paragraplie.

« Bossuet , dit son historien , Bossuet , Bourdaloue, Fénelon , Massillon avaient sans doute le droit de pailer avec toute l'autorité de leur ministère. Aucun souvenir humiliant, aucun parallèle injurieux ne pouvaient les rabaisser\lans Topinion publique , et certes , aucun de leurs auditeurs n'était tenté de s'établir leur censeur et leur juge ^ »

« Le génie de Bossuel, ses vertus, sa réputation en imposaient à Louis XIV luimême, riiommc le plus imposant peutêtre qui ait jamais existé. Voyant un jour le prélat se promener dans le parc de Versailles, il dit à un de ses seigneurs : « Je ne sais pourquoi cette grande calotte m'imprime du respect^. » Voici, du fond d'une ornière, M. Michelet qui vient, et dit : A has la calotte !

1 Jlistoire de Bossuet , t. i, p. '268.

^ P. L. Manuel, Année française, iom. r, p. .'16.

Nous retrouvons ici Molinos. Que IMolinos se lire tVafi;\ire avec M. Miclielet. Je ne fréquente point ces gens-là.

D\ine part, Micliel Molinos, qui n'était pas jésuite le moins du monde, est enfermé dans une prison par ordre du pape Innocent XI, qui est un prêtre; et tous les prêtres vénèrent la sentence. D\iutre part, M. Miclielet nous dit que les jésuites et les prêtres favorisaient le molinosisme.

Oh, non ! Propager avec acharnement les doctrines dVm homme que Ton flétrit pour ces mêmes doctrines, c''est une chose beau-

coup trop fanlalisquc. Le bon sens y répugne. L''lii.sloiro se récrie. On n'en croira rien. On vous rira au nez.

Et si M. Miclu'let rêve jamais (pie le cardinal lîona élail (piié-lisle ', on répondra que nilustre professeur a bien rêvé en effet.

S'*il puise des chroniques dégoûlanies dans les ouvrages du renégat Llorenle, on Taccusera lui-même de crédulité soltc et d^immoralité : on demandera comment VEglise a pu béatifier la mère Agueda(yy. iGy), qu'elle avait fait mourir dans les tortures dcTinquisition d''Espagne (p. 16) ; on demandera encore siu' quel témoignage respectable il s'appuie pour affirmer que Jean de la Véga, provincial des carmes, reçut

1 II fut au niomcnl de devenir pape, ee qui donna lieu à celle pasquinadc : Papa Bona sarebbc «n solecismo. Le père Daugières répondit :

Grammalicaî Icges pleruniquc ?:celesia spernit ;

Fors cril ut liceal diccre : Papa r)Ona. Vana solœcisnii ne le conturbet imago ;

Esset papa bonus, si l'.ona pai)a foret.

Le père Bertole a dit dans sa vie, traduite par l'abbé du l'uet, 1682, in-l 2, que certains partisans des nouveautés religieuses surprirent sa confiance; mais personne qu'il eiH soutenu ces nouveautés.

Targent de onze mille huit cents messes qu"*!! n'avait pas dites, et qu'il Tavoua aux

inquisiteurs (lùicl.) — De plus en plus,

on s'indignera et on s'écriera : Pourquoi donc le gouvernement français donnel-*il à M. Michèle t l'argent des pères de famille ?..o..

Etpuis,quelleconclusion?LamèreAgueda était quétiste, et aussi Jean de la Véga : que m'importe ? Il en résulta d'horribles aventures dans le couvent des Carmélites de Lerma ! Eh bien : L'Eglise catholique et le Prêtre n'en disconviennent aucunement :

oui , la doctrine de Molinos présentait d'innombrables dangers; c'est pourquoi Molinos fut flétri avec sa doctrine. Donc, plus de procès possible contre l'Eglise et le Prêtre.

Je soupçonne que M. Michelet croit m'endoiTTjir et me faire rêver comme il rêve. Et parlant, rêve-t-il {|Lie l'Eglise se contredisait, parce qu'elle a condamné le

f|Miéli.sme , et (]iriiii prêtre a péché par le (|uiélisine? Veiil-il dresser un piège à ma IjoiUioiuie , et me persuader qu'Hun prêtre el le Prêtre, un prêtre et l'Eglise, cVst une seule et même chose? Si la mère Agueda, qui était religieuse, et Jean de la Véga, qui était prêtre, poussèrent jusqu'à Patrocitéles conséquences du quiétismc, lui plairait-ii d'inférer de là que le quiétisrae, avec ses excès détestables, s'introduisait en Espagne et en France par les communautés de femmes et par le Prêtre ou les prêtres?

\-.QS poinrjuoi et les commout jie tarissent pas, et me font souffrir beaucoup «lepuis mon entrée en matière. Nul moyen «l'en sortir. Je me croise les bras.

MARIE ALACOQUE

La dévolioii au Sacré-Cœur. — Marie Aiacoquc cl Mauou lescol sur la même ligue. — Commeul le Sacré-Cœur est cxploilc par les jésuites . — Corrupliou ralliuéc de uos mères.

Marie Alacoque remplace le cjuiclisme, sans dire ce qu'il est devenu.

Ecoutons M. Michelet.

Les jésuites firent volte-face. — Nous en saurons la cause.

((Il ne leur avait jamais bien réussi de Jaire les théologiens. » (^Page 171.) — Qu'est-ce que Suarez , Sanchez , Bellarmin, , etc. , etc. !

O mon clicr ennemi^ à quoi pensez-vous ?

Ceitainc lilsloire serail-ellc vraie? Vous compromettez les vôtres. M. Quinet ne voudra plus d\ui frère comme vous. Cest la perle dVm parti. « Laissez parler Robert^ je vous en prie, et portez les hardes. »

<(Le silence leur allait mieux. » (Ibid.) — Et Bourdaloue n*'a jamais plus existé, ni le P. La Chaise, ni le P. Tellier, ni le P. i\nnat , ni La Colombière, ni les autres, ni la royauté des jésuites à côté de celle d'Henri IV et de ses descendants !

Que firent-ils du silence?... Ils l'exploitèrent dans l'intérêt do la dévotion au Sacré-Cœur. — Quels avantages de puissance ou d'argent leur offrait cette dévotion? — N'allons pas si vite.

c(Ce iixl justement à Pépoque où les jésuites n'écrivaient plus, qu'ils obtinrent du roi malade la feuille des bénéfices (1687). — Justement le P. Bouliours veisAiT do mourir en 1702, Bourdaloue en 1704, le P. La Chaise en 1709, le P.

Tellier en 1719, le P. Daniel en 1728, le P. Ducerceau en 1780, le P. Berruyer en

1758, le P. du Halde en 1743 , le P. d'Orléans en 1698, le P. Charlevoix en 1761,1e P. d'Avrigny en 1719, le P. Scheffmacher en 1733, le P. Porée, Jouvency, etc., etc., et tant d'autres... Portez les hardes^ y ous dis-je ?

« Ceci explique le prodigieux succès avec « lequel les jésuites répandirent un nouvel « objet de culte très-charnel, très-matériel, « le Coeur de Jésus. » (P. 172) — On est libre, fort heureusement, d'admettre ou de rejeter l'explication.

Pour tout système, ajoute M. Michelet, « un emblème, un signe muet. » [Pages 172 ^^173.) — Bien différent de la Croix, des images de Dieu et des saints, de tant de figures commémoratives que toutes les religions de toutes natures ont adoptées et vénérées Mais il suffit de raconter.

« La dévotion au Sacré-Cœur ne pouvait manquer son effet sur les femmes , parce qu'il s'agit d'un coeur d'homme et que cet homme leur dit de venir sonder ce sein, {Page 173.) — Or, c'est là une chose

(]uc les lumnies iralFeclioiineiil pas mûdiociemeiU : Sonder un sein d' homme ! Les lemmessont plus cliai'iiellesfiiron ne pense el plus brutales que des louves dans leurs infimes appélils.

<f Le cœur,rr/ organe^ passage du sang, <(influencé par les révolutions du sang « (N.B.), n''est pas moins dominant dans la '({evcaneque le sexe même. » {Page i740 « Les directeurs trouvent dans le Sacré-- « Cœur un texte commode. Les femmes le «(prennent au sérieux ; elles s'"exaltent, se ((passionnent ; elles ont des visions. » {Page 175.) — Tout à Theure, elles dégradaient le mari par le directeur; il leur faut maintenant, pour donner du sel à Tadultère, la complicité d'"un Dieu... Oh! voilà un blas-

phème horrible , je le sais et j^en frémis, mais le blasphème ne m'appartient pas.

Toutefois, ce cœur n'était qu\m emblème; les femmes, en s'approchant, ne trouvaient qu'une image briite, et point de sein d homme à toucher ; et comme les jésuites

avaient attrapé Dieii^ ainsi Dieu attrapait les femmes.

De clépit, les femmes se rejetaient sur leurclirecieur,c|ui était vivant, lui du moins. {Page 173.)

Et alors se réalisait une ténébreuse théorie : « Organe des allëctiojis, le coeur « les exprime à sa manière, gonflé, soulevé « de soupirs. La vie du coeur, forte et <(confuse , comprend , mêle les amours. » [Page 1740 — Les femmes donc mêlaient les amours ; elles fermaient les yeux, substituaient mentalement Jésus invisible au directeur palpable , et croyaient sans réserve que ces divines étreintes , loin de llélrir leur conscience, Tempreignaient au contraire dVme éternelle pureté.

Je dis que les femmes généralement se heurtaient contre Tobjet imaginaire , et qu'elles furent réduites à nourrir de célestes illusions leur très-réel libertinage. Quelques-unes s'élevèrent plus haut. Les visions de celles-ci n'avaient point de terme. Elles voyaient dans l'omblèmo du cœur le coeur

même, cl Pliommc loiit entier, cVsl-à-dire Jésus-Chiist, c'est-à-dire Vainanl [p.iyG), Par un elFet mystérieux de Penthousiasmc, elles sondaient vraiment ce sein.

M. Michelet nous annoncera bientôt qu'il se sent profondément le fils de la femme. {Page 25 de sa préface datée du jour de

Pâques.) On en jugera volontiers, sur Testime que la femme lui inspire*.

Telle Marie Alacoque.

«(C'était une forte fille, très-sanguine, <c qu'on était obligé de saigner sans cesse. »

Elle avait vingt-quatre ans , lorsqu'elle entra à la Visitation , dit mon professeur illustre {page 176).

Mais point du tout, étant née le 22 juillet 1647, ^^ faisant profession le 6 novembre 1692, elle avait presque vingt-six ans.

Nous lisons ensuite (ibid.) « qu'elle entra « au couvent avec des passions entières. » Et la raison qu'on en donne , c'est que

1 Savcz-vous la raison de celle cslime profonde? «Ce qu'elles font de leurs mains est très-secondaire, dit M. Michelet, c'est à nous de travailler. Que font-elles? Elles nous font... C'est vn travail supérieur. » P. 24, miîmc préface.

« son enfance n^avait pas été misérablement « étiolée , comme il arrive à celles qii^on « enferme de bonne heure.» — Et nous répondons, diaprés tous les historiens, qu**à rage de huit ans, elle perdit son père, et fut mise justement dans un couvent à CharoUes. Nous ajoutons que Tobservalion de M. Michelet trahit à plusieurs égards une ignorance fâcheuse. S^il y eut jamais des femmes de génie et des femmes fortes, c'est au couvent qu'elles puisèrent leurs premières inspirations d'enfance et les grandes idées qui d'ordinaire en découlent sur toute la vie. Sainte Thérèse, née le 28 mars i5i5, était à douze ans chez les augustines d'Avila ; elle avait déjà prononcé ses vœux au mois de septembre i534, c'est-à-dire à dixneuf ans. Marie d'Agréda , auteur du

chefd'oeuvre intitulé . La mystique cité de Dieu y fit les siens en 1620; elle était née en 1602, de François Coronel et de Catherine de Arena, qui avaient embrassé avant elle l'état religieux. A quatorze ans, Marie-Angéhque Arnauld était abbesse de Port- Royal-des -Champs. « Sa .sœur, la mère

— :ns —

Af^nùs, fui crahord , ninl^rô sou exlroinc jeunesse, maîtresse tics novices ^. Leur nièce, la mère Angélique de Saint-Jean Arnauld, entra à Port-Royal à six ans , fut élevée par ses deux tantes, entre les mains desquelles elle devint un prodige d'esprit et de vertu*». Faut-il donc allonger cette liste et se moquer de Tévidence ?

Ce n"'est pas sans intention que M.]Micbclct tient ce langage : forte fille ^ tressnngaine , qu'on était obligé de saigner sans cesse, iMolière-a complété la pensée de son maître^ .Lu pudeur nVinterdil des explications tatégoriques. Un homme moins chaste aurait dit : La sève abondait chez cette religieuse ; aux dévorantes ardeurs d'un tempérament luxurieux et riche , elle joignait une imagination furibonde; elle était constituée de corps et d'àme pour la débauche. Afin de contrarier M. Michelet ,

1 nist. de Port-Royal.

2 Ibiil.

3 Gkronte. — Vous ne sauriez croire rommc elle estnfTo- U-e de lAiniire. Soaîsarf.t.i.f. — La clialeur du sang fail cola dans les jeunes esprits

l'histoire dit que « Marguerite Alacoque , (lès rage tle neuf ans, fut attaquée tle rhumatisme et de paralysie '•

Quoi qu'il en soit, des fréquentes saignées à Tamour, la conséquence vaut , comme s'expriment les théologiens, valet consecutio. Ainsi, «(la dévotion de Marie Alacoque « fut tout d'abord un violent amour qui « voulut souffrir pour l'objet aimé. »

{P. 176.) — Jusque-là , l'esprit du lecteur peut parcourir à l'aise le champ des conjectures libertines. La rhétorique a bien fait de créer une figure qu'on appelle suspension. Vous êtes persuadé à peu près que cette forte fille très-sanguine renonce au monde par suite d'un amoureux dépit.

jMais l'imposture ne tiendrait pas devant une minute d'examen... Quelle surprise!

y objet aimé., c'est Jésus-Christ lui-même ! {Ibid.)

Alors nous admirons la sainte Religieuse , et nous bénissons Dieu qui fait servir à la sanctification des créatures les sources

* J.-J. Languet, Vie, de la véritable mère Marguerite Marie; MW, in-4°.

mcmcs (lu mal el tic la perdilion. Les passions humaines sonl Irès-rarcment mauvaises par leur essence propre. Elles sont bonnes. Ce qui constitue le vice ou la vertu, c'est la direction plus ou moins régulière que leur donne la volonté... Cest assez.

C'est assez. Que dirais-je de plus?Puis-je copier ces fastidieux ana d'un bout à l'autre? Vont-ils donc m'accuser, si je m'arrête ici, d'avoir hypocritement spéculé sur des citations incomplètes? Que faut-il au lecteur pour asseoir sonjugoment?

CONCLUSION

On perd la raison, conioio on a pc-nhi la foi. On tombe d'aljîinc en abîme, ainsi (jiic de ridicule en ridicule. On perd son âme en se faisant moquer de soi. Ah mon fière, que ne puis-je aider à te convertir, et te délivrer des sifflets dans ce monde et de la damnation d ins l'autre ?

Voltaire, t. ux, p. 217, éd. de Kcbl.

Somme toute, j^ai fait une croisade clans un égout.

M. Michelet voit clans la famille une guerre affreuse , guerre cle la femme contre Tépoux, guerre clés enfants contre le père et la mère, guerre allumée, nourrie, et c|ui menace cle se perpétuer, par finflLicnce odieuse du Prêtre.

Comme types tic l'inllucnce dont il est question , le professeur nous met sous les yeux : i" le père Cotton; 2" saint François de Sales; 3' Fénelon ; 4" Bossuet. C'est affronter vigoureusement Topinion publique.

Mais voici à peu piès la cause de cet immense coup de main : si le génie et la sainteté deviennent, sous la robe ecclésiastique , des instruments de désordre et de mort , que sera-ce des esprits médiocres, des âmes faibles, et à plus forte raison des natures vicieuses qui peuvent se lencontrcr partout, même dans le Saint des saints? '

Première question.

La seconde question paraît beaucoup plus subtile : quelle force mystérieuse , irrésistible, fatale, obsède ces grands hommes et les mène comme des enfants infâmes à travers tous les crimes

et toutes les bassesses de la terre ? M. Miclielet ne clierclie pas la réponse : c'est le jésuitisme.

l'A de cette manière, il fait sa partie belle.

On ne riscrue rien, de nos jours, à calomnie]' (les jésnilcs, ni la vcrpje des lois, ni les

épreuves du champ clos. C**est du courage de reste. On se dit très-riche en courage, je le crois d'autant mieux qu''on n''en dépense pas beaucoup.

Au contraire, calomnier les jésuites, c'est caresser les passions vulgaires qui semblent dominer le bon sens public depuis quelques jours; on n^en doute pas. On va grossissant son trésor de courage.

D\uî autre côté, la loi protège le clergé, comme étant une classe de citoyens reconnue et le minisire de la religion professée par la majorité des Français.

Il en résultait quelque difficulté.

Vainement M. JMicheiet prélendrait-il que ses calomnies audacieuses regardent les jésuites exclusivement, et quVn étalant ce hideux amas de fange, il avait en vue de vouer les jésuites à Texécration, sous la réserve d'une tendre compatissance pour les prêtres. Comment donc ? parce qu'il donne aux jésuites la haute main dans le mouvement, et aux prêtres je ne sais quels visages d'hermaphrodites sacrés , femmes devant

 les forls, (lominalciirs cl féroces contre la faiblesse, brigantls de reflet, parce qifjl use de celle fourberie, M. Michelet

n'aura pas calomnie les prêtres! la loi ne sévira pas! la conscience des liommes ne souflletera pas le diiramatear!

Afin dV^vilcr Tinconvénient , Phonncte lionnne eut recours à une substitution de nom. Les prêtres s'*appelcrent des Jésuites ; el si quelques prêtres furent désignés nominativement, il s'ingéniait à les choisir parmi des personnages morts , qui n'ont déjuges que Thistoire.

Cependant, il faul bien le déclarer , ce stratagème , infiniment grossier par luimême , jNI. IMichelct n'a pas su l'employer avec une habileté supérieure : il prend des noms d'hommes qui n'existent plus , pour calomnier le catholicisme qui vit d'une vie éternelle ; il fait comme ces folliculaires tarés, qui , moyennant un anagramme trans- .parcnt, traînent sur la claie la réputation des rois, et viennent justifier par une lâche réserve les plus évidentes combinaisons de leur rancune assassine. C'est pourquoi j'ai

pu dire en comiiiençanl que les jésuites ne sont pas celte fois les héros du libelle. Pour s^en convaincre, il a suffi d\ine observation. Quels sont les crimes imputes aux jésuites par M. Miclielet? ou, si Ton veut, quels crimes leur impute-t-il dans la personne des prêtres ? la Confession et les prétendues calamités qu^elle engendre pour la famille. Or, la Confession n'*a pas été, que je sache, inventée par les jésuites , non plus que le Célibat ecclésiastique, cet autre cauchemar de M. Michelet. Les jésuites ont quitté la France en 1764, et la Confession ne Ta point quittée avec eux. La Confession tient aux entrailles de la religion de Jésus-Christ. Ainsi, cVst par la Confession que saint François de Sales devient Pâmant de madame de Chantai , Fénelon de madame de la Maisonfort , Bossuet de madame Cornuau, le Prêtre de toutes

les femmes. Cest par la confession que le père Cotton peut escompter au bénéfice de son ordre les dé- J)auches d^Henri IV.

Les électeurs de Marseille ont adressé à

ia (^liainl)rc tk'S pairs une pélilion contre los cours ilu Colh'ge de France cl contre le libelle de M. Michelet. « La Charte, disent les pétitionnaires, proclame la liberté des cultes , promet à chacun la protection qui lui est due, et cependant des professeurs payés par TEtat professent un enseignement ouvertement hostile à la religion catholique , qui est celle de la majorité. JJe gouvernement, si attentif, ajoutent-ils, à épier la parole des prêtres, à scruter leurs écrits pour les traduire devant les tribunaux, demeure inerte devant cette violation de la Charte par des professeurs audacieux. » Ils font observer que les élèves de Técole normale, obligés de suivre les cours du Collège de France, vont ensuite foi^mer aux enseignements des deux sophistes (Michelet et Quinct) la jeunesse française poussée dans les collèges par le monopole.

Entre les ouvrages pernicieux des mêmes professeurs , les pétitionnaires signalent surtout le livre intitulé: le Prêtre ^laFemim'. cl 1(1 />//«///<?, pamphlet dans lequel la sainte immutabilité du dogme catholique est as-

similée à la mort, Taulorilé de l'Eglise traitée de joug dur et servile, le catholicisme dénonce comme un principe d'abrutissement et de dégradation pour les peu-^ pies, les conseils pieux des prêtres éclairés, comme un ferment de trouble et de discorde dans la famille, le sacrement de la confession qualifié d^^dultère criminel. Enfin, les pétitionnaires renoncent à énuraérer les blas-

phèmes et les infamies professées contre TEghse catholique , etc., etc.

a Saisi à regret d\me plainte qui aurait pu d'abord s'adresser ailleurs^ dit M. de Tasclier, nous avons lu ce livre , nous Pavons lu malgré le dégoût qu'il nous inspire. Il est , au dix-neuvième siècle , mi anachronisme de Pesprit irréhgieux du dix-huitième. Notre devoir est de déclarer que tous les reproches que lui adresse la pétition sont fondés , toutes les imputations exactes.^ et que conséquemment cet ombrage mérite au jioins la réprobation dont il est V objet de la part des pétitionnaires. »

Une énergique marque d'adhésion s'est oievéo de tous les bancs do la Chambre.

M. (le Darlliclcmy a juslifié siirahondnmincnl les sôvères paroles tic M. tic 'l'asclier, en niellant sous les yeux de la Chambre tiuelques passages recueillis çà et là tlans le pamphlet.

« Une plainte qui peut-être aurait du d'abord s' adresser ailleurs. » On avail compris.

.M. Ch. Dupin cl M. Cousin s^ntliqnenl (le voir t|ue riionorable rapporteur ait appelé les poursuites tles tiihunauv tlans une affaire tlVnseigncracnt libre. CVsl opprimer la pensée ; c'est encore une lentlancc jc'snitifjue.

M. tle Monlalembert monte à la tribune el tlcclare tju"il \\ appelle ni les tribunaux, ni même rintervcnlioii des Chambres; il maintient le droit de renseignement, pourvu tjue ce même tlroit sY'tendc indistinctement à tous, aux calholi(|ucs el aux gens de rUnivcrsitc. Quant au fontl tle la tjueslion , cV'St-à-dire en ce tjui

concerne les calomnies de M. Michelet, son opinion ne peut l'aii'C Tobjcl d'un doute.

]M. deSalvandy, i^iand maîdo de TUni-

vorsilé, succède aux précédents orateurs, et •s^exprinie ainsi : « Je dois déclarer que, pensant comme V honorable comte de Montalembert sur le livre et sur le cours ^ je ne conclurai pas comme lui. » Le ministre s\'\ttaclie ensuite à caractériser Tinstitution du Collège de France. Il prouve, ce qui est vrai, que ce Collège de France ne fait point partie du corps universitaire. D^oii résulte, en définitive, que M. Michelet reçoit son traitement, non pas du ministère de Tinstruction publique , mais bien du ministère de Tintérieur.

Supposez qu'un électeur de Marseille eût pris la parole et qu'il eût dit : Peu m'importe qu'en cette circonstance l'Etat se fasse représenter par tel ou tel agent; c'est à l'Etat que j'adresse ma plainte, c'est de lui que j'attends satisfaction. Il existe des cours publics fondés par l'Etat, avec le produit de mes contributions, dans l'intérêt de mes enfants , qui doivent , suivant le programme, s'y former à la vraie science littéraire, morale et religieuse. Les

conditions ne sont pas remplies : j'ai vu mon fils dôrnisoiincr sur IMiisloirc, el porter, au sein de ma famille, tous les délires d'une impiété subite et furibonde. Qui Pavait perverti et dénaturé ? ces professeurs mêmes que je payais de mes deniers. Distinguer des juridictions ministérielles, c'est se moquer de moi, ce n'est pas me répondre. Avez-vous rempli mon mandat, oui ou non? La question est là, et n'est pas autre pari. Si je me trompe, excusez-

vous; si vous êtes en défaut, voyez les causes du mal, réparez la faute, chassez ou corrigez les professeurs infidèles.

Par Torgane du ministre, TElat reconnaît la faute, mais ne la répare pas '. M. Cousin trouve moyen de distraire la

1 On dit, pour justifier M. Michelet, que son libelle n'est pas un recueil de leçons. Mais re libelle n'est-il pas la reproduction littérale d'un autre libelle intitulé Les Jésuites? Mais n'est-ce pas comme professeur que M. Michelet l'a publié, ou du moins sous-Tépide do l'autorité que lui donne un si respeitable titre? Mais vous avouez parla môme qu'il eût été horrible de placer ces enseignements sous les yeux de la jeunesse ! Vous le flétrissez cruellement. F.l qu'est-ce donc enfin qu'un pareil système do défense?

Chnmbrc en appelant son attention sur un objet qui nVst pas le moins du monde en litige : les jésuites ayant été bannis parTcdit de 1764, peuvent-ils, sans outrager la loi, former en France une corporation réelle et notoirement constituée? Alors, on oublie la pétition, le débat tout entier se reporte sur cette question nouvelle. Voilà des essais d^esprit, des protestations amphigouriques, une débauche de langage qui n'*est de ce monde ni de Tautre. Voilà le libelle en action.

Eh bien ! suivons sur ce terrain les champions de Tédit de bannissement.

Quel est ce petit philosophe souffreteux et pâmé qui poursuivra jusqu^au dernier souffle Textinetion du monstre, et qui, en effet, sur le point d'expirer, n'a pas craint d'accourir à la tribune pour étayer de ses épaules malades la loi compromise et chancelante? C'est M. Cousin. « Il m'en arrivera ce qu'il pourra, dit noblement le Philosophe; je soutiens que les ministres doivent

chasser les jésuites. » Pourquoi ? Toujours par la raison qu'un édit antérieur à la Révolution les bannit à perpétuité du sol français. Mais

M. Cousin Iiii-mcmca (Ué minislro; cl lorsf|tril Télail, l\"clil (le 1764 existait déjà; il y avait, comme aiijoiircriiui , des jésuites parmi nous, cl M. Cousin n\i pas songé un instant à les chasser. Pourquoi encore? Les questions se pressenl, mais la séance esl close, on n'y reviendra plus.

Cependant, le Glohe répondra :

<• Oui, il y a des jc'siut(;s en France, malgn- les ordonnances; mais depuis quand y sont-ils? Estce depuis hier? Pas le moins du monde ; les jésuites sont en France depuis douze ans, quinze ans, vingt ans, depuis de longues années. Ils y étaient en 1 830, et dans les mêmes conditions qu'aujourd'hui. Tout le monde sait cela.

n Ainsi , notamment , les jésuites étaient en France en 18.Î0, lorsque M. Cousin était ministre. M. Cousin savait parfaitement qu'ils y étaient, et il ne pouvait, ni devait l'ignorer. Pourquoi donc M. Cousin, (|ui n'a pas fait exécuter en i840 les ordonnances contre les jésuites, se plaint-il de ce qu'on ne les liiit pas exécuter en \%\51 Quelles raisons y avaitil en i8{o qui n'cxislenl pas aujourd'hui? F.l si le ministère du i*^"" mars a été excusable de tolérer la présence des j("suites , M. Cousin voudrait-il nous cxpliqui'i' ron)m('nl h; ministéie du 9.9 octobre ne])eut pas reven(li(juer la même indulgence?

« Elles journaux, qu'ant-ils à dire pour expliquer la (lifFérence de leur langage et de leur conduite? Pourquoi le Constitutionnel, qui tolérait la présence des jésuites sous M. Thiers , ne veut-il

plus la tolérer sous M. Guizot? Quel changement s'est-il opéré dans la conduite ou dans les desseins de cet ordre ? Et le Journal des Débats^ pour quelles raisons s'est-il décidé à demander l'exécution des ordonnances relatives aux- jésuites, lui qui avait si longtemps gardé le silence à ce sujet? On conviendra, si l'on est sincère, que, dans le cas où le cabinet actuel serait répréhensible de ne point faire exécuter les ordonnances relatives aux jésuites, tous les cabinets précédents seraient répréliensihies au même degré; et (jue tous les journaux, sans exception , se font associés à cette faute, si c'en est une.

" Voilà pour ceux qui, ayant jusqu'ici pratiqué ou toléré l'inexécution àcà ordonnances contre les jésuites , font actuellement un crime au gouvernement d'avoir exactement suivi leur exemple , ce qui ne semble pas prouver de leur part une extrême franchise et une extrême loyauté. Venons maintenant à ceux qui n'ont cessé, à aucun moment, de réclamer l'expulsion des jésuites , et qui refusent (le trouver une excuse du présent dans les pratiques du passé.

« Vous demandez qu'on expulse les jésuites? mais faites-nous le plaisir et rendez-nous le service de nous apprendre comment il est r('gulièremcnt possible de déférer à ce vœu? Supposons un instant que

M. Cousin est garde des sceaux : nous lui domniidons, nous , ([u'il expulse les j('suiU's ; comment s'y prtndra-t-il pour nous satisfaire?

• Autrefois , du temps des parlements , quand on faisait des ordonnances pour expulser des jésuites , rien n'était plus aisé que de les exécuter. On chargeait un exempt de l'affaire , et tout était

dit. Mais esl-ce que les temps sont les mêmes? est-ce qu'on bannit aujourd'hui? est-ce qu'on exile? esi-ce qu'il existe une seule loi qui autorise le gouvernement, liors le cas de la déportation, à interdire le sol de la France à des citoyens français?

o Un hoii;me peut donc crier en pleine place publique qu'il est jésuite, il peut l'écrire, il peut le signer; et il n'existe pas une seule loi qui donne au gouvernement le droit d'exiler cet homme. Si un homme peut faire cela , deux , trois , cent , mille le peuvent : c'est clair comme le jotu*. Comment donc s'y prendra-t-on , encore une fois, pour expulser du territoire des Français qui se déclareront jésuites? Si l'on nous montre que cela se peut , nous consentons qu'on le fasse.

o Nous comprenons ce quon a fait contre les jésuites. On leur a interdit l'enseignement comme corps et comme individus : au moins cela pouvait se faire. On leur a interdit la faculté de posséder en commun : cela se pouvait encore. Mais les expulser individu llement, est-ce que cola se peut? est ce fm'il \ a inie loi qui l'anlnrise? Si cela est, qu'on

nous la cito ; quant à nous, nous n'en connaissons pas une seule.

« On ne; peut donc ni interdire le sol de la France à des individus qui se diraient jésuites, ni les euq^êcher de loger ensemble, au nombre de dix, de quinze, de vingt. Cela nous paraît absolument impossible, avec les lois actuelles, avec le droit commun de tous les citoyens; et si cela est impossible, comment s'y prendrait-on pour appliquer les ordonnances concernant les jésuites?

« Si nous nous abusons, quant à l'inefficacité des lois, qu'on nous désabuse : nous ne demandons pas pas mieux ; mais nous

déclarons , en âme et conscience , que nous ne savons pas comment M. Cousin lui-même, fût-il garde des sceaux, s'y prendrait pour expulser les jésuites de France. »

Je ne sais quel est Tauleur de cet article. S'il appartient à M. Grenier de Cassagnac, fadmire les vues parfaitement saines et la haute raison qui s^ font remarquer, mais je ne m'en étonne pas. C'est vraiment un Jïat lux après le chaos de la discussion parlementaire. Il conviendrait peut-être de consulter à la suite l'excellent Mémoire de M. de Vatismenil sur les associations non autorisées. Rien de plus propre à éclairer définitivement l'opitiiou pubhque sur une

question que les passions malheureuses du moment s'elFuicenl iVeml)rouiIlei' et cl'obscurcir. (V . la Liberté^ 23 avril i845.)

Oui, les jésuites furent victimes, en 1764, lies intrigues philosophiques et jansénistes. Il y eut lui arrêt de bannissement <licté par la Pompadour et reconnu par ce Sage couronné qui disait en signant : Il sera plaisant de voir en abbé le P. Pérusscaa.

Et tout à coup , — en un temps de liberté politique et religieuse, après dix ou douze révolutions complètes, au milieu des acclamations universelles qui saluaient Tavénemcnt de la liberté, si belle dans sa jeunesse, si féconde, si glorieuse, si pleine d^imour et de bénédictions maternelles pour tous ses nouveaunés et pour chacun dV'UX , — alors une voix sV^lève, horrible et discordante, qui trouble Tharmonie, invoque le privilège, et veut des chaînes \ sous les débris fumants de Tesclavage antique, j\ii vu des citoyens français tressaillir comme les vers d'un cadavre nouveau : ils flairaient un morceau de papier renfermant une proscription I

Qn^il y ait en France des protestants, des messianistes^ des almamistes, des panthéistes, que sais-je ? des athées et des riennistes^ la loi feiTue les yeux ; elle est elle-même athée. Autorisés par elle, ces inventeurs de religion peuvent bien se réunir, je ne dis pas pour professer extérieurement leur nouveau culte, mais pour faire même des banquets de 7 ou 800 personnes dans des établissements publics. Salariés par elle, quelques professeurs étaleront journellement aux yeux des jemies générations les plus abominables fantaisies de leur imagination dépravée. Chacun, dans le domaine politique, peut arborer tel drapeau que bon lui semble, et se proclamer, à rencontre du pouvoir établi , légitimiste ou républicain, ou même communiste... Et s^il se trouve , sur l'étendue de Tempire , quelques hommes animés d'une pensée sublime, qui répudient pour leur compte les avantages de la terre et vouent leur existence individuelle au silence, à la prière, au bienêtre de leurs frères, à la plus grande gloire deJDieucL du cathohcisme, expressément

déclaré, par le Pacte fondamental, la religion de la France, on leur interdit le feu et Teau ; leur qualité de citoyens est méconnue ; sont-ils des hommes?... on les traque, pour ainsi dire, comme des bctes fauves , on ameute sur ce qu^on appelle leurs repaires toutes les rages d'une populace égarée !

Mais, dites- vous, la loi frappe les jésuites, la loi ne frappe que les jésuites.

Et , encore une fois , pourquoi donc ?

Aussi bien que vous, j'ai déploré les fatales ordonnances de septembre . Néanmoins , ces lois existent; vous savez qu'elles punissent rigoureusement toute manifestation contraire au régime

en vigueur. S'intituler républicain, etc., qu'est-ce que cela? quelle plus flagrante violation de la loi dont il s'agit? Les tribunaux sévissent, je le sais , malgré la Charte ; mais ils ne sévissent pas toujours; mais, lorsqu'une sentence est prononcée contre vous à ce sujet , vous vous plaignez ; de quoi vous plaignez-vous? La Charte vous absout;

une loi vous condamne. De même, la Charte absout les jésuites , piiisqu"elle leur donne, en qualité de citoyens, une part de la liberté commune qui nous est acquise au prix du sang ; ce qui les condamne, suivant vous , c'est une loi aussi. Vous appliquez la loi, ils se plaignent; et leurs plaintes vous

exaspèrent! J^idraire grandement une

pareille conduite.

Je vais plus loin ; je dis : la loi fait aux jésuites une condition meilleure. Depuis la nouvelle Charte, nulle ordonnance, nul édit, nulle /oz' contre eux, nulle disposition qui modifie positivement la constitution générale. Non, ce n'est pas en vain qu'à la suite d'un renversement complet des anciennes formes sociales, le Peuple se compose à novo une règle de vie. L'ancienne législation dut fléchir et s'oblitérer sous le niveau du droit commun. Je l'ai démontré, ce me semble, dans un premier ouvrage \ Ici s'applique excellemment une parole de l'Eglise : Recédant vetera , nova sint omnia.

1 Les Jésuites.

Singulière chose, vraiment! Pour trouver cet édit tle bannissement , qu^allez-vous faire ? Traverser une cohue de régimes culbutés, solliciter le néant. Regardez autour de vous, examinez

ce qui est, songez à ce qui n^est plus. Demandez compte à chacune des formes de gouvernement qui se sont succédé depuis soixante ans. Quelle est parmi les institutions existantes celle qui pourrait à bon droit se prévaloir d'une autorisation continue? Toutes furent proscrites, toutes furent consacrées. Sans remonter bien haut dans la question qui nous occupe, rUniversité vous fournit im exemple s il y a une Loi qui fait aux membres de cette corporation un devoir rigoureux de vivre en commun , sous le même toit , et même célibataires * . Si, à Theure qu''il est, je dénonçais aux Chambres les violateurs de cette loi, qui n'est pas rapportée, TUniversité tout entière viendrait s'asseoir sur la sellette; et avant tout, l'Université se moquerait du dénonciateur. Respectons un peu la

* Il est bon (le remarquer re dernier fail.

bonne foi et le bon sens, et respectonsnous nous-mêmes.

Mon Dieu! quel mal font-ils donc ces jésuites ? Ceux qui les connaissent, ceux-là n'en disent que du bien , et les aiment ; ni M. Cousin, ni M. Michelet, ni les autres ne connaissent les jésuites. Ils n'ont jamais vu les jésuites. Sous la Restauration , au plus fort de la guerre que le Constitutionnel asait déclarée à ces pauvres religieux, M. Thiers adressait à Tabbé de ***, de triste mémoire, cette question bien significative : Est-ce que sérieusement il y a des jésuites ?

Oh ! la sotte chojse que l'homme ! Il a tant de peine à croire en DieU ! et pourtant imaginerez-vous une absurdité qui ne puisse à Tinstant même soumettre sa foi ? On a vu la populace poursuivre un malheureux vieillard et le mettre en pièces, sur ce motif qu'il portait le choléra dans le chaton de sa bague* Dites à tel ou tel

que les jésuites sont faits comme nous autres, ces gens-là vous soupçonneront de les

duper. Dites que leurs maisons ne regorgent pas de poignards, de canons et de taureaux de Phalaris ^ et qu"ils ne vivent pas de chair humaine, on vous plaindra comme une victime liorriblement fascinée de ces noirs séducteurs!... Ma plume se lasse à raconter de pareilles misères.

Et vous , monsieur Michelet , calmez vos esprits.

Et vous , mon triste ennemi , rafraîchissez ce sang brûlé. Trêve de rancune. Que voulez-vous enfin? Prenez soin de vous-même. Une réputation perdue ne se rachète pas , ou se rachète bien cher. Que feriez- vous de cetje laide célébrité? Quelquefois un homme pactise avec Tenfer, mais parce que Tenfcr Paccepte d'abord ; nul pacte de ce genre ne peut vous lier; Penfer vous récuse: à quoi lui serviriez-vous ? vous n*'avez pas la force d'un démon. Revenez au bien; il est plus facile d'être vertueux. Que ce peu de bruit ne vous enfle pas; d'autres Pont fait, vous n'êtes survenu

dans le mouvement que par hasard, et fort secondairement. Sans la chaire importante que vous tenez d\me faveur et qui vous met à même de démoraliser la jeunesse, ni plus ni moins que ne pourrait faire en son lieu un mauvais instituteur de campagne, sans cette circonstance et Tappui complaisant de quelques écrivains que vous ne valez pas , nul n^aurait parlé de vous, soyezen sûr, nul n'aurait songé à vous.

Quand vous dites, dans la préface d'une soi-disant 3^ édition : « Ce livre a produit « sur nos adversaires un effet que nous « n'avions pas prévu \ » vous ne faites qu'une chose, vous jouez

niaisement une scène de Sanclio-Pança ; vous rappelez beaucoup trop les malices du Bonhomme :

N'ai-je pas bien servi dans cette occasion?

Ce livre a produit un effet, qui est de vous ridiculiser ; et vous deviez le prévoir.

Préface nouvelle, pages 1 et 4.

Quanti vous dites i[u'on a nommé Vau" teur (iM. Miclielel) pur son nom, en pleine eg-lise^ en chaire, et prêché contre lui\ vous mentez, je le répète, vous mentez ; ou bien dites de plus dans quelle église et quelle cbaire».. Mais vous mentez. Vous avez voulu mentir jusqu^à la fin^

Monsieur, vous inVôqUéz un souvenir sacré.

J'invoque le même souvenir.

rt J^ai écrit tout ceci, dites-vous, en pen- « sant à une femme dont le ferme et sé- ((rieux appui ne m"eût pas manqué dans <(ces luttes : je Pai perdue il y a trente « ans, et néanmoins, toujours vivante, elle « me suit d^âge en âge. Elle a eu mon mau- « vais temps, et elle n'a pu profiter de mon « meilleur. Jeune, je Tai conlristée, et je « ne la consolerai pas. Je ne sais pas seule"

1 Préface nouvelle, page 1 .

■^ Voir l'Appendice.

<(ment oa sont ses os, J^étais trop pauvre « pour lui acheter de la terre'. »

Vous la Galomniez aussi, cette respectable mère. Son esprit ferme et sérieux ne vous eût pas secondé dans ces luttes. Elle

était pieuse. Elle vous fit aimer Dieu dès le premier soupir ; elle mit aux soins des prêtres catholiques la chère âme de son fils ; elle vous enseigna la prière 5 elle fut heureuse et triomphante au retour du baptême. En expirant , elle pensait que vous restiez seul, si jeune encore, abandonné à ces pauvres instincts qui nous dirigent bien mal, et qu'au souffle du monde allaient périr peut-être les germes de vertu chrétienne qu'elle avait semés de son coeur dans le vôtre. Elle pleura.

Et depuis , qu'avez-vous fait ? Hélas ! vous avez outragé son souvenir. Ne cherchez pas ses os^ et ne faites pas de tels enfantillages dans un cimetière. Ce sont des

* Môme préface, page 35.

naïvclcs sacrilèges quelquefois. Voyez son âme au ciel, où elle est. Vous Pavez dit, cette bonne et sainte mère, elle est toujours vivante^ elle vous suit d'âge en âge; mais prenez garde... j\'\i cru entendre une malédiction.

Oh non ! une mère ne maudit jamais; elle supplie... « N'oublie pas, dit TEcriture, n*'oublie pas les gémissements de ta mère. » Gemitus niatris tuœ ne oblwiscarïs^.

Pourquoi ces mots lugubres : « Jeune, «je Tai conlristée, et je ne la consolerai

« pas?)) C'est une erreur. Jeune vous

l'aviez consolée ; vous suiviez fidèlement ses doux préceptes. Naguère encore, TEglise vous comptait parmi les plus fervents observateurs de sa loi ; la religion s'était assise à votre foyer de famille ; vous aviez le bonheur, et cet ineffable bien-aise du cœur

qui rit, comme s'exprime délicieusement J.-J. Rousseau. Si la fortune semblait vous délaisser un instant, vous appeliez de

1 Ecci., 7-29.

ses rigueurs aux bons offices du Prêtre , et vos espérances n'étaient jamais trompées : par eux, vous obteniez une chaire au collège Rollin , puis une chaire à TEcole normale, et ce titre même de professeur au Collège de France. . . Ce que vous calomniez aujourd'hui, vous Tadoriez alors.

Le vent de Porgueil a passé. Où êtesvous ?

APPENDICE

Extrait du Discours de M. ïahhé Cœur.

(Cité à la page 1 40.)

Je finis par une pensée dont j'ai l'âme

pleine et qui m'a pénétré de douleur. Ecoutez : il ne s'agit plus de doctrines ; c'est une question toute d'égards^ de respect et d'humanité.

Vous voulez rétablir, dites-vous, l'harmonie de la famille, vous voulez ennoblir le foyer domestique et relever la mère de l'homme de cet abîme d'humiliations religieuses où l'entraîne le christianisme. Il fallait la prendre pour juge, vous adresser à sa raison^ l'engager à peser avec vous les preuves du christianisme, les motifs où on se fonde pour affirmer que la confession est une création de Dieu,

l'institution du Christ. Cette marche était simple, elle était grave, et ce moyen, s'il ne devait pas obtenir plus de succès qu'un autre, n'avait du moins aucun péril pour la paix des familles.

Au lieu de cela, que faites-vous? c'est à l'un des époux que vous vous adressez pour vaincre plus sûrement la conscience de l'autre, c'est aux plus grossières passions , aux plus tristes préjugés de l'un que vous demandez un appui pour triompher plus aisément de l'autre. C'est en jetant dans l'esprit du chef de la famille mille soupçons injurieux, c'est en lui répétant qu'il est trahi , vendu, abandonné ; qu'il n'aura de sécurité, de repos et d'honneur que par la ruine du christianisme et de la confession, c'est par de tels moyens que vous travaillez à détruire les pratiques religieuses, la foi de sa compagne. Avez-vous réfléchi à tout ce qui se cache là-dessous de terrible?

D'une part, vous troublez les familles en faisant naître des soupçons odieux; d'autre part, vous proclamez la soumission absolue de la femme et l'anéaûtissement complet de sa volonté dans les questions même qui touchent le plus directement à Dieu, à sa conscience, à ses destinées immortelles.

Je sais bien que ces choses vous ne les voulez pas, je sais aussi qu'il sera donné rarement à vos paroles d'avoir cette influence, mais tous les esprits ne sont pas également forts, toutes les âmes ne sont pas également saines ; et quand vous n'auriez qu'un succès de ce genre, il serait de nature à désoler votre âme.

Suivez-moi dans cet InkM'ieur où deux époux vivaient heureux. L'un est assez indifférent aux pratiques religieuses, il est susceptible d'ombrages, d'une exaltation maladive et jalouse,

toutefois il a vécu jusqu'ici dans le respect du christianisme et dans la foi d'une tendresse qui jamais n'a manqué à sa vie.

Mais voici qu'un livre a paru, on le parcourt... Ce christianisme, qu'on ne connaissait pas, on le croit tout à coup dévoilé, on regarde avec épouvante cette longue suite de trahisons, d'infidélités sacrilèges ; pour la première fois une sinistre défiance est entrée dans cette demeure, oseriez-vous en prévoir les suites ? pour la première fois un terrible doute est entré dans un cœur, pourriez-vous dire quels seront ses effets?

Nous voici dans la classe pauvre. Pénétrez dans une autre famille plus humble. Celui qui en est le chef a peu d'intelligence, je suppose, une médiocre valeur ; il manque de dignité morale, il croit peu à l'honneur qu'il n'a pas, à la vertu qui lui est étrangère; auprès de lui vit une femme condamnée à toutes les douleurs, abreuvée de tous les dégoûts, accablée de tous les travaux ; dans ses défaillances elle avait encore un secours, elle allait au temple et revenait plus forte et plus résignée, toujours patiente, fidèle et soumise, toujours douce, môme envers l'injure. Mais un livre est venu de Paris, il a circulé dans la petite ville. Les bons amis d'estaminet lui ont donné leur haute approbation; la confession sous son toit ou l'adultère désormais, c'est

AV

uno môme chose ; le mari en est pcrsuadéj oli n'en iloule plus dans l'endroit; sa triste compagne va se voir déchirée, torturée dans sa religion après l'avoir été dans tous ses sentiments; la source qui lui restait pour aller puiser un peu de vie, ne lui sera

plus ouverte qu'au prix d'amertumes cruelles et d'outrages sanglants ; elle aura un autre supplice dans l'ûme de ses fils, ils seront sous ses yeux ravis à sa religion, à son espérance, à sa foi; oh les aura sauvés de la confession et du christianisme, mais non pas toujours de la honte et du crime, non pas du bagne quelque jour, des échafauds peut-être.

Voilà quel sera, dans plusieurs cas, le l'ésuUat de vos doctrines; ô vous si remarquable par la bonté du cœur, comment avez-vous pu courir ce terrible hasard? Et prenez garde à tout ce qui respire làdessous de mépris pour la femme.

Vous faites a})pel au chef de la famille , il faut que sa compagne adopte les pensées qu'il a et n'en reçoive d'aucun autre. Vous n'en exceptez pas mémo la religion; mais dites, a-t-elle une Ame? Faut-il parmi nous, comme en certains lieux d'Orient, poser cett« question? Mais si vous no lui refusez pas une Ame, laissez-lui donc la liberté d'en exercer les droits. Est-ce que le premier de tous n'est pas celui de la conscience? Vous ne voyez en elle qu'un être faible qui se décide par de faibk's instincts. Le christianisme pour les femmes, c'est un directeur, c'est un homme. Voilà votre jugement sur elles : cela n'est pas trop poli ou trop

flatteur à dire. Avec la marche que prennent vos idées, ort arriverait Ijien vite à n'en faire plus qu'une brillante bagatelle , un meuble utile , un jouet, une esclave. Faites plus d'honneur à la mère de l'homme. La vie est pour elle plus lourde et plus amère ; elle souffre plus que l'homme ; elle a plus de douleurs, moins de joies. Voilà pourquoi elle est plus religieuse. Elle aime le christianisme par cet instinct élevé qui ramène toutes les âmes d'élite vers le Dieu couronné d'épines ; elle honore le christianisme et le

christianisme l'honore. C'est à lui qu'elle doit ses plus nobles vertus et cette dignité morale qiii l'ont portée si haut dans les respects du monde.

ANNOTATION DE LA PAGE

Je ne puis passer sous silence un incident qui prouve jusqu'à quel point M. Michelet mérite cette odieuse réplique : Vous nientez, mentir iS impudentissimè. On lit à la page 189 : « Généralement dans leurs estampes (estampes des catholiques), la Vierge est plus jeune que son fils^ ayant vingt ans par exemple quand il en a trente, en sorte qu'il semble moins fils qu'époux ou amant. Cette année, j'ai vu à Rouen, dans Saint-Ouen, à la chapelle du Sacré- Cœur, j'ai vu un dessin que les demoiselles ont fait à la plume, et qui est approuvé au bas par l'auto-

ri lé ecclésiastique, Jésus à îjenoux devant la Vierge agenouillée! » [Page 189.) — On lit aussi dans l' L'mvers du 9 mars 1845, la lettre suivante, qui fut adressée par M. le curé de Saint-Ouen à M. l'évèque de Chartres.

« Rouen , 1 9 février 1845.

« Monseigneur,

«M. Michelet prétend (page 189) « que cette année « même , à Rouen , dans Saint-Ouen , à la chapelle du Sa- « cré-Cœur, i7 a vu sur un dessin que les demoiselles ont K Tait à la plume, et qui est approuvé au bas par Tautorité « ecclésiastique, Jésus à genoux devant la Vierge agenouil- « lée. »

« Voici la vérité : Il y a deux tableaux dans la chapelle du Sacré-Cœur. Il est impossible que l'auteur ne fasse pas allusion à l'un de ces tableaux ; or, son imagination y a vu ce qui n'y est pas représenté. Ce sont deux grands cadres de bois contenant la nomenclature des indulgences accordées par notre Saint-Père le pape à la confrérie du Sacré-Cœur de Jésus, cl qui, selon les instructions envoyées de Rome, doit ôtre affichée dans la chapelle de ladite confrérie. Comme la liste est longue, je l'ai partagée en deux. Au haut du premier cadre est un petit dessin au crayon représentant Notre- Seigneur Jésus-Christ, le cœur ouvert, et de chaque côté deux anges adorateurs. En tête du second est un autre dessin offrant un sacré-cœur avec deux personnages, homme et femme, à genoux et sans aucuns attributs.

« Comme il faut à M. Michelet des femmes et des filles à tout prix, pour étayer son système d-; domination par la conscience, il a trouvé charmant d'affirmer que ces dessins avaient été exécutés par des domoisel es. Or, ce sont les

bons frères des écoles chrétiennes qui, m'ayant rendu le service de copier, en caractères gros et lisibles, cette liste d'indulgences, ont fait de leur mieux ces dessins. Donc, premier mensonge.

« Ces deux personnages agenouillés ne représentent et n'ont jamais pu représenter autre chose que les associés, hommes et femmes, qui s'unissent ensemble pour vénérer le cœur adorable de notre Sauveur. Ils représenteraient même M. et Mme Michelet, s'ils nous faisaient l'honneur d'entrer dans la confrérie. Mais il plaît à M. Michelet d'en faire Jésus à genoux devant la Vierge agenouillée. Libre à lui; seulement, c'est un second mensonge.

Total : deux dans six lignes. Jugez alors combien il doit s'en trouver dans les 33 1 pages de son livre.

« Daignez agréer. Monseigneur, etc.

((Mac-Cartan , '^

« Curé deSaint-Ouen à Rouen. »

M. MICHELET ET LE SIMPLE BOX SENS

Pourquoi son libelle?-— De quelle idée s'est inspiré l'auteur.— Pourquoi une réfutation 4

Comme quoi M. Michelet ne peut se prévaloir des trois éditions plus ou moins authentiques de son

libelle . — Etat des esprits G

Etat de la discussion 12

Ce que veut en définitive M. Michelet il

Une visite 20

Disposition d'esprit, valeur scientifique, historique

et littéraire de M. Michelet 24

SECONDE PARTIE. — du prêtre.

I. Intérieur de la famille. — Deux points de vue

Education maternelle 35

Comme quoi , selon M. Michelet, le prêtre est l'ennemi de la famille. — Le Céhbat ecclésiastique. . . 47 Le vieux système mort. — Encore le jésuitisme.. . S2 Comme quoi le jésuitisme opère, et par qui? t)e

la DIFFAMATION 5.5

Les Sulpiciens 58

Les Ignorantins 59

Les Sœurs de charité 63

Que la confession est infâme. . . ; i..... 75

Les grandes découvertes de M. Michelet. — Il est

prêtre.— De la captation dans les couvents 93

Théorie de la discipline.— L'incarnation du diable. 117 Pie V prend les armes pour le vieux système mort.

— Les cruautés de ce pape.- S'il a dit tiez toit. 4.33

Force et faiblesse du clorg(5. — Quel grand travailleur c'est donc que M. Miclielel. — Une \ieille borne inerte cachée par une moisson.— Scène de famille 149

Une tactique nouvelle.— Encore un mot sur M. Michelet 161

II. La réaction dévote.— Un tableau du Guide.— Comparaison. — Influence des jésuites sur l'élève de Denis Calvart et des Carrache. — Comme quoi tous ces détails ne sont ni ennuyeux ni étrangers au

sujet 1 07

One les jésuites expliquaient aux petites filles le

sexe et les mystères de la génération 174

Le tableau du Guide.— Suite 176

Le père Cotton. — Henri IV. — Gabrielle d'Estrées. 177 Les jésuites. — Le divin poupon. — Les femmes et les paradis sous verre. — Les enfants 187

SAINT FRANÇOIS DE SALES ET MADAME DE OIA^TAL

Intrigue amoureuse. — Leur concours à la réaction dévote. — Madame de Chantai entre à la Visitation. — Les résultats. — Citations cjcacles 230

Quiétisme de saint François de Sales 251

Hors d œuvre divertissant. — Promenade dans les seizième et dix-septième siècles.— Comme quoi, pour SOULEVER la famille et l'enlever, les jésuites font de l'enfant un savant en vs 2bo

Vues nouvelles de M. Michelet sur la Prédestination.— Le théologien et le juriste continuent leurs sermons. — Que les

femmes sont en équilibre sur un fil de rasoir. — Les causes. — Les effets 269

Conversion des pères par les filles. — Ce qui en résulte pour les jésuites. — Un jésuite à cheval sur des cadavres. — Aquaviva fait la guerre de Trente ans 287

Saint François de Sales. — Un instrument. — Les jésuites jouaient faux. — Saint François de Sales leur donne le ton 294

L'ennui sous forme architecturale. — L'arsenic sous forme d'ennui. — Promenade d'une dame allemande à travers des maisons louches qui ont l'AIR PRÊTRE ET l'air VIEILLE FILLE. — Cette dame pleure , assise sur une borne 30J

■Les couvents à deux époques. — Direction des religieuses.— Guerre acharnée entre les directeurs. — M. de Bérulle, à propos des jésuites 303

Quiétisme des jésuites. — Le jésuite Desmarets de Saint-Sorlin. — Scélératesse du père Annat 318

Pourquoi Tartufe n'est pas encore quiétiste. — Tartufe excommunie l'Eglise. — En quoi le Tartufe se mêle à la réaction dévote. — M. Michelet fait la classe à Molière 321

Quiétisme en France. — Madame Guyon et le père Lacombe 332

FÉNÉLO^.

Fénelon et madame de la Maisonfort. — Leurs *imours. — Scélératesse de madame de Maintenon. — Si l'évoque de Chartres, Godet des Marais, ' fut un cuistre 336

BOSSUET

Bussuol et la sœur Cornuau— Leurs amours. — Quiétisme de Bossuet. — Que la GrAce n'est pas lo quiélisme.-^Confusion charmante de M. Michclet. — Son savoir théologique.— Sa délicatesse parfaite 3S5

Molinos. — Hors d'œuvre 367

M.VKIE ALACOQIE.

La dévotion au Sacré-Cœur.— Marie Alacoque et Manon Lescot sur la môme ligne. -^Comment le Sacré-Cœur est exploité par les jésuites. r-Corruptioq raffinée de nos mères ,.,..,..,.,.. 371

A LA MÊME LIBRAIRIE

IXS SEPT BASIUQUES DE ROMŒ, par M. le

Jiaron Maric-Thcodore de Bnssinre, auteur de la Foi de nos Pcrcs. i vol. grand in-8" avec plans gravés. ,o fr.

HISTOIRE DE ItK UGUE FORMÉE CONTRE CHARXES-XE-TÉMÉRAIRE, duc de Bourgogne. Par le même, i fort vol. in-S". 5 fr.

PANORAMA DE XiA CORSE, ou Histoire abrégée de cette île , et description des mœurs et usages des habitants, par M. l'abbé de Lemps, in-iS grand -raisin. i fr. 50

ISOIJL, souvenirs des vallées de Bretagne, par M. Jehan. 2 vol. in-18 raisin, avec 4 grav. 4 fi-

XiES QUARTS DE NUIT, contes et causeries d'un vieux navigateur, par G. de La Landelle. 1 vol. in-!8jésiK, (nrmal.Charpentier. 2 fr. 5(i

LaciMectioit comjilik' des Ouvrages dei'SIj/, , /., i.j,,, fie Ijingra et de M. le comte (Le Montalemberl , et

hiiifilc^ '>urra<ic<f relatifs à fa Lihcrft' il'emeigncii ' >'

liniirimoiie tl'A. SIROU, me dos N.

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/duprtre00mich. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.